

FNA 1110 - Le règne d'Astakla

Dastier, Dan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

DAN DASTIER

LE RÈGNE D'ASTAKLA



CHAPITRE PREMIER

A la sortie de Saint-Sauveur, Christian Bareuil hésita pendant une ou deux secondes, puis vira à gauche, engageant sa BMW sur la petite route de Saint-Martin. Il ralluma ses phares de route et accéléra légèrement pour attaquer une côte en lacet. En général, il ne prenait jamais cette route pour regagner sa propriété. Surtout la nuit. Mais ce soir, il n'avait pas envie de prendre l'autre, celle qui suivait le cours sinueux des gorges de l'Eyrieux.

Il haussa les épaules, en négociant la série de virages qui précédait une courte ligne droite. Sa réaction était idiote. Surtout plusieurs mois après le drame qui avait bouleversé sa vie. Pourquoi justement ce soir ? Il ne savait pas très bien. Brusquement, l'idée de longer le torrent pendant plusieurs kilomètres avait déclenché en lui un sentiment de haine violente. Oui, il haïssait encore le torrent qui lui avait pris Florence. Une haine viscérale qu'il lui arrivait de ne pas pouvoir dominer. Il se demandait parfois pourquoi il ne vendait pas la maison, pour partir. N'importe où, au bout du monde. Un rire amer lui secoua les épaules. Partir n'avait pas de sens. Partout où il pourrait aller, le souvenir de Florence continuerait à hanter ses nuits...

Il se rendit compte qu'il avait accéléré inconsciemment. Sur cette route, c'était dangereux. Il leva le pied, en se demandant s'il ne ferait pas aussi bien d'écraser l'accélérateur à fond, et d'ignorer le virage serré qui s'annonçait. Quitter la route... Oublier en une fraction de seconde cette vie qui n'avait plus de sens.

Il prit sagement le virage, à cinquante à l'heure, écoeuré par sa propre lâcheté. Il lui semblait parfois que le souvenir de Florence s'éloignait, avec le temps, et que sa douleur devenait moins vive.

— Je suis en train de la perdre vraiment, dit-il tout haut. Mon petit Chris, tu es le roi des salauds...

Il retournait maintenant contre lui-même la flambée de haine qu'il avait éprouvée un peu plus tôt à l'égard du torrent. Tout cela n'avait pas le moindre sens.

— Je n'aurais pas dû boire autant, songea-t-il.

En fait, il n'aurait même pas dû accepter cette invitation de vagues amis de Privas. Pendant toute la soirée — un peu mondaine à son goût —, il s'était senti comme un étranger au milieu de ces gens, qui s'efforçaient de le considérer comme quelqu'un de normal, alors qu'ils savaient, tous sans exception, ce qui s'était passé quelques mois plus

tôt. Il avait surpris des mines faussement compatissantes, tout au cours de la soirée. Mais derrière cette compassion, il avait cru déceler parfois autre chose de plus subtil. Une sorte de contentement inavoué devant l'image du héros déchu... Romancier à la mode, il avait presque dû fuir la gloire et les honneurs, pour se réfugier en province. Maintenant, c'était la gloire qui le fuyait! Depuis la disparition de Florence, il n'avait pas écrit une ligne sensée, et il se laissait couler, mollement, comme un nageur qui n'en peut plus et qui abandonne la lutte...

Florence avait peut-être nagé, elle aussi, au milieu des remous du torrent, avant de s'abandonner à la force aveugle des eaux. Un dernier réflexe, au seuil de la mort. Il secoua la tête. Non, Florence n'avait pas lutté. Le torrent l'avait prise, d'un seul coup, et elle avait disparu à jamais...

Une forme claire, loin dans la lueur des phares. Son pied droit partit d'instinct vers la pédale de frein, et il jura sourdement. Quelqu'un courait au beau milieu de la route! Une femme! Elle courait vers lui, cheveux au vent, en faisant de grands gestes des bras. Il freina à mort, et les pneus crissèrent sur le bitume. La BMW s'arrêta à trois mètres de l'inconnue qui s'était immobilisée, les traits déformés par une sorte de panique insurmontable. Furieux, Christian Bareuil ouvrit sa portière et jaillit de la voiture, pour se précipiter vers elle :

— Vous êtes complètement folle! J'aurais pu vous...

Il reçut comme un coup de poing en plein visage le choc des grands yeux mauves.

— Emmenez-moi, je vous en supplie! Vite! Il ne faut pas rester ici !

Elle se précipita vers l'autre portière, et l'ouvrit pour se jeter à l'intérieur de la voiture, dont le moteur avait calé au moment du coup de frein. L'esprit en déroute, Christian Bareuil essayait vainement de rassembler ses idées. Il dut faire un effort violent pour s'arracher à son immobilité, et revenir s'installer derrière le volant. Il claqua sa portière d'un geste machinal, et relança le moteur sans regarder sa passagère, tassée dans le siège voisin.

Puis il reprit son contrôle sur lui-même, et démarra.

— Vous avez vraiment une curieuse façon de faire du stop, émit-il. J'ai vraiment cru que vous alliez vous jeter sous mes roues.

— Excusez-moi, lâcha-t-elle d'une voix haletante. Je... je crois que je ne me rendais pas compte...

Il tourna brièvement la tête vers elle. Il ne distinguait plus son visage, dans le noir, mais elle tourna la tête, alors qu'ils dépassaient un amas de buissons, sur le bord de la route. Elle fit même un mouvement brusque pour se retourner, comme si elle craignait soudain que quelqu'un se lance à leur poursuite.

Elle ne se détendit un peu qu'au bout d'un bon kilomètre.

— Si vous m'expliquiez? demanda Christian Bareuil. Je ne suis pas d'un naturel curieux, mais une jeune femme seule, en pleine nuit, sur une route aussi peu fréquentée, avouez qu'il y a de quoi se poser des questions !

— Je m'appelle... Katia... Katia Melville, dit-elle d'une toute petite voix.

Il eut l'impression qu'elle avait hésité au moment de donner son nom. Comme si elle l'avait soudain inventé !

— Ça n'explique pas grand-chose, dit-il.

Elle posa soudain sa main sur l'avant-bras du conducteur :

— Il ne faut pas m'en vouloir, lâcha-t-elle. J'avais peur... Je... je ne peux pas vous expliquer. Des gens... Ils me cherchent, vous comprenez! S'ils m'avaient trouvée, je...

Ses doigts serrèrent légèrement le bras de Christian Bareuil qui tourna de nouveau la tête vers elle.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur...

— Christian Bareuil. Mais vous pouvez m'appeler Chris, vous savez! C'est plus simple. Dites... Vous n'avez pas l'impression que vous en rajoutez un peu trop? Si vous voulez que je vous conduise quelque part, n'hésitez pas à me dire où.

Il la sentit soudain désespérée, et elle retira sa main.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-elle d'une voix terne. Je sais bien que cela peut vous paraître un peu... démesuré, mais c'est ainsi. Si je vous expliquais ce que je faisais sur cette route, vous ne me croiriez pas de toute façon.

— On peut toujours essayer, soupira-t-il.

— Non. C'est inutile... Plus tard, peut-être...

— Plus tard? sursauta Bareuil.

Il ralentit brusquement, et serra la BMW contre le talus de droite, avant de stopper. Il pivota sur son siège de façon à la regarder :

— Ecoutez, Katia... Je vous ai pris avec moi, mais en fait vous ne m'avez guère laissé le choix. Figurez-vous que je n'ai pas l'habitude de prendre des femmes inconnues à mon bord tous les soirs! De plus, je suis pratiquement arrivé à destination. Alors, si vous voulez que je vous conduise quelque part, dites-moi où, et finissons-en. Si quelqu'un vous menace, je peux encore vous amener à la gendarmerie la plus proche, et vous expliquerez votre affaire. Je ne vois pas d'autre solution.

— C'est impossible, dit-elle. Oh, Chris... Je vous en supplie, ne me laissez pas tomber maintenant, sinon je suis perdue. Il faut me faire confiance. Je n'ai rien fait de mal...

— C'est déjà ça, soupira Bareuil. Je veux bien vous faire confiance, mais reconnaissez que tout cela est un peu surprenant! Où alliez-vous, exactement?

Elle mit un moment à répondre. Puis elle se décida :

— Nulle part, Chris... Je... je ne sais pas où aller. Et je n'ai rien... Pas d'affaires, pas d'argent. J'ai été obligée de fuir, vous comprenez !

Un sentiment étrange envahissait Christian Bareuil. En fait, il se rendait vaguement compte que son cerveau était en train d'échafauder une solution au problème, mais quelque chose le retenait encore.

— Tout cela ne tient pas debout, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Je pourrais bien sûr vous amener chez moi. J'habite tout près d'ici. Mais cela pose un problème...

— Votre femme, peut-être ? hasarda Katia.

Christian Bareuil se raidit imperceptiblement.

— Ma femme est morte il y a quatre mois, dit-il d'une voix sourde.

— Oh !... Excusez-moi. Je suis désolée...

— Vous ne pouviez pas savoir, éluda-t-il, avec un geste de la main droite. Mais vous comprenez maintenant ce que la situation pourrait avoir de... d'inconvenant...

Elle secoua la tête affirmativement.

— Oui, je comprends, Chris...

Elle fit un mouvement, dans l'ombre, et ouvrit la portière, après avoir tâtonné un peu.

— Que faites-vous ? demanda brusquement Chris.

— Je ne sais pas, dit-elle, avec de nouveau un tremblement dans la voix. Vous avez fait ce que vous avez pu pour m'aider. C'est déjà beaucoup. Je crois que... que je vais essayer de m'en sortir toute seule. Il doit bien y avoir un village, quelque part ?

— Nous sommes à deux kilomètres de Saint-Martin, lâcha Chris sans réfléchir.

Puis il réagit, avec un temps de retard.

— Mais vous n'avez pas d'argent, et à cette heure, vous ne trouverez rien d'ouvert !

— Je me débrouillerai... Merci quand même.

Elle allait sortir de la voiture. Chris sentit quelque chose remuer en lui.

— Attendez...

Le visage de la jeune femme faisait une tache pâle sur le fond noir de la nuit.

— Restez, soupira Chris. On va essayer de s'arranger. Après tout, les bons principes, je m'en suis toujours royalement moqué ! Au village, ils penseront ce qu'ils voudront. Je ne peux pas vous laisser en pleine nuit sur cette route !

Elle se laissa retomber sur son siège. Chris se pencha pour claquer la portière demeurée ouverte.

— On y verra plus clair demain matin, dit-il en s'efforçant d'adopter un ton badin. Mais je vous préviens... Je vis en célibataire

depuis plusieurs mois, et il y a un peu de désordre dans la maison.

Elle ne répondit pas. Elle avait laissé sa tête reposer contre le dossier du siège, et elle respirait plus calmement. Chris passa la première et embraya doucement. Il ne savait plus très bien où il en était. Elle ne disait plus rien, maintenant, et il se rendit compte que le son de sa voix lui manquait curieusement.

— La maison est assez grande, dit-il pour meubler le silence. On s'arrangera. Il doit même rester quelque chose à manger dans le frigo. Vous avez faim?

— Un peu... Vous êtes gentil, Chris...

Il se racla la gorge et tendit le bras en direction du pare-brise, vers la droite.

— C'est là-bas, dit-il. On distingue la maison, sur la hauteur...

La BMW tangua dans les ornières du chemin d'accès, franchit un petit pont de pierre, enjambant un ruisseau à sec en cette saison, puis s'engagea sur une rampe goudronnée. Elle vint s'arrêter devant une terrasse entourée de massifs de fleurs, un peu à l'abandon.

— C'est ici, commenta Chris en ouvrant sa portière, et en désignant la grande maison adossée à la pente couverte de garrigue odorante. Attendez, je vais allumer les lumières extérieures. Ne bougez pas...

Il escalada quelques marches, et trouva l'interrupteur extérieur. Trois bornes lumineuses s'allumèrent sur la terrasse, faisant ressortir le crépi rustique de la façade. Puis il revint ouvrir la portière droite de la BMW.

— C'est très joli, murmura Katia en sortant de la voiture.

— C'est surtout très isolé, soupira Chris en claquant la portière.

Il prit le bras de la jeune femme, pour la conduire vers les marches qui donnaient accès à la terrasse.

— L'entrée est sur le côté, précisa-t-il, en fouillant dans une des poches de son veston pour récupérer son trousseau de clefs.

— Qu'est-ce qu'on entend? demanda soudain Katia, alors qu'il ouvrait une porte de bois massif, après avoir écarté deux volets.

— Le torrent, lâcha Chris. Il y a un déversoir derrière la maison. C'était un moulin, autrefois. Nous l'avons fait rénover quand Florence...

Il n'acheva pas sa phrase et s'effaça pour la laisser entrer, après avoir fait jaillir la lumière.

Elle passa devant lui, entra dans un salon meublé en rustique et leva les yeux vers les poutres apparentes du plafond. Il la suivit, et referma la porte derrière lui. Elle se déplaça vers la grande cheminée, et ses doigts effleurèrent la pierre rugueuse.

Elle était maintenant en pleine lumière, et Chris éprouva le second choc de la soirée. Pendant un court instant, il crut qu'il était en train de rêver. Florence aussi faisait parfois ce geste... Il se secoua. Ce

n'était pas Florence, mais Katia. Une inconnue qu'il avait ramassée sur le bord d'une route déserte, en pleine nuit... Elle lui fit face, un sourire incertain aux lèvres, et il se rendit compte que le rêve continuait. Elle ne ressemblait pas réellement à Florence, mais il ne pouvait s'empêcher de transposer. Peut-être les cheveux blonds, descendant librement jusqu'aux épaules... Peut-être simplement la couleur mauve du regard... Il ne savait pas. Il ne savait plus !

— Vous lui ressemblez beaucoup, dit-il d'une voix rauque. Sur la route, je n'avais pas remarqué, mais maintenant...

Ils étaient là, face à face, et une sorte de malaise, inexplicable autrement que par cette vague ressemblance avec la disparue, envahissait Christian Bareuil. Il se racla de nouveau la gorge, et se détourna pour marcher vers la cuisine.

— Je vais essayer de trouver quelque chose à manger, dit-il, sur un ton qu'il aurait aimé plus assuré.

Quand il revint dans le living, elle avait changé de place. Elle regardait maintenant le cadre posé sur le bahut ancien, près d'un vase dont les roses rouges avaient fané.

— C'est... c'était votre femme, n'est-ce pas ? fit-elle en se tournant vers lui.

Son visage était parfaitement inexpressif quand elle posa la question. Il lui en sut gré. Au moins, elle n'essayait pas d'éprouver un sentiment quelconque devant une photo qui ne voulait plus dire grand-chose. Il posa un plateau garni sur la table.

— C'était elle, dit-il. Dites-moi, Katia... Vous n'avez rien contre les chiens ?

Elle haussa le sourcil droit, interrogativement.

— J'aurais plutôt tendance à les aimer. Plus que les humains... Pourquoi ?

Chris esquissa un signe en direction d'une porte fermée.

— Parce que j'en ai un. Il est enfermé dans le garage depuis plusieurs heures, et il doit commencer à en avoir assez. Ne soyez pas inquiète. C'est un berger allemand, mais il est parfaitement dressé. En ma présence, vous ne risquez absolument rien.

Un sourire étrange apparut sur les lèvres de Katia.

— Allez vite le libérer, dit-elle.

Chris remarqua le sourire, mais n'y attacha pas une importance exagérée. Il alla ouvrir la porte, descendit quelques marches. Trente secondes plus tard, une masse fauve faisait irruption dans le living.

— Dog ! Viens ici, bon sang !

Chris avait escaladé les marches en quatrième vitesse, mais il n'avait pas pu être aussi rapide que le grand chien fauve.

— Dog !...

Katia souriait toujours. Chris se demanda une nouvelle fois s'il ne

rêvait pas. Le chien-loup regardait la jeune femme et remuait la queue de contentement, en lâchant parfois un petit jappement de plaisir.

— Impensable, soupira Chris en se détendant brusquement.

Un moment, il avait craint les réactions de son chien. Depuis la mort de Florence, lui aussi s'était renfermé sur lui-même, et il grondait parfois, quand un visiteur inconnu se présentait.

— Qu'est-ce qui est impensable? sourit Katia en tendant sa main fine vers le museau frémissant du grand chien.

— L'attitude de ce chien, soupira Chris. Il n'est généralement pas très loquace avec les étrangers.

Elle le regarda droit dans les yeux, et il en conçut une sorte de gêne qu'il s'expliquait mal. Les prunelles de Katia étaient de la même couleur rare que celles de Florence...

— Les animaux comprennent parfois certaines choses que les hommes ne comprendront peut-être jamais, fit-elle, en caressant doucement le chien entre les deux oreilles.

Le chien se coucha à ses pieds, en regardant Chris avec un air coupable. Il avait vraiment l'air de s'excuser...

Chris désigna le plateau.

— Installez-vous. Moi, j'ai dîné. Je vais préparer votre chambre. Et ne vous laissez pas attendrir par Dog. Il va vous faire du charme pour que vous lui donniez du fromage! Il adore ça, mais ça le rend malade !

CHAPITRE II

Ce fut seulement vers dix heures, le lendemain, que Christian Bareuil se décida à quitter sa chambre, après une nuit plutôt agitée au cours de laquelle son sommeil avait été entrecoupé de rêves bizarres, où se mêlèrent étroitement les images de Florence et de Katia. Mais il se sentait plutôt de bonne humeur quand il démarra la cafetière électrique, dans la cuisine. Il s'expliquait mal cette bonne humeur, mais il n'avait pas tellement envie de se livrer à une analyse détaillée de ce qu'il ressentait.

Ce fut un peu plus tard, alors qu'il prenait son petit déjeuner sur la terrasse, dans l'ombre du figuier, qu'il se décida enfin à tenter de faire le point de la situation. Katia devait encore dormir dans la chambre du premier étage de la maison, mais ses pensées le ramenaient toujours à cette femme qui était entrée dans sa vie d'une façon si curieuse. Il n'arrivait pas à se faire une opinion sur elle. Il termina lentement sa tasse de café, en regardant les volets clos du premier étage, et un sourire erra brièvement sur ses lèvres. Le mystère qui planait autour de cette fille commençait à déclencher en lui une curiosité vague. Il ne savait pratiquement rien d'elle, sinon qu'elle était menacée par des inconnus, et que la terreur qu'il avait lue la veille dans ses yeux n'était pas feinte.

L'apparition de Dog, qui revenait, selon son habitude, de sa petite promenade traditionnelle du matin à l'intérieur de la propriété, le tira de ses pensées. Il siffla doucement pour attirer l'attention du chien qui se précipita vers lui en remuant la queue. La bête vint poser son museau sur sa cuisse, et leva les yeux vers lui, quêtant une caresse. Chris lui gratta la tête, entre les deux oreilles.

— Tu te souviens quand même que tu as un maître, hein?

Le chien jappa doucement, puis démarra d'un seul coup, sans prévenir, en direction de la maison. Surpris, Chris fronça les sourcils. Trois secondes plus tard, Katia apparaissait sur le pas de la porte donnant sur la terrasse, et le grand chien-loup se mit à sauter autour d'elle avec des aboiements joyeux. Elle se pencha vers lui et lui parla doucement. La bête se calma d'un seul coup. Chris observait la scène, les sourcils toujours froncés. Katia lui adressa un petit signe amical. Elle était habillée d'un peignoir de bain qui avait appartenu à Florence. Quand elle vint vers lui, il eut la certitude absolue qu'elle était nue sous le vêtement.

— Bonjour, dit-elle.

Chris fixait le peignoir jaune clair. Elle parut réaliser le sens de ce regard et changea d'expression.

— J'ai trouvé ce vêtement dans un des placards de la salle de bains. Il appartenait à votre femme, n'est-ce pas?

Chris détourna un peu vite le regard.

— Oui, dit-il seulement.

— Je... je ne savais pas comment faire, s'excusa-t-elle. Ma robe était dans un piteux état. Et je n'ai trouvé que ce peignoir...

— Ça n'a pas d'importance, soupira Chris. Vous voulez du café? Il est encore chaud.

Elle s'assit en face de lui, et il ne put s'empêcher de regarder ses jambes nues dans le mouvement qu'elle fit pour s'asseoir. Elle était vraiment ravissante.

— Je vois bien que vous êtes fâché, dit-elle en s'emparant de la cafetière transparente. Je n'aurais pas dû mettre ce vêtement sans vous demander, n'est-ce pas?

— Cela n'a aucune importance, répéta Chris. En fait, j'ignorais que ce peignoir se trouvait toujours dans la salle de bains.

Il se décida enfin à la regarder en face, et lâcha :

— Après la mort de Florence, je me suis débarrassé de tous ses vêtements. Une réaction idiote, je l'admets, mais je ne pouvais plus supporter leur vue...

— Je comprends.

Elle avala un peu de café, sans le sucrer.

— Il est excellent, dit-elle en retrouvant son sourire sans la moindre transition.

Elle paraissait tout à coup heureuse de vivre, et Chris fut intimement persuadé qu'elle avait complètement chassé de son esprit sa terreur de la veille. Drôle de fille!

— Vous avez bien dormi? demanda-t-il, pour meubler le silence qui menaçait de s'installer entre eux.

— Très bien. C'est très silencieux, ici. A part le bruit du torrent, bien sûr, mais on finit par...

Elle s'interrompit brusquement, et reposa nerveusement sa tasse.

— Excusez-moi. Je n'aurais pas dû parler de cela, n'est-ce pas?

Il la regarda fixement.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-il abruptement.

Elle se troubla légèrement, et fit un geste évasif.

— Je ne sais pas. Une idée qui m'a brusquement traversé l'esprit. Hier soir, quand vous avez parlé du torrent, vous aviez une expression bizarre. Je remarque toujours l'expression des gens, vous savez. Et à l'instant, quand j'ai reparlé du torrent, vos yeux sont devenus très durs...

— Je hais ce torrent, gronda Chris. Je ne vous ai pas dit comment Florence était morte. Elle s'est noyée dans cette rivière...

— Pardonnez-moi, Chris. Je suis d'une maladresse impensable...

Chris émit un long soupir. Pendant quelques secondes, il lui en avait voulu d'évoquer ce torrent dont il avait fini par chasser de ses pensées le bruit persistant. Maintenant, il entendait à nouveau le grondement sourd du déversoir... Il s'efforça de lui sourire.

— Je ne vous en veux pas, Katia. Pas plus pour le peignoir que pour ce que vous venez de dire. Tout cela ne signifie pas grand-chose, finalement. Ce qui est important, c'est de savoir ce que vous allez faire, maintenant.

Elle baissa les yeux.

— Je ne peux pas rester ici, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix assourdie. C'est cela que vous voulez me faire comprendre.

Elle le regarda de nouveau, avec de la détresse au fond de ses prunelles mauves.

— Je ne sais vraiment pas où aller, Chris...

Christian Bareuil sourit cette fois sans la moindre contrainte.

— Je n'ai pas dit que vous deviez partir, s'entendit-il prononcer. Je crois que j'ai pas mal réfléchi à la situation, depuis mon réveil.

Il émit un rire presque joyeux et enchaîna :

— Je me suis dit que la non-assistance à personne en danger, ce n'est pas mon genre. Vous pouvez rester ici le temps qu'il vous plaira. Non, je pensais seulement qu'il va falloir prendre certaines dispositions inévitables. J'ai été marié pendant un peu plus d'un an, vous savez! Et je n'ignore pas qu'une femme a besoin de certaines choses indispensables. Or, vous n'avez rien. Pas de vêtements de rechange, pas d'affaires de toilette. Je me disais que nous pourrions remédier, avant tout, à cet état de choses. Nous pourrions pousser jusqu'à Valence et acheter tout ce qu'il faut.

Elle le considéra gravement.

— Vous êtes gentil, Chris, mais je ne sais pas comment... Je... je n'ai pas d'argent.

Chris balaya l'objection.

— Et moi j'en ai plus qu'il m'en faut, Katia. Pour moi, l'argent n'a jamais eu une importance capitale. Et maintenant moins que jamais! On s'arrangera plus tard, si cela vous gêne de me devoir quelque chose...

Il se rendit compte presque aussitôt du double sens que pouvait prendre sa phrase, et se sentit rougir légèrement. Il ajouta, très vite :

— Ne voyez dans cette proposition aucune arrière-pensée, Katia. Je veux seulement vous aider.

— J'avais compris, dit-elle dans un sourire. J'accepte, Chris. Parce que je ne peux pas faire autrement. J'essaierai de vous rembourser,

plus tard...

Elle se leva.

— Je vais essayer d'arranger un peu ma robe. Quand partons-nous?

— Dès que vous serez prête. Nous déjeunerons en route, ce sera plus simple.

— Vous êtes vraiment un chic type, Chris, dit-elle. J'ai eu beaucoup de chance de vous rencontrer, cette nuit...

Elle se pencha vers lui, et l'embrassa sur la joue, dans un geste spontané, avant de retourner vers la maison.

Chris demeura longtemps à la même place, le regard fixé sur la porte-fenêtre par laquelle elle avait disparu. Il n'arrivait toujours pas à analyser clairement les sentiments qui se bousculaient en lui. Florence... Katia...

— J'oublie un peu vite, dit-il tout haut.

Ils déjeunèrent dans une auberge des environs de Saint-Peray, puis reprirent la route en direction de Valence. Katia était parfaitement détendue, nullement inquiète, comme si la menace qui avait pesé sur elle, la veille, avait disparu. Ils étaient pourtant repassés tout près de l'endroit où il l'avait aperçue, courant au milieu de la route, mais elle n'avait marqué aucune réaction particulière. Il est vrai qu'elle n'avait pas forcément reconnu l'endroit, en plein jour... Pourtant, Chris ne pouvait se défendre d'une certaine méfiance à son égard. Ses réactions étaient par trop anormales, pour une jeune femme qui affirmait être en danger.

A Valence, ils passèrent la plus grande partie de l'après-midi à faire des emplettes, courant d'un magasin à l'autre. Katia affichait une joie presque enfantine, et cette joie avait quelque chose de communicatif, car Chris réalisait qu'il ne s'était jamais senti aussi bien depuis des mois. Mais une sensation étrange tempérait les sentiments qu'il ne cherchait même plus à analyser. Parfois, il avait l'impression que la jeune femme s'intéressait à des choses futiles, voire sans le moindre intérêt. Elle acheta en particulier une sorte de jeu d'assemblage, genre casse-tête chinois, qu'elle démontra et remonta avec une facilité qui laissa Chris pantois ! Une fois le jeu en pièces détachées, elle n'avait pas hésité une seule seconde pour réassembler les éléments. Elle avait ensuite insisté, alors qu'ils prenaient un verre à la terrasse d'un café, pour que Chris essaie à son tour, mais ce dernier avait dû renoncer au bout de vingt minutes d'efforts, qui avaient beaucoup amusé la jeune femme.

« Une femme-enfant, songeait Christian Bareuil, alors qu'ils reprenaient la route du retour, après avoir dîné en tête à tête dans un restaurant de Valence. »

La nuit les surprit après Vernoux, alors que Chris engageait la BMW sur une petite route rejoignant les gorges de l'Eyrieux, à travers

un paysage accidenté. Ce fut alors qu'ils franchissaient le torrent que Chris se rendit compte que sa compagne n'avait pas prononcé une seule parole depuis des kilomètres. Il profita d'une des rares lignes droites pour tourner la tête vers elle. Dans la lueur diffuse émanant du tableau de bord, il se rendit compte que ses traits étaient à nouveau crispés, comme si la nuit déclenchait chez elle les mêmes réactions de crainte que la veille.

— Ça va, Katia? demanda-t-il d'une voix aussi naturelle que possible.

Elle inclina la tête.

— Oui... Je suis seulement un peu fatiguée. Tous ces virages...

— Nous ne sommes plus très loin de la maison, lâcha Chris.

Mais il avait noté en passant le ton tendu de la voix de la jeune femme. Il se sentait soudain mal à l'aise, sans pouvoir s'expliquer pourquoi. La voiture traversa le village désert de Saint-Sauveur, et ce fut seulement à la sortie du village que Chris réalisa qu'il avait pris sans réfléchir la même route que la veille. Il frissonna malgré lui, avec la tentation de faire demi-tour pour rejoindre l'autre route. Un détour de plusieurs kilomètres... Il renonça. C'était idiot!

Ils roulèrent en silence pendant une dizaine de minutes. Katia regardait fixement la route, dans la lueur des phares.

— C'est encore loin? demanda-t-elle soudain d'une voix curieusement haletante. Je... je ne me sens pas très bien...

— Nous pouvons nous arrêter? proposa Chris, soudainement inquiet.

— Non! Non, cela va aller...

Elle avait lâché sa phrase très vite, avec un tremblement dans la voix. Il fut certain que la panique s'emparait d'elle une nouvelle fois, sans raison apparente. Il accéléra un peu. La nuit prenait une curieuse teinte violette, et il distinguait maintenant certains détails du paysage environnant qui auraient dû normalement lui échapper. Un long frisson le secoua des pieds à la tête. Cette lueur violette avait quelque chose d'anormal.

— Il faut aller plus vite, souffla Katia. Nous n'avançons pas!

Chris jeta un coup d'œil au compteur. Dépasser le 80 sur cette route relevait de la folie pure.

— Ce n'est pas possible, dit-il, tendu à l'extrême. La route est trop...

Il ne put achever sa phrase. Une immense lueur blanche venait d'éclater devant eux, gommant la route et le paysage. Juste à l'entrée d'un virage! Katia hurla. Du moins, il sembla à Chris qu'elle criait quelque chose. Les mains serrées sur le volant, il sentit que la voiture échappait à son contrôle, et pensa aux ceintures de sécurité. Il avait dû insister pour que Katia boucle la sienne, au départ... Leur dernière chance!

Le volant lui échappa des mains tandis qu'un grondement assourdissant lui emplissait les oreilles. Le noir, devant lui! Le noir complet... Et le vide... Il cria à son tour. Un choc violent à la tête. Il perdit connaissance avec la certitude qu'il allait mourir. La pensée de Florence traversa ses pensées en train de se diluer dans le néant...

Ce fut une sensation de fraîcheur qui lui fit reprendre contact avec la réalité. Il se rendit compte très vite qu'il était allongé dans l'herbe odorante. Mais une autre odeur se superposait à celle de l'herbe.

— L'essence! bredouilla-t-il. Il faut...

Il tenta de se redresser. Il avait un peu mal au crâne, mais la douleur était supportable. Il tourna la tête vers la droite. Les phares de la voiture étaient allumés, et éclairaient de biais un arbre au tronc bizarrement tordu.

— Il faut couper le contact, haleta-t-il tout haut.

Puis il prit conscience d'une présence, à ses côtés.

— Katia! Vous... vous n'avez rien?

Il distinguait le visage de la jeune femme, penché au-dessus du sien.

— Non, Chris, Rien de cassé. J'ai eu beaucoup de mal à vous sortir de la voiture... Comment vous sentez-vous?

Elle posait la question exactement comme si elle connaissait déjà la réponse. Chris se redressa et regarda autour de lui. Il se sentait presque normal en dehors de la douleur sourde qui lui taraudait le crâne. Pourtant, ils avaient quitté la route, et sa tête avait cogné violemment contre le montant de la portière.

— Ça va, dit-il en portant la main à sa tempe douloureuse. Bon sang! Que s'est-il passé? Cette lueur blanche...

La voix de Katia était étonnamment calme quand elle répondit :

— Des phares, Chris... Je... crois que c'était un camion, mais je n'ai pas bien vu.

Elle l'aida à se relever. Ils restèrent un moment face à face, dans la lueur des phares de la BMW, retombée sur ses roues au milieu d'un pré légèrement en pente. Chris reconnaissait l'endroit. Cinquante mètres plus loin, c'était le ravin...

— Pas des phares, gronda-t-il. C'était autre chose... Je n'ai jamais vu une lueur pareille!

— Que voulez-vous que ce soit d'autre? demanda Katia. Un éclair, peut-être? La foudre...

Chris avait encore dans les oreilles le grondement qu'il avait entendu au moment de perdre le contrôle de la voiture. Cela pouvait en effet correspondre au bruit d'un moteur de camion. Mais il ne devait pas en passer tous les jours sur cette petite route de montagne! Il regarda curieusement la jeune femme qui se tenait debout devant lui.

— Pas un éclair non plus, dit-il. Et juste avant... Cette vague lueur violette, au cœur de la nuit...

— Je n'ai rien remarqué de tel, soupira Katia. Qu'allons-nous faire, Chris?

Il n'y avait plus la moindre inquiétude dans sa voix. Elle avait presque l'air de trouver la situation normale, maintenant! Une faculté de récupération remarquable! Il faillit lui en faire la réflexion, puis haussa les épaules. Ils avaient mieux à faire que de discuter sur les circonstances de l'accident. Ils s'en tiraient à bon compte. Il se détourna vers la voiture, et se décida à marcher en direction de la portière gauche grande ouverte. Il se pencha à l'intérieur, et coupa le contact, puis les phares.

— Nous sommes tout près de la maison, dit-il. On va rentrer à pied.

Il considéra le talus qu'avait franchi la voiture.

— Pas d'autre solution, décida-t-il. Demain, j'irai au village demander de l'aide pour sortir la voiture de ce champ.

A la lueur du plafonnier, il considéra les paquets empilés sur le siège arrière.

— Il va falloir emporter tout ça, dit-il, en regardant la portière gauche déformée par le choc, et qui ne devait certainement plus fermer à clef.

— Eh bien, allons-y, décida Katia en ouvrant l'autre portière et en commençant à récupérer cartons et paquets.

Il ne leur fallut guère plus d'un quart d'heure pour atteindre la maison. Dans le sous-sol, Dog hurlait à la mort... Il ne se calma que quand Chris lui ouvrit la porte, se précipita alors vers Katia, avec de petits gémissements et se mit à tourner autour d'elle en reniflant le sol. Puis il leva le museau vers le ciel étoilé, et un long hurlement de loup monta dans le silence.

CHAPITRE III

Ce fut un rayon de soleil qui éveilla Christian Bareuil, tôt le lendemain matin. Il se leva, la bouche un peu pâteuse. Une douleur sourde continuait à lui tarauder le crâne, et il se campa devant la glace de l'armoire pour considérer la bosse qui ornait sa tempe. Il fit la grimace. En fait, ils s'en étaient tirés à bon compte, la veille!

Il songea aux circonstances de l'accident. Des circonstances pour le moins bizarres. Il n'arrivait pas à assimiler cette étrange lueur aveuglante à celle de phares. Même des phares blancs ne l'auraient pas ébloui autant... Il soupira, s'empara d'une veste d'intérieur qu'il enfila par-dessus son pyjama, et glissa les pieds dans ses pantoufles avant d'aller ouvrir la porte-fenêtre donnant sur la terrasse. Des oiseaux s'égosillaient dans la verdure environnante, mais la maison elle-même était silencieuse. Katia devait encore dormir au premier étage. Il décida de ne pas faire de bruit, pour qu'elle continue à se reposer, et revint vers la porte donnant sur le vestibule. Il l'ouvrit, avec l'intention de passer dans la cuisine pour préparer son petit déjeuner, mais resta figé sur le seuil, sourcils froncés. Il venait d'apercevoir Katia, dans le living, dont les portes à deux battants étaient ouvertes. Elle était parfaitement immobile devant le bahut. Elle portait une des robes d'été qu'ils avaient achetées la veille, et elle avait ramené ses longs cheveux blonds en chignon façonné à la diable.

Il faillit marcher vers le living, mais quelque chose de curieux, dans l'attitude de la jeune femme l'en empêcha. Il se glissa silencieusement dans le vestibule, et vint se placer près de la porte, à gauche. Maintenant, il la voyait de profil, et son froncement de sourcils s'accrut imperceptiblement. Katia était debout devant le bahut rustique, et regardait fixement le cadre dans lequel se trouvait la photo de Florence. Ce fut surtout la fixité de ce regard qui intrigua Chris. Retenant son souffle, il continuait à l'observer. Elle devait être ainsi depuis un bon moment, et elle ne semblait pas avoir décelé son approche. Elle regardait la photo, et il sembla à Chris que ses lèvres remuaient, *comme si elle parlait au portrait!*

Christian Bareuil esquissa une grimace. Il pensait tout à coup que cette fille n'était vraiment pas comme les autres. Ses actes ou ses réactions étaient parfois anormaux. Il se souvint de la scène de la veille, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner sur la terrasse, quand elle avait parlé du torrent. Elle s'était brusquement interrompue, en

manifestant une certaine gêne, comme si elle avait soudain réalisé ce que l'évocation du torrent pouvait avoir d'incongru. Pourtant, à ce moment précis, elle était censée ignorer comment était morte Florence... Elle s'en était tirée par une explication qui pouvait paraître plausible, mais maintenant, Chris sentait le doute s'insinuer en lui. Bien sûr, tous les gens des villages environnants savaient dans quelles circonstances était morte Florence Bareuil, mais Katia n'était visiblement pas de la région... Alors?

Elle se tourna brusquement vers lui, et lui sourit très naturellement. Un peu pris de court par sa réaction imprévisible, alors qu'il n'avait pas bougé, Chris hésita imperceptiblement, puis se décida à lui rendre son sourire.

— Déjà levée? lança-t-il sur un ton volontairement enjoué, en pénétrant dans le living. Je vous regardais... Cette robe vous va merveilleusement!

Il avait dit n'importe quoi, pour masquer son trouble, et il avait l'impression que ses mots sonnaient faux.

— Bonjour, Chris, fit-elle en venant au-devant de lui.

Ils se serrèrent la main.

— Je dois aller au village, dit-il. Pour la voiture. On ne peut pas la laisser dans ce champ. Mais nous allons d'abord déjeuner. Il fait un temps magnifique...

Il tombait dans les banalités, et elle devait s'en rendre compte. Elle était peut-être un peu folle, mais le regard profond des yeux mauves ne devait pas laisser échapper grand-chose.

Elle désigna le portrait, sur le bahut.

— Je regardais cette photo, dit-elle. Votre femme était très belle, Chris... Comment est-ce arrivé?

Le visage de Christian Bareuil se ferma brusquement, et il répondit sèchement :

— Je n'ai pas envie de parler de cela.

Il se détourna, et fila vers la cuisine, la laissant sur place. Elle le rejoignit, avec une expression confuse, alors qu'il s'affairait au milieu du désordre de la cuisine, à la recherche de tasses propres.

— Pardonnez-moi, Chris, souffla-t-elle. Je suis idiote, n'est-ce pas?

Il lâcha un long soupir, et haussa les épaules en la regardant.

— Vous n'êtes pas idiote, dit-il gentiment. Un peu maladroite parfois. Un peu bizarre, aussi...

Il rit, plus détendu soudain, et ajouta :

— Mais cela vous va très bien, vous savez! J'éprouve la sensation que vous ne voyez pas les choses comme la plupart des gens. Je me trompe?

Elle eut un sourire hésitant.

— C'est possible, Chris. J'ai parfois l'impression de ne pas être tout

à fait à ma place dans cette vie! Vous devez penser que je suis folle, n'est-ce pas?

— Pas vraiment, sourit Chris. Mais vous avez un petit côté farfelu assez déroutant, il faut le reconnaître! C'est sans doute ce qui fait votre charme! On dirait que certaines choses ne vous atteignent pas vraiment...

Il fit un geste découragé.

— Il n'y a plus de tasses propres... Il va quand même falloir que je me décide à mettre un peu d'ordre dans cette maison !

— Laissez, Chris. Je vais m'en occuper. Préparez plutôt le café. Je ne suis pas certaine que je saurais me servir de votre cafetière électrique !

Ils déjeunèrent en tête à tête sur la terrasse, comme la veille. Cette fois, Chris ne put s'empêcher de remarquer qu'elle mettait deux sucres dans son café, alors qu'elle l'avait pris nature, la première fois. Une anomalie de plus!

Il termina sa tasse, et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il faut que j'aille au village, décida-t-il. Je vais prendre l'autre voiture...

Il la regarda bizarrement et ajouta :

— C'était celle de Florence... J'espère que la batterie n'est pas à plat, depuis le temps qu'elle n'a pas servi...

— Je peux vous accompagner? demanda-t-elle.

Il esquissa une grimace.

— Je n'y tiens pas, dit-il. A Saint-Martin, les gens bavardent facilement. Ils pourraient se poser des questions à votre sujet... Ils sont braves, mais ils ont certains principes. Ils pourraient trouver anormal que j'héberge une jeune et jolie femme, si peu de temps après la mort de Florence.

— Je comprends, soupira-t-elle.

Il décela une lueur de crainte dans son regard. Ce fut très bref, mais il fut certain qu'elle avait peur à l'idée de rester seule.

— Dog est là, dit-il, pour la rassurer. Personne ne pourrait entrer ici sans son autorisation ! De plus, si des... gens vous menacent, il est préférable dans l'immédiat que vous ne paraissiez pas trop en public.

Elle parut se ranger à ses arguments.

— Vous avez raison, dit-elle. Allez vous occuper de votre voiture. J'en profiterai pour ranger un peu la maison...

La petite R-5 Alpine de Florence démarra sans la moindre difficulté, et Chris prit la route de Saint-

Martin, après avoir adressé un signe amical de la main à Katia, qui le regardait partir depuis la terrasse.

Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant les pompes à essence de l'unique garagiste du village, qui faisait également office de forgeron

et de maréchal-ferrant. Un grand type brun de peau et de poil sorti du hangar en s'essuyant les mains à un chiffon gras.

— Monsieur Bareuil! s'exclama-t-il. Ça fait un bout de temps qu'on ne vous avait pas vu par ici! Comment allez-vous?

Chris sortit de l'Alpine et lui serra la main.

— Ça pourrait aller plus mal, Georges, soupira Chris. J'ai eu un accident, hier soir, avec la BMW. Rien de grave. J'ai été ébloui par un camion, et j'ai quitté la route, à quelques kilomètres d'ici, sur la route de Saint-Sauveur.

Le mécano fronça les sourcils.

— Un camion? Il était pas loin de minuit, n'est-ce pas?

— Oui, pourquoi?

Le garagiste secoua la tête.

— Oh, une idée, comme ça. J'étais dans le bureau, là... Je mettais un peu d'ordre dans mes factures. Et j'ai entendu un drôle de bruit. Comme si un gros-cul escaladait la côte... Je suis même sorti pour voir si des fois un gars ne se serait pas paumé par ici, en pleine nuit! Mais le bruit s'est arrêté. J'ai bien vu une vague lueur, de l'autre côté du bourg, mais elle a disparu, elle aussi. Peut-être que le type a fait demi-tour en direction de Saint-Sauveur...

Chris écoutait avec une attention soutenue.

— Vous voulez dire qu'aucun camion n'est passé devant chez vous, hier soir?

— Ça, je peux vous l'affirmer. Je l'aurais vu, vous pensez!

Chris se gratta le crâne.

— Il avait pourtant l'air de rouler vers Saint-Sauveur, grogna-t-il.

— Dans ce cas, je l'aurais vu passer ici. Il n'y a pas d'autre route! Et aucun bahut n'est passé de toute la journée. Je travaillais là, sur la Simca du François Niclot, des Bergeries... Vous êtes sûr que...

Chris fit un geste vague.

— Je ne suis sûr de rien, coupa-t-il. C'était peut-être tout simplement un éclair et un coup de tonnerre... Ça arrive, parfois, en montagne...

— Ouais...

Le garagiste n'avait pas l'air convaincu.

— Bon. Le temps de prendre des chaînes pour la dépanneuse, et on y va. Votre voiture est dans le fossé?

— Plutôt dans le champ en pente, après le virage du ravin...

— Bon, je vais prendre le gros palan.

Il fallut près d'une heure d'efforts au garagiste pour ramener la voiture sur la route.

— Il n'y a pas trop de bobo, fit-il en s'épongeant le front. De la tôle froissée. Dites, monsieur Bareuil, vous avez eu de la chance, hein! Cinquante mètres plus loin, c'était le grand plongeon !

Chris considérait la BMW, en se demandant si on pouvait considérer qu'il avait de la chance! Depuis que Katia était entrée dans sa vie, plus rien n'était vraiment normal... Et il éprouvait à cet instant précis une sourde angoisse qu'il n'arrivait pas à s'expliquer.

— Bon, vous faites le nécessaire, Georges. Prenez votre temps. Je peux me servir de l'Alpine, en attendant.

Le garagiste allumait une cigarette, l'air pensif.

— Il se passe quand même de drôles de choses au village, depuis quelque temps. Et pas seulement au village...

Il rejeta une bouffée de fumée par les narines, puis réalisa qu'il n'avait pas tendu son paquet de Gauloises à Chris.

— Vous en voulez une, monsieur Bareuil?

— Non, merci... Que se passe-t-il de si anormal?

— Ben... des choses, grogna le garagiste. Vous n'êtes pas au courant? Tout le bourg en parle, pourtant... C'est vrai qu'au Moulin vous ne voyez pas grand monde. Eh bien, figurez-vous que la Germaine Daumier a été emmenée à Privas, il y a deux jours. A l'hôpital, à ce qu'on dit. Elle a pris un coup de folie, comme ça, d'un seul coup. Elle est sortie de chez elle, en pleine nuit, dans la rue du bourg. C'est le père Jarrier qui l'a vue. Paraît qu'elle était nue comme au jour de sa naissance! Et elle cueillait les fleurs du parterre municipal, en chantant une chanson bizarre! Le père Jarrier a aussitôt prévenu sa femme, et ils ont réussi à l'envelopper dans une couverture, avant d'aller prévenir son mari. Sur le coup, ils ont cru qu'elle était... enfin, qu'elle avait un peu trop discuté avec la bouteille! Mais c'est pas dans les habitudes de la Germaine. Vous la connaissez... De toute façon, le docteur a assuré qu'elle n'avait pas bu.

— Quel docteur? interrogea Chris. Barranges?

— Oui. Mais attendez, le meilleur, c'est que le mari de la Germaine, il était dans le même état ! Pas vraiment fou, mais complètement absent ! Il regardait la Germaine comme si c'était une étrangère ! Il paraît qu'il disait des mots sans suite. Il a fallu l'emmener lui aussi... C'est quand même curieux, non? Tous les deux, comme ça... Le gars Fernand, il buvait pas plus qu'un autre. Quant à elle, c'est à peine si on l'a vue un peu émoustillée le jour de ses noces. Allez donc expliquer ça !

— C'est curieux, en effet.

— En tout cas, les vieux disent que quelque chose va de travers, par ici. A la ferme du Pont-sans-Eau, il s'est passé aussi des choses bizarres. A peu près au même moment. Le gars Pouzigues raconte partout qu'il a vu une grande lumière jaune, au-dessus de sa ferme. Il dit qu'il était comme paralysé, alors que ses bêtes, elles, faisaient un foin de tous les diables dans l'étable! Une de ses vaches s'est même cassé la patte en voulant passer par-dessus une mangeoire. Il a fallu

l'abattre, en pleine nuit. Il dit aussi que sa femme, et les deux ouvriers qui dormaient au-dessus de la grange, n'ont rien entendu, ni l'une, ni les autres. Il a fallu qu'il secoue ses deux gars pendant dix minutes avant de les tirer du sommeil ! Sa femme dormait dans leur chambre, tout contre l'étable, et elle n'a pas bougé. Lui, il dit qu'il était allé voir une de ses vaches qui doit vêler. C'est pour ça qu'il ne dormait pas quand s'est produit la chose. Avouez qu'il y a de quoi se poser des questions, hein ! Moi, je crois pas à la sorcellerie, et à toutes ces conneries, mais quand même... Dans la haute Ardèche, ça existe encore, d'après ce que disent les vieux.

— Il ne faut pas conclure trop vite, soupira Chris, mal à l'aise soudain.

Il sentait confusément qu'il fallait qu'il s'en aille. Il fallait qu'il revienne chez lui...

— Bon, j'y vais, décida-t-il en tendant la main au mécanicien. Pour la BMW, faites pour le mieux. Je passerai vous voir d'ici quelques jours.

Il regagna la R-5 et démarra un peu nerveusement, pour reprendre la direction du Moulin. Il n'arrivait pas à se défaire d'une anxiété anormale. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de rapprocher les événements relatés par le garagiste, de l'apparition inattendue de Katia, en pleine nuit, sur une route déserte... Il se passait vraiment trop de choses inexplicables dans la région, depuis quelques jours...

Quand il entra dans la maison, le silence lui parut aussitôt curieux. Dog était couché au premier étage, devant la porte du bureau de Florence. Une pièce qu'il avait pratiquement condamnée après la disparition tragique de sa femme. L'animal était immobile et fixait le battant fermé, le museau entre les pattes. Il ne se décida à bouger que lorsque Chris l'appela doucement, mais il ne se détourna qu'à regret de la porte close. C'était la première fois qu'il avait une pareille attitude...

Chris visita la maison sans trouver trace de Katia. Il l'appela sans succès, et la chercha jusque dans la garrigue, le long de la pente écrasée de soleil. Toujours étreint par une angoisse sourde, il revint à l'intérieur de la maison. Quelque chose était changé, et il mit un moment à comprendre. Katia avait effectivement «mis de l'ordre». Mais à sa façon ! Tout était propre, mais certains objets étaient placés à un endroit qui ne leur convenait pas ! Katia avait tout arrangé à son idée, plaçant un vase de cristal au beau milieu de la cheminée, et dispersant les bibelots décoratifs aux endroits les plus inattendus...

Une soupière ancienne, récupérée à l'intérieur du bahut, trônait par exemple sur un guéridon, près d'une des portes-fenêtres...

Chris se passa une main sur le visage. Cette fille était vraiment étonnante ! Par moments, elle avait des réactions de gamine de douze ans, et à d'autres, il sentait en elle une force mentale peu commune.

Un équilibre étrange...

Mais une chose était certaine : elle avait disparu...

Il leva les yeux vers la mezzanine qui dominait le living. Dog était retourné s'aplatir devant la porte du bureau de Florence... Pris d'un doute, Chris alla ouvrir un tiroir, et s'empara de la clef du bureau en question, puis il escalada rapidement l'escalier ciré conduisant au premier. Le chien se dressa brusquement sur ses pattes, avec un grognement sourd, quand il engagea la clef dans la serrure.

— La paix, Dog, murmura-t-il en ouvrant la porte.

Le bureau était vide, et chaque objet ayant appartenu à Florence était à sa place. Une fine couche de poussière recouvrait les meubles. Chris n'avait pas pénétré dans cette pièce depuis des mois... Il réalisa avec un temps de retard que la fenêtre donnant sur l'arrière de la maison était grande ouverte. Il sentit un frisson désagréable lui parcourir l'échiné, et entra dans le bureau pour aller la fermer. Le soleil pénétrait à flots dans la pièce, *et pourtant, il fut saisi par un froid glacial...*

Dressé sur ses pattes, le poil hérissé, Dog grondait sourdement, crocs découverts, en fixant la table de travail où Florence Bareuil avait passé des heures entières, avant sa mort...

Chris referma nerveusement la fenêtre, et reflua malgré lui en direction de la porte, qu'il referma avec des gestes qu'il contrôlait mal.

— Ce froid..., murmura-t-il tout haut...

Le froid de la mort... Il avait soudain l'impression qu'il venait de pénétrer dans un monde interdit. Un monde qui refusait sa présence! Et le souvenir de Florence s'imposait à lui avec une acuité extraordinaire. Il descendit vers le rez-de-chaussée, les pensées en déroute.

— Rien ne sera plus jamais pareil..., bredouilla-t-il d'une voix qu'il ne reconnaissait pas.

Katia était venue, et tout était bouleversé...

CHAPITRE IV

Katia ne reparut pas de toute la journée. Alors que la nuit tombait, Christian Bareuil fit comme chaque soir le tour de la maison et ferma portes et fenêtres, avec des gestes machinaux. Dog le suivait pas à pas. Le berger allemand avait l'air triste, presque maussade. Le midi, il n'avait pratiquement pas touché à la gamelle de viande que lui avait préparée Chris, et ce dernier se rendait compte que lui-même n'était pas dans son état normal. Inconsciemment, il attendait le retour de Katia... En quelques heures cette femme dont il ne savait rien ou presque avait pris dans sa vie une place importante. Trop, sans doute?

Pour tromper son attente, il avait essayé d'écrire, dans l'après-midi, mais ses pensées le ramenaient sans cesse à Katia. Il lui en voulait d'être partie sans laisser le moindre message. Mais il pensait également qu'elle n'était peut-être pas partie de son plein gré. Cette idée s'était insinuée peu à peu en lui, au cours de l'après-midi, et il avait failli appeler la gendarmerie à plusieurs reprises. Mais chaque fois qu'il avait tendu la main vers le téléphone, quelque chose l'avait retenu. Que pourrait-il dire aux gendarmes? Qu'il avait trouvé une inconnue sur le bord de la route, qu'il l'avait ramenée chez lui parce qu'elle paraissait craindre un danger qu'elle n'avait pas voulu préciser, et qu'elle était maintenant partie, sans rien dire! Il connaissait les gendarmes de Saint-Pierreville. Ils croiraient qu'il avait eu affaire à une quelconque rencontre aventurière, et lui conseilleraient de faire l'inventaire de ce qu'il avait chez lui !

Il pourrait évidemment leur certifier que Katia n'avait rien emporté, puisqu'il avait vérifié. Une réaction instinctive. Il y avait une somme d'argent assez importante dans son bureau, simplement placée dans un tiroir, pratiquement en évidence. Et l'argent était toujours là... Et puis, que pourrait-il dire aux gendarmes sur cette jeune femme, pour le moins mystérieuse, certes, mais dont il ne savait rien, sinon le nom qu'elle lui avait donné?

Il mangea sans conviction, vers 23 heures, sur le coin de la table de la cuisine, puis passa dans son bureau. Dog le suivit, et se coucha près de lui, sur la moquette bouclée. Une idée obsédait Chris : qui avait ouvert la fenêtre du bureau de Florence? Pour pénétrer dans ce bureau, il fallait savoir que la clef se trouvait dans un des tiroirs du bahut, dans le living...

Il tenta de s'intéresser au manuscrit qu'il essayait vainement de

terminer, depuis la mort de Florence. Mais les lignes dactylographiées dansaient devant ses yeux. Il se leva un peu brusquement, passa dans le salon, et alla récupérer la fameuse clef qu'il avait remise à sa place. Il leva les yeux vers la mezzanine. Il fallait qu'il retourne dans le bureau de Florence. Il fallait qu'il domine la crainte étrange qu'il avait éprouvée le matin. Si Katia avait pénétré dans la pièce, après avoir trouvé la clef, ce n'était certainement pas sans raison. Elle avait très bien pu ressortir ensuite, en oubliant de fermer la fenêtre, ouverte pour une raison ou pour une autre...

Dog fut à nouveau près de lui quand il glissa la clef dans la serrure. Mais cette fois, il ne manifesta pas la moindre agressivité. Il avait même l'air tout à fait indifférent. Chris poussa la porte. Une température parfaitement normale régnait dans la pièce, et un rayon de lune pénétrait par la fenêtre, à travers les rideaux. Il donna de la lumière et entra dans la pièce sans éprouver cette fois le sentiment de pénétrer dans un monde interdit.

— J'ai dû rêver, ce matin, dit-il tout haut.

Il traversa le bureau en regardant autour de lui, et alluma la grosse lampe dont l'abat-jour jaune pâle était de travers, comme toujours. Aucune trace particulière sur la fine couche de poussière qui recouvrait tout. Il ouvrit des tiroirs, comme il l'avait fait le jour où il avait décidé de condamner cette pièce, dans laquelle Florence avait vécu une vie un peu secrète, pendant un an. Elle se réfugiait souvent dans ce bureau, pour lire, ou pour « travailler », comme elle disait. Elle était passionnée de biologie, et passait des heures plongée dans des traités auxquels Chris ne comprenait pas grand-chose.

Il contourna le bureau de noyer sombre, et alla pousser une porte, donnant sur un réduit assez vaste, que Florence avait aménagé elle-même en laboratoire d'amateur. Il alluma la lumière et parcourut du regard les éprouvettes alignées dans leurs supports, le microscope trônant sur une table de travail, et les livres épars. Il en prit un, au hasard : « Traité de psychothérapie »... Il l'ouvrit, feuilleta les pages. « Médecine Psychosomatique »... « Chimiothérapie »... Il soupira et reposa l'ouvrage. Il n'avait jamais très bien compris pourquoi Florence s'intéressait à toutes ces choses. Mais il avait toujours respecté ses aspirations les plus surprenantes.

Il sortit du laboratoire et referma la porte. Rien n'avait bougé dans cette pièce non plus, depuis la disparition de Florence...

Il sentit une certaine lassitude l'envahir. Quelque chose lui échappait, il en avait la certitude absolue, tout comme il avait également la certitude qu'il ne réagissait pas normalement depuis quelques jours. Il lui semblait parfois que ses propres décisions ne lui appartenaient pas. Qu'il les prenait sous la dictée d'une volonté plus forte que la sienne. Il haussa les épaules et considéra son chien qui

errait dans le bureau silencieux, reniflant les meubles avec un air circonspect.

— Toi non plus, tu ne comprends pas très bien ce qui nous arrive, hein? murmura Chris. Cette fille a tout chamboulé ici ! Et tu ne sais pas plus que moi où elle se trouve maintenant, n'est-ce pas? Allez viens...

Le chien sortit de la pièce sans hâte excessive, et lui lécha la main au passage, dans un mouvement qui lui était familier. Chris referma la porte, et glissa la clef dans la poche de sa veste d'intérieur, avant de redescendre pour regagner son bureau.

Ce fut vers minuit, alors qu'il n'arrivait pas à se résoudre à aller se coucher, que Dog commença à s'agiter nerveusement, alors qu'il n'avait pratiquement pas bougé depuis qu'ils étaient revenus dans cette pièce. Brusquement, il avait dressé les oreilles, et s'était mis à grogner sourdement, en regardant en direction de la porte fermée. Puis il s'était dressé sur ses pattes, et maintenant, il geignait faiblement, les oreilles couchées. Chris se leva en frissonnant malgré lui. Dog ne manifestait jamais quoi que ce soit sans raison valable...

— Qu'est-ce qu'il y a, Dog? demanda doucement Chris. Tu as senti quelque chose, hein?

Le chien fixait toujours la porte close. Il laissa soudain échapper un jappement joyeux et se précipita vers la porte en remuant la queue. Tendue, Chris alla ouvrir, et passa dans le vestibule. Le living était éclairé, alors qu'il était certain d'avoir éteint avant de passer dans son bureau. Le chien le bouscula presque pour se précipiter dans le salon, Chris se précipita à son tour, et resta médusé à l'entrée. Toujours vêtue de la robe qu'il lui avait vue le matin, avant de partir, Katia se tenait debout au centre de la pièce, un demi-sourire aux lèvres.

— Katia! Mais bon sang... Où étiez-vous passée! s'écria Chris en marchant vers elle. Et... et comment êtes-vous entrée? Toutes les portes sont fermées.

— Les portes, oui, sourit-elle, parfaitement détendue. Mais pas cette porte-fenêtre...

Elle tendait la main droite vers une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Elle était effectivement entrouverte. Pourtant, Chris était certain qu'il l'avait fermée avant de passer dans son bureau.

Il hocha la tête, soucieux.

— Je suis certain d'avoir tout fermé, dit-il sourdement.

Katia souriait toujours.

— Vous avez dû oublier celle-là, lâcha-t-elle. C'était important?

— Non, bien sûr... Après tout, j'ai fait cela machinalement, comme tous les soirs. Où êtes-vous allée?

Il avait posé sa question avec une dureté inhabituelle. Il le regretta aussitôt, mais il était trop tard. Après tout, cette fille était libre de

faire ce que bon lui semblait.

— Excusez-moi, dit-il, vaguement amer. J'oubliais... Je dois vous faire confiance et ne pas poser de questions, n'est-ce pas?

— Ne soyez pas fâché, Chris, dit-elle en s'approchant de lui.

Dog était assis sur son derrière, l'œil heureux. Il ne quittait pas la jeune femme du regard.

— Il fallait que je sorte. Mais je n'ai pas encore le droit de vous dire où je suis allée, Chris. Je... je cherche quelque chose, mais je n'ai pas encore trouvé. Il faut que je trouve...

Elle avait l'air sincère.

— J'ai failli prévenir les gendarmes, vous savez, dit-il.

— Vous ne l'avez pas fait? demanda-t-elle un peu brusquement.

— Non, rassurez-vous. Et je me demande même encore pourquoi.

Elle parut soulagée, et se détendit aussitôt, reprenant son air enjoué.

— Je vous ai ramené un cadeau, fit-elle. Là, sur la table... Vous pouvez regarder, Chris.

Chris s'approcha de la table, avec la certitude, à nouveau, qu'il ne réagissait pas normalement. Il aurait dû insister, poser d'autres questions, mais il n'en avait aucune envie, tout à coup. Il vit la petite boîte de carton posée sur la table, et s'en empara pour faire sauter le couvercle. Une boîte ordinaire, sans fioritures particulières... A l'intérieur, il y avait un bracelet de métal satiné.

Il le prit, et reposa la boîte vide.

— C'est très gentil, dit-il, surpris. Mais.. ce n'est pas très masculin, comme bijou!

Le bracelet de métal était constitué de deux parties articulées sur une mince charnière. Il écarta les deux branches. La partie intérieure du bracelet était finement striée.

— Il m'a plu, souligna Katia. J'avais envie de vous l'offrir, pour que vous vous souveniez de moi... Il ne vous plaît pas?

Chris s'efforça de sourire.

— Si, bien sûr. Il est très sobre et très beau à la fois.

Il remonta la manche de sa veste pour passer le bracelet à son poignet droit. Mais Katia se précipita soudain, et stoppa son geste.

— Non, Chris. Pas maintenant! dit-elle vivement. Plus tard... Quand je serai partie. Je veux dire... partie définitivement. Alors seulement vous mettrez ce bracelet. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

Les grands yeux mauves avaient maintenant quelque chose de suppliant. Interloqué, Chris reposa le bracelet dans sa boîte. Une boîte un peu grande pour la dimension de l'objet.

— Si vous voulez, Katia, soupira-t-il. Mais vous savez, il y a parfois des moments où je ne vous comprends plus du tout.

Elle referma elle-même la boîte de carton, et la lui tendit.

— Allez le ranger à un endroit où vous le trouverez facilement, Chris. Une fois encore, ne cherchez pas à comprendre... Je vous parais bizarre, je le conçois, mais un jour, vous saurez pourquoi j'ai fait toutes ces choses...

Chris prit la boîte et revint vers son bureau. Il la glissa dans un des tiroirs du bas, en se demandant pourquoi il agissait ainsi. Des choses s'imprimaient malgré lui dans son cerveau, et il se sentait incapable de les repousser.

Il revint vers Katia, qui s'était laissée tomber sur le canapé du living, les jambes repliées sous elle. Elle lui sourit avec un air très tendre.

— Venez près de moi, Chris.

— Voulez-vous prendre quelque chose? A cette heure, vous n'avez peut-être pas dîné?

— Je n'ai besoin de rien, Chris, dit-elle en continuant à le regarder. Sinon de votre présence, près de moi.

Il réalisa soudain qu'elle avait maintenant quelque chose de provocant. Une expression vaguement sensuelle avait envahi ses traits, et elle était terriblement attirante, ainsi.

Chris s'entendit prononcer :

— Nous jouons un jeu dangereux, Katia...

Elle haussa un sourcil.

— Dangereux?

Il vint s'asseoir près d'elle, de biais pour lui faire face.

— Ecoutez, Katia... Vous êtes très belle, très désirable. Par moments, vous réagissez comme une gamine, mais vous devez très bien vous rendre compte que notre situation est plutôt ambiguë.

— C'est à cause de la mort de Florence que vous dites cela, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix sourde. Chris...

Elle le regarda droit dans les yeux, et il eut l'impression qu'il pourrait se perdre dans l'immensité mauve de son regard.

— Elle est morte, Chris ! insista Katia. C'est vous qui l'avez dit.

— Elle est morte, c'est un fait, soupira Chris, étonné lui-même de ne pas se sentir réellement choqué par ce qu'elle disait, et surtout ce qu'elle sous-entendait. Mais il n'y a pas assez longtemps pour que j'oublie...

— Vous ne pensez pas réellement ce que vous dites, Chris, murmura Katia. Vous obéissez simplement à des principes bien enracinés. Moi, je manque peut-être de principes élémentaires, mais j'ai terriblement envie que vous me preniez dans vos bras...

A partir de ce moment, Christian Bareuil sut qu'il flancherait forcément. Cette fille était beaucoup trop forte pour lui ! Il n'était certainement pas de taille à lutter. Il lutta pourtant, s'efforçant de

ranimer en lui le souvenir de Florence. Mais les traits qu'il croyait présents à sa mémoire lui échappaient. Et c'étaient ceux de Katia qui s'imposaient à son esprit enfiévré. Katia qui se rapprochait encore de lui, et qui passait ses bras nus autour de son cou. Katia dont le parfum léger, aussi étrange qu'elle, faisait naître en lui un désir violent...

Il ne sut pas comment leurs lèvres s'étaient jointes. Ni pourquoi ses mains partaient malgré lui à la découverte d'un corps souple et chaud, qui se livrait déjà. Il se faisait horreur, mais un processus irréversible était engagé, et il n'avait plus assez de force pour y échapper. Katia décidait...

A l'autre bout de la pièce, Dog les observait, toujours assis sur son derrière, la tête inclinée sur la droite, avec l'air de se poser des questions! Il finit par prendre le parti de se réfugier dans son coin favori, et s'étendit de tout son long, le museau entre les pattes.

La suite ne le concernait pas...

CHAPITRE V

Etendu sur le dos, Chris fixait le plafond de la chambre, sur lequel la lampe de chevet dessinait un rond clair aux contours un peu flous. Il se sentait curieusement détaché, détendu. Ils venaient de faire l'amour, Katia et lui, dans cette même chambre où avaient résonné les gémissements de Florence, quand le plaisir l'emportait... Et il n'arrivait pas à trouver cela anormal. Il aurait pourtant dû éprouver une certaine culpabilité, que cette culpabilité soit la conséquence ou non de l'éducation qu'il avait reçue.

Il tourna la tête vers la gauche, et sourit à Katia, dont le visage était tourné vers lui. La jeune femme lui rendit son sourire, et se serra un peu plus contre lui.

— A quoi pensez-vous, Chris? demanda-t-elle.

Il fixa de nouveau le plafond, pour échapper à l'expression heureuse de ce visage de femme. Une expression qui le troublait plus qu'il ne l'aurait souhaité.

— Je pensais à Florence, prononça-t-il doucement. Je n'arrive pas à éprouver la sensation que je viens de la trahir. Et pourtant, je l'aime encore. Un amour désespéré... Je sais qu'elle est partie pour toujours, et pourtant...

Katia se dressa sur un coude, et appuya sa tête au creux de sa main :

— Que s'est-il passé, Chris? demanda-t-elle. Comment cet accident est-il arrivé?

Chris ferma les yeux. Les souvenirs affluaient malgré lui à sa mémoire. Il se sentait incapable de les repousser, de les chasser de son esprit. Tout à coup, il ressentait avec force le besoin de parler de cette nuit où il avait cru perdre la raison...

— Ce n'était pas un accident, dit-il au bout d'un long moment de silence. Florence s'est... suicidée. Cela s'est passé au début du mois de février. Depuis deux mois, elle n'allait pas très bien. Un soir, elle m'a regardé curieusement, et elle a dit : « Chris... Il faut que tu saches. J'ai été très heureuse depuis que nous nous sommes rencontrés. Mais je crois que je suis malade. Très malade... Je vais probablement mourir... » Oui, ce sont exactement les mots qu'elle a prononcés ce soir-là. Elle était extraordinairement calme, certaine de ce qu'elle avançait. Bien entendu, j'ai posé une foule de questions. J'étais un peu affolé. Un peu sceptique, aussi, je l'avoue. Elle avait eu une sorte de malaise, la

semaine précédente, mais elle avait refusé de voir le médecin. Il s'agit pourtant du docteur Barranges, un ami personnel.

« En fait, je pense aujourd'hui que Florence se savait atteinte d'une maladie grave, probablement incurable... Après cette soirée, elle a eu d'autres malaises inexplicables. Un soir, alors qu'elle gisait évanouie sur le canapé du living, j'ai appelé Barranges. Je n'arrivais pas à la ranimer comme les autres fois, et j'ai été pris de panique. Elle m'avait pourtant fait jurer de ne jamais appeler de médecin. Mais je ne pouvais pas la laisser dans un tel état! Quand le docteur est arrivé, peu de temps après, elle était toujours inconsciente. Il lui a fait une piqûre, et elle est revenue à elle. Je crois que je n'oublierai jamais son expression quand elle a vu le médecin penché sur elle. Elle l'a repoussé presque violemment quand il a voulu l'examiner. Elle a refusé tout examen, en assurant qu'elle savait très bien ce qu'elle avait.

»

Chris soupira, et ouvrit de nouveau les yeux, pour regarder Katia, qui l'écoutait sans rien dire, le visage légèrement crispé, attentif.

— Il est possible en effet qu'elle ait été en mesure de faire son propre diagnostic. Je crois qu'elle avait fait des études de médecine. En tout cas, elle s'intéressait beaucoup à la biologie. C'était chez elle une sorte de passion, et je crois que je ne pouvais pas lui faire plus de plaisir que le jour où je lui ai offert le microscope qui se trouve toujours dans son laboratoire. Elle s'enfermait souvent dans son bureau, et passait des heures à étudier, mais elle ne parlait que rarement de ce qu'elle appelait en riant « ses recherches »! C'était un peu son jardin secret. Je l'ai compris très vite, et je ne lui ai jamais posé de questions sur le but final de cette occupation.

Il parut réfléchir un instant et ajouta :

— En fait, mon manque de curiosité m'étonne un peu aujourd'hui... J'aurais dû...

Il n'acheva pas sa phrase, et haussa faiblement les épaules.

— Je me suis longtemps senti responsable de sa mort, dit-il sourdement. Mais peut-être qu'on ne peut pas sauver quelqu'un malgré lui... J'ai revu le docteur Barranges, un peu plus tard. Il était soucieux, et il comprenait mal les réactions de Florence. Il a insisté pour que j'intervienne auprès d'elle pour qu'elle accepte de se faire examiner, sinon par lui, du moins par un spécialiste. Mais elle a refusé. « Aucun médecin ne peut plus rien pour moi », disait-elle. Son calme était effrayant. Je... je crois qu'à ce moment, sa décision de se tuer était déjà prise. Je ne savais plus que faire. J'ai même songé à la faire interner malgré elle, mais quelque chose d'inexplicable me retenait d'agir... De toute façon, je n'ai pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Un soir, alors que je m'étais rendu à Privas, je n'ai pas trouvé Florence à la maison en rentrant. Comme elle ne sortait plus depuis

des jours et des jours, j'ai eu peur.

Une sorte de sanglot lui noua la gorge.

— Je n'ai jamais revu Florence, lâcha-t-il. Je l'ai cherchée comme un fou à l'intérieur de la propriété. Sa voiture était au garage, et tout était en ordre dans la maison. Je suis allé jusqu'au village. Personne ne l'avait vue depuis des semaines. Alors, j'ai prévenu la gendarmerie. Les gens savaient déjà qu'elle était malade. Je suppose que Florence avait parlé à une amie de Saint-Martin qui venait parfois lui rendre visite... C'est en revenant ici que j'ai eu l'idée de pénétrer dans son bureau. Il y avait une lettre, bien en évidence. Une lettre écrite de la main de Florence. Les policiers qui ont mené l'enquête par la suite l'ont gardée. Elle disait qu'elle ne pouvait plus vivre, que son cerveau commençait à être atteint par un mal qu'elle n'a pas défini. Elle annonçait dans cette lettre qu'elle préférerait mettre fin à ses jours...

Katia intervint :

— Et vous êtes certain que cette lettre était bien de sa main?

Il la regarda avec un drôle d'air, surpris qu'elle s'intéresse à toutes ces choses qui appartenaient à son passé à lui...

— Oui. Aucun doute possible sur ce point. D'ailleurs, Florence parlait dans cette lettre de certaines choses qui n'appartenaient qu'à nous. C'est curieux... Il m'est souvent venu à l'idée, par la suite, qu'elle n'avait parlé de ces choses que pour authentifier sa lettre, justement. Pour qu'il n'y ait pas le moindre doute sur ses intentions.

Katia paraissait tout à coup attentive. Beaucoup plus en tout cas que n'aurait dû l'être une étrangère au drame qui s'était déroulé quelques mois auparavant.

— Que s'est-il passé, ensuite? demanda-t-elle d'une voix qu'elle rendait volontairement indifférente, ou tout au moins aussi neutre que possible.

— La police a effectué des recherches, expliqua Chris, toujours aussi surpris de pouvoir parler de toutes ces choses avec un tel détachement. Ce n'est que le lendemain qu'ils ont trouvé des affaires abandonnées au bord du torrent, à quelques centaines de mètres d'ici, bien après le déversoir. A cet endroit, le torrent coule au fond d'une gorge assez encaissée, et une sorte de falaise le domine. Par ici, les vieux appellent encore cet endroit « Le trou du Diable », parce que le torrent se jette dans une sorte de vasque qu'on dit profonde de plusieurs dizaines de mètres. Au mois de février, les tourbillons étaient tels qu'il a fallu renoncer à envoyer des plongeurs. D'après le résultat de l'enquête, Florence serait venue à cet endroit, en pleine nuit. On a retrouvé une de ses chaussures, et un foulard, accroché à une branche. Il y avait également des traces au sommet de la falaise. Selon la police, Florence se serait jetée dans le gouffre à cet endroit. Au printemps, quand les eaux ont un peu baissé, des sondages ont été effectués tout

le long du cours de l'Eyrieux, mais son corps n'a jamais été retrouvé. Les recherches ont été abandonnées.

Plongé dans ses pensées moroses, Chris regardait toujours le plafond. Il ne pouvait pas remarquer l'étrange expression qui avait envahi les traits de Katia. Quand il se décida à la regarder de nouveau, le visage de la jeune femme était redevenu normal.

— Voilà, soupira-t-il en tentant un pauvre sourire. Vous connaissez maintenant l'histoire de Florence et du torrent... Il m'arrive encore de m'asseoir au bord de l'eau, et de regarder ces tourbillons mortels. Parfois, ils me fascinent au point que je me demande s'ils ne seraient finalement pas la solution, pour moi aussi... Mais la vie est tenace...

Il tendit le bras vers la lampe de chevet, et éteignit.

Katia vint se blottir contre lui, sans rien dire. Peut-être pensait-elle aussi à Florence? Chris s'endormit sans s'en rendre compte, avec une image étrangement précise à l'esprit. Katia, debout au milieu du living, et fixant intensément le portrait de Florence...

Chris rêvait, et il savait que les images qui défilaient devant lui n'étaient que des mirages sans consistance, jaillis au cœur de son sommeil, mais il ne pouvait rien contre l'angoisse terrible qui l'étreignait. Il marchait au milieu d'une lande interminable, vers un but qu'il souhaitait atteindre au plus vite, et qu'il redoutait à la fois. Un lieu inconnu, sans limites vraiment définies. Un désert glacial et nu... Un arbre aux branches mortes... Il était toujours à la même place, alors qu'il avait conscience, lui, de se déplacer. Un foulard clair flottait dans le vent froid, accroché à une des branches noires. C'était cet arbre qu'il fuyait. Mais sa course folle à travers la lande inconnue ne l'éloignait pas de l'arbre, qui se dressait toujours au milieu de l'étendue morne et désespérante.

Il cria dans son sommeil. L'arbre disparut, et il se retrouva sans transition au bord d'un gouffre de ténèbres. Cet endroit, il le reconnaissait. C'était là que Florence...

Il était immobile au sommet de la falaise, qui lui semblait flotter elle-même dans un univers sans consistance. Le vide l'attirait. Il représentait une sorte de délivrance... La nuit devenait mauve. Mauve comme les prunelles de Florence... Mauve comme celles de Katia. Il cria le nom de sa femme disparue, et un écho interminable s'empara de son cri, pour finir dans un ricanement sinistre. Quelque chose bougeait au fond du gouffre, d'où montait le grondement du torrent. Une tâche pâle et mouvante qui paraissait parfois monter vers lui, comme si quelque chose tentait de s'arracher aux ténèbres menaçantes.

— Florence!...

C'était elle! Son corps flottait au-dessus des tourbillons déments, et il entendait sa voix affaiblie par le bruit des eaux déchaînées. Elle

l'appelait... Mais une force invincible l'empêchait de plonger dans le vide, pour l'atteindre. Pour lier définitivement son sort au sien...

Une grande lueur aveuglante éclata autour de lui, et le grondement du torrent se confondit avec un autre grondement. Un bruit qu'il avait déjà entendu. Le sol se déroba sous lui, mais il résistait de toutes ses forces, se débattant contre une mort qu'il n'avait pas choisie.

Il s'éveilla brusquement, le corps baigné de sueur, et les membres tremblants, à la recherche de ses pensées encore faussées par le cauchemar. Il repoussa d'un geste lent, incertain, le drap qui lui collait à la peau, et tâtonna fébrilement à sa droite, à la recherche de l'interrupteur de la lampe qu'il finit par réussir à allumer. Ebloui, les idées en déroute, il mit un moment à reprendre totalement pied dans la réalité. Puis le souvenir de Katia l'envahit d'un seul coup, et il se retourna brusquement.

Pour constater que la jeune femme n'était plus à ses côtés. Le second oreiller portait encore l'empreinte de sa tête, et son parfum subtil flottait toujours dans la pièce.

Il mit un moment à séparer les choses de son rêve, de celles qui s'étaient déroulées dans cette même chambre, au cours des premières heures de la nuit. Il avait fait l'amour avec Katia, mais la jeune femme avait sans doute regagné sa chambre, au premier étage, sans l'éveiller. C'était peut-être mieux ainsi, après tout?...

Pourtant, il ressentait un vide, une absence, qui dépassaient les circonstances présentes. Il sonda un long moment le silence de la maison, et l'angoisse revint, inexplicablement. Il fallait qu'il se lève, pour échapper à cette angoisse qui n'avait pas de raison apparente.

Il se jeta hors du lit, et récupéra à la hâte ses vêtements épars dans la pièce. Ceux de Katia avaient disparu. Elle les avait probablement emportés avec elle, quand elle avait regagné sa chambre. Il s'habilla sans trop savoir pourquoi, alors qu'il aurait pu plus simplement prendre son pyjama dans l'armoire, et passer une veste d'intérieur. Puis il alla ouvrir la porte donnant sur le vestibule. Le silence qui régnait à l'intérieur de la maison lui sembla pesant, anormal. Il attendit un moment sur le pas de la porte, sans pouvoir se résoudre à donner de la lumière à l'intérieur du vestibule. Dog n'était pas à sa place habituelle, à droite de la porte, sur le vieux tapis élimé où il dormait toujours...

Il se secoua, pour ne pas céder à l'incompréhensible panique qui s'emparait de tout son être.

— Je deviens complètement gâteux, marmonna-t-il en allumant la lumière, et en faisant quelques pas dans le vestibule.

Alors, il sentit ses cheveux se hérissier le long de sa nuque, quand son regard se porta en direction de l'escalier menant au premier étage. Pattes raidies, la langue hors de la gueule, Dog était répandu en

travers des dernières marches, et son regard fixe, hallucinant, paraissait contempler Chris comme une ironie désespérée...

Un regard mort...

CHAPITRE VI

Chris demeura un long moment paralysé sur le pas de la porte de sa chambre, essayant désespérément de faire la part du cauchemar et celle de la réalité. Puis il frissonna, et prit brusquement conscience d'un fait qui ne l'avait pas frappé jusqu'alors : au-dehors, la tempête faisait rage, et il entendait le vent secouer les arbres avec une rare violence. La pluie giflait la façade de la maison, et, quelque part, un volet claquait irrégulièrement.

Il continuait à fixer le corps du chien-loup, et il n'arrivait pas à vaincre son incrédulité. Il baignait dans l'irréalité la plus totale, et pourtant il était maintenant certain qu'il ne rêvait plus. La lumière vacilla et il se décida enfin à réagir. Il fit les quelques pas qui le séparaient du corps raidi du chien et s'agenouilla près de lui.

— Dog..., bredouilla-t-il. Tu me laisses tomber, toi aussi...

Une phrase idiote, vide de sens. Il se demandait pourquoi il l'avait prononcée tout haut. Ses pensées lui échappaient. Il était peut-être en train de devenir fou, lui aussi. Comme ces gens dont lui avait parlé le garagiste! Florence était peut-être devenue folle, elle aussi, et elle s'était précipitée dans le torrent, parce qu'elle sentait sa raison lui échapper! Il continuait à fixer les yeux morts du berger allemand, mais sa pensée errait quelque part dans le bureau de Florence. Ce livre... Ce livre qu'il avait trouvé dans le laboratoire... Il traitait lui aussi de la folie! Comment n'avait-il pas réagi, après ce que lui avait raconté Georges?...

Il tendit une main tremblante vers le chien, et toucha le pelage rêche, curieusement hérissé. Il retira aussitôt sa main, et un frisson désagréable le secoua des pieds à la tête. Le corps était froid, presque glacial. On aurait dit que le grand chien avait été foudroyé sur place par une puissance inconnue... Chris se redressa lentement, l'œil hagard. Et Katia?

Il sentit la panique l'envahir à nouveau. Cette nuit ne pouvait pas être une nuit comme les autres... Il commença à escalader les marches, mais ses mouvements étaient lents, comme si ses muscles obéissaient mal aux injonctions de son cerveau en déroute. Il aurait voulu se précipiter, appeler Katia. Mais il avait l'impression qu'aucun son ne pourrait dominer le bruit infernal de la tempête qui faisait rage au-dehors. Il arrivait au sommet de l'escalier quand un claquement bizarre résonna au premier étage, suivi aussitôt d'un hurlement qui le

figea sur place, les nerfs à fleur de peau. Le cri atroce mourut dans une sorte de râle interminable, et il retrouva brusquement l'usage normal de ses membres, pour se précipiter dans la pénombre de la mezzanine, vers la porte de la chambre de Katia. C'était de cette pièce qu'était parti le hurlement, il en avait la certitude! Il pesa sur la poignée de la porte qui résista.

— Katia! hurla-t-il. C'est moi, Chris. Ouvrez!

Seuls les gémissements du vent répondirent à son appel angoissé. Il secoua violemment la poignée de la porte, puis prit sa décision en une fraction de seconde. Il recula de trois pas, et fonça, épaule droite en avant. Serrure arrachée, le panneau alla dinguer contre la cloison de gauche, et il se retrouva au milieu de la pièce, emporté par son élan. Son premier réflexe fut de revenir vers la porte, pour manœuvrer l'interrupteur, puis il réalisa qu'il distinguait les moindres détails du mobilier, dans la lueur irréaliste qui émanait de la fenêtre grande ouverte. Un volet battait contre la façade, et des rafales de pluie pénétraient jusque dans la pièce.

— Katia!

Le lit défait était vide, mais il fut aussitôt certain que Katia était bien venue s'allonger dans cette pièce, après l'avoir quitté. Son parfum flottait encore dans la chambre qui baignait dans une luminosité presque surnaturelle. Il se précipita vers la fenêtre ouverte. La nuit aussi avait quelque chose d'irréel. De grands éclairs silencieux zébraient le ciel noir, et il sentit de nouveau ses cheveux se hérissier le long de sa nuque. Les éclairs n'illuminaient qu'un paysage limité... Au-delà de quelques dizaines de mètres, il n'y avait plus rien... *Rien qu'un vide impensable, vertigineux...*

Il recula pas à pas, les membres agités par un tremblement incoercible. Katia était là, quelques instants plus tôt. Il ne pouvait en douter. C'était elle qui avait poussé ce cri atroce, désespéré ! Il s'immobilisa au milieu de la pièce, en faisant des efforts surhumains pour continuer à penser. Il fallait qu'il pense! Qu'il encourage son propre cerveau à fonctionner! Katia s'était enfermée dans sa chambre...Et la fenêtre était ouverte...

Il réussit à vaincre une répulsion inexplicable et à marcher de nouveau vers l'ouverture béante. Katia n'avait pas pu sauter par la fenêtre. On était au premier étage, et le sol se trouvait à près de cinq mètres! Il se pencha, en s'appuyant à la rambarde humide. Il y avait une sorte de petite serre, juste sous la fenêtre, et les châssis de verre étaient intacts... Katia n'avait donc pas pris le risque de sauter par là... Il attira les volets à lui, en évitant de regarder au loin, et les verrouilla soigneusement, avant de refermer la fenêtre. Le bruit de la tempête diminua aussitôt, mais le vent continuait à monter à l'assaut de la maison, en rafales violentes. Chris recula, dans le noir, et fit jaillir la

lumière, regardant autour de lui d'un air hébété. Katia avait quelque peu changé l'ordonnancement de la chambre, selon ses goûts bizarres. Chris tendit la main vers une miniature en porcelaine, que la jeune femme avait placée sur le coin de la cheminée ancienne. Il effleura à peine l'objet, et celui-ci éclata avec un bruit sec. Chris sursauta violemment, en reculant de deux pas, le regard exorbité. L'objet fragile s'était brisé en menus morceaux quand il l'avait touché ! Il considéra sa main droite. Ses doigts tremblaient, et il sentait en lui des forces étranges... Des forces qui s'affrontaient...

— Je suis en train de devenir fou, prononça-t-il d'une voix égarée. Toutes ces choses ne peuvent exister !

Il sentait monter en lui un désir atroce de se mettre à hurler, pour exorciser sa peur, ou pour vaincre peut-être ces forces surnaturelles qui l'habitaient... Il ne réussit qu'à exhaler un gémissement ridiculement faible, et commença à refluer vers la porte, presque malgré lui. Un froid intense envahissait la pièce... Il retrouvait les sensations qu'il avait éprouvées quand il avait pénétré dans le bureau de Florence, la veille, ou l'avant-veille. Il ne savait plus très bien. Le temps lui échappait soudain, en même temps que la notion de son existence matérielle.

Il se retrouva au milieu de la mezzanine, et pivota sur les talons pour s'engager dans l'escalier. Le cadavre de Dog était toujours à la même place, et il le contourna en frissonnant, le cœur étreint par une peine infinie. C'était Florence qui avait ramené un jour le chien à la maison. Elle aussi qui l'avait dressé, avec une facilité dérisoire. Le chien lui obéissait avec une sorte de joie rayonnante... Elle l'avait trouvé, au cours d'une promenade, errant dans la garrigue. Chris avait passé plusieurs annonces pour tenter de retrouver le propriétaire de la bête, mais cela n'avait rien donné. Alors, il l'avait baptisé Dog, et ils avaient décidé de le garder... Et maintenant...

Il regarda le corps rigide du chien. Maintenant, Dog était mort, lui aussi. Une mort inexplicable. Aussi inexplicable que ce qui se passait dans cette maison depuis l'arrivée de Katia...

Il reprit pied dans le vestibule, et s'immobilisa brusquement. Quelque chose avait changé. Il regarda autour de lui, et réalisa que le living était maintenant éclairé. Certain qu'il ne l'était pas quand il était sorti de sa chambre, il se précipita vers la porte vitrée, qu'il ouvrit presque violemment. Un homme était assis près de la cheminée, dans un des deux grands fauteuils de cuir fauve. Il regardait l'âtre d'un air absent, les deux mains posées sur ses genoux. Il était vêtu d'un costume sombre, très élégant, et Chris fut aussitôt certain qu'il n'avait jamais vu ce visage glacial, au profil aigu. Un profil d'oiseau de proie...

— Qui... qui êtes-vous ? s'entendit-il prononcer. Comment êtes-vous

entré?...

L'homme s'anima, avec une lenteur irritante, et se décida à tourner la tête vers Chris, debout dans l'entrée du living. Il ne paraissait pas surpris.

« Il savait que j'étais là, songea Chris. Il savait que j'allais entrer... »

L'inconnu le considérait en souriant. Un sourire inhumain, sans la moindre chaleur.

— Entrez, monsieur Bareuil, prononça-t-il avec un accent indéfinissable. Vous êtes chez vous, après tout-

Chris fit un pas, puis un autre. Il aurait pourtant voulu demeurer à l'endroit où il se tenait, mais il lui semblait qu'il ne pouvait pas résister au regard perçant de l'oiseau de proie... L'inconnu avait des cheveux gris, coupés court et légèrement bouclés. Mais c'était surtout son regard qui fascinait Chris. Un regard vide de toute expression, froid comme un métal poli.

L'homme attendit qu'il se fût immobilisé devant lui et se leva lentement, avec des gestes mesurés. Son regard d'aigle dévia vers le bahut et effleura le portrait de Florence Bareuil. Un mince sourire étira ses lèvres :

— Votre femme, n'est-ce pas? interrogea-t-il.

En fait, c'était plus une affirmation qu'une question, et Chris s'en rendit compte, malgré son trouble de plus en plus violent.

— Oui, dit-il d'une voix assourdie. Et vous... Qui êtes-vous?

— Vous m'avez déjà posé la question, ironisa l'inconnu. Et il me semble que je n'ai pas répondu. Il va falloir vous habituer à ce que ce soit moi qui pose les questions, monsieur Bareuil.

Il désigna le portrait, sans cesser de fixer Chris.

— Dites-moi, monsieur Bareuil... Comment avez-vous tué votre femme? demanda-t-il avec un calme effrayant.

Chris sursauta. L'homme en costume sombre l'aurait frappé sans prévenir, en plein visage, qu'il n'aurait pas eu une réaction plus violente.

— Que dites-vous? Mais vous êtes complètement cinglé! Je n'ai pas tué Florence... Je...

L'homme fit un geste apaisant, et le sourire glacial revint sur ses lèvres trop minces.

— Du calme, monsieur Bareuil.

Chris ne savait plus très bien où il en était. De nouveau, quelque chose avait changé dans son environnement. Il mit un moment à réaliser que la tempête s'était apaisée. *Le vent avait brusquement cessé de secouer la maison, à l'instant précis où l'inconnu avait commencé à parler!...*

— Vous... vous êtes un... un policier, n'est-ce pas? réussit-il à prononcer.

L'homme émit un rire grinçant.

— Si vous voulez, monsieur Bareuil. Je suis en effet quelque chose comme cela... Si vous répondiez à ma question?

Chris sentit la colère déferler en lui.

— Je n'ai pas tué Florence, gronda-t-il. Et vous le savez très bien. L'enquête a conclu au suicide. Il y a des preuves irréfutables...

— Mais on n'a jamais retrouvé le corps, n'est-ce pas? souligna l'individu.

Une pensée frappa Chris. Ce type savait quelque chose... Au sujet de Florence. Au sujet de ce qui s'était passé quelques mois plus tôt. Mais cela n'expliquait pas de quelle façon il avait pu entrer dans la maison. Son regard dévia vers les portes-fenêtres. Comme s'il suivait exactement le cours de ses pensées, l'homme rit à nouveau. Un rire très bref.

— Ne cherchez pas, monsieur Bareuil, dit-il. Je suis entré normalement par la porte. La serrure est un peu... élémentaire.

— Mais c'est... c'est illégal! protesta Chris.

— Si vous le dites..., murmura l'inconnu. Mais certaines choses peuvent parfois justifier une certaine... illégalité. Je crois qu'il va falloir que vous me suiviez, monsieur Bareuil. J'aimerais vous montrer quelque chose... A un endroit que vous devez connaître.

Il tendait le bras dans une direction précise.

— Le torrent, dit-il. Il y a une sorte de falaise, par là, n'est-ce pas? Et c'est de cette falaise que se serait jetée votre femme...

Chris avala difficilement sa salive. Il avait l'impression que le cauchemar se poursuivait. Oui, c'était cela! Il ne s'était pas réellement éveillé, un peu plus tôt. Dog n'était pas mort dans l'escalier, et Katia... Katia devait toujours dormir près de lui. C'était son propre cerveau qui inventait toutes ces choses. Il savait bien qu'il n'avait pas tué Florence, comme l'affirmait apparemment cet inconnu, né lui aussi des fantasmes de son esprit!

Il émit un rire parfaitement incongru.

— Vous n'existez pas, dit-il d'une voix rauque. Vous n'êtes rien d'autre qu'une vision sans consistance! Foutez le camp de cette maison. Je n'ai pas tué Florence... Et vous n'êtes pas un flic.

Le visage de l'inconnu se durcit imperceptiblement, et il fit brusquement un pas pour se rapprocher de Chris. Sa main incroyablement maigre, osseuse, se referma sur l'avant-bras de Chris, et ce dernier sentit une souffrance intolérable se répandre en lui, à partir de l'endroit que serrait à peine l'inconnu. Un gémissement franchit ses lèvres, malgré les efforts qu'il faisait pour ne pas laisser paraître ce qu'il ressentait. Des larmes jaillirent de ses yeux, et roulèrent sur ses joues.

— Vous voyez bien que vous n'avez pas le choix, monsieur Bareuil.

Nous allons sortir, tous les deux, et aller vers l'endroit où votre femme s'est tuée. On nous attend, là-bas...

Dès lors, Chris se sentit vaincu, étrangement dépendant de la volonté de l'homme au regard d'oiseau de proie. Il capitula d'un seul coup, et il eut aussitôt la sensation que l'inconnu était conscient de cette capitulation, sans qu'il l'ait réellement exprimée.

— Allons-y, décida-t-il en entraînant Chris vers la sortie. Le temps presse. Nous avons déjà assez perdu de temps comme cela.

Certain qu'il rêvait toujours, mais conscient également de l'angoisse terrible qui l'étreignait, Chris se laissa guider sans résistance vers le porte. Il savait déjà ce qui l'attendait. Il avait déjà vécu quelque chose de semblable, au début de son rêve. Il allait retrouver la lande sauvage et désertique.

Et l'arbre au tronc torturé...

Une vision à laquelle il ne pourrait plus jamais échapper. Et tout au bout du chemin, il y aurait le torrent. Le gouffre dans lequel avait disparu Katia... Non, pas Katia... Florence. Katia n'avait jamais existé, elle non plus! Il mélangeait tout.

Il faisait très doux, dehors. L'inconnu avait lâché son bras, et il n'avait plus mal. Des étoiles brillaient dans un ciel extraordinairement clair, et il voyait la lune, amicale, entre les branches des arbres, au-delà de la terrasse. L'odeur de la garrigue montait jusqu'à lui. Il se retourna. L'inconnu était toujours derrière lui, et il souriait, d'un air rassurant.

— Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas? mur-mura-t-il. Je vous suis, monsieur Bareuil.

Il tendit le bras.

— Ce sentier mène directement au torrent, je crois?

Chris inclina la tête, et s'engagea dans les marches de ciment donnant accès à la terrasse.

« Je ne suis pas en train de rêver, songea-t-il brièvement. Cet homme est bien un flic... Ils doivent avoir retrouvé le corps de Florence, au « Trou du Diable »... »

— Je ne l'ai pas tuée, dit-il tout haut. Je l'aimais... Et je l'aime encore! Vous ne comprenez donc pas? Elle était... elle était malade et...

— Je préfère que vous vous taisiez, maintenant, gronda l'inconnu. Et marchez plus vite, voulez-vous? Je n'ai plus de temps à perdre!

Il sembla à Chris que la voix de l'homme en costume sombre était soudain tendue, vaguement inquiète...

CHAPITRE VII

Une pensée frappa brusquement Chris, alors qu'il s'engageait dans le sentier qui menait au « Trou du Diable ». Il avait oublié quelque chose! Quelque chose d'essentiel! Il s'immobilisa et se retourna pour faire face à l'inconnu qui le suivait de près.

— Je... Il faut que je retourne dans la maison, dit-il d'une voix tremblante. Je crois que j'ai oublié quelque chose.

Il ne voyait que les yeux de l'homme. Les yeux glacés d'oiseau de proie. Ils étaient fixés sur lui, et un flot de pensées violentes assaillait son propre cerveau. Il tenta vainement de résister. L'homme ne disait rien. Pourtant, Chris fut certain que c'étaient les pensées de l'inconnu qui envahissaient son esprit :

— *Vous n'avez rien oublié, monsieur Bareuil. Maintenant, il faut que vous marchiez. Je suis pressé. Très pressé...*

Chris cherchait à se souvenir. Qu'avait-il donc oublié? Ah oui... Le bracelet! Le bracelet de métal satiné que lui avait offert Katia! Il se trouvait dans son bureau. Katia était partie, et il lui avait promis qu'il mettrait le bracelet quand elle ne serait plus là. Il avait oublié...

Il lui sembla un court instant que la silhouette sombre campée devant lui vacillait légèrement. Le désir brutal de se jeter contre cet homme le prit soudainement. Le bousculer, le frapper de toutes ses forces, et courir vers la maison. Le seul salut possible. Une fois qu'il aurait le bracelet, ce type ne pourrait plus rien contre lui. Une certitude absolue!...

— Ne faites pas l'idiot, Bareuil ! Il est trop tard de toute façon.

L'inconnu avait quand même reculé d'un pas, comme s'il avait deviné son intention. Il tendit soudain la main droite devant lui, et Chris sentit un frémissement le secouer des pieds à la tête. Quelque chose était en train de pénétrer. Une chose effarante, impensable... Sa volonté se diluait lentement. Il laissa fuser un gémissement.

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire, monsieur Bareuil, émit l'homme en noir.

Chris n'était pas certain qu'il avait réellement prononcé ces mots. Il ne les avait pas vraiment entendus... Il se décida à faire demi-tour, pour reprendre le sentier, qui s'engageait entre des buissons touffus. Il se remit en marche persuadé tout à coup qu'il ne pouvait effectivement plus échapper à son destin. Ce destin était tracé : il devait marcher vers le gouffre. Il devait obéir...

Maintenant, le chemin descendait vers la gauche. L'homme le suivait toujours. Du moins, Chris avait la sensation qu'il était toujours derrière lui, à quelques pas en retrait, car il n'entendait que le bruit de ses propres pas. L'autre était totalement silencieux. Mais sa présence était bien réelle!

Une nouvelle fois, Chris perdit la notion du temps, et peut-être aussi celle de l'espace. Il n'avait pas l'impression qu'il progressait vers quelque chose de cohérent. Autour de lui, la nuit se refermait sur les détails du paysage. Il ne distinguait pas vraiment les obstacles naturels qui se dressaient sur son chemin. Il les pressentait. Le sentier remonta, devint abrupt. Il dut s'aider des mains pour prendre pied sur une espèce de plate-forme rocheuse. Il s'arrêta un court instant pour reprendre son souffle. La nuit prenait une nouvelle fois cette bizarre teinte mauve qui ne pouvait pas être naturelle. Il jeta un coup d'oeil en arrière. L'oiseau de proie était toujours là, près de lui, attentif. Chris se remit à marcher, comme un somnambule. Il n'avait pas retrouvé la lande désertique, ni l'arbre décharné, aux branches duquel flottait le foulard de Florence. L'arbre l'attendait plus loin, juste au bord du gouffre...

— Encore un petit effort, monsieur Bareuil. Nous y sommes presque. Vous voyez bien qu'on vous attend !

Chris voyait, en effet... Une lueur blafarde au milieu de laquelle l'arbre se détachait en noir, beaucoup moins impressionnant en fait qu'il ne l'avait imaginé. Tout au plus un arbuste... Et aucun foulard n'était accroché aux branches. Mais il y avait quand même cette lueur étrange, qui paraissait émaner du sol lui-même. Sans doute un effet d'optique. Il s'efforçait de ramener ce qu'il percevait à des éléments connus. Cette lueur... Sans doute celle de projecteurs installés en contrebas de la falaise, dont il approchait maintenant. Les policiers avaient dû découvrir quelque chose le long du torrent. Peut-être le corps de Florence... Il frissonna violemment.

— Je ne veux pas la voir, gronda-t-il. Pas comme ça... Vous n'avez pas le droit! Je ne l'ai pas tuée.

— Bien sûr que vous ne l'avez pas tuée, monsieur

Bareuil, susurra la voix de l'inconnu, tout près de lui. Mais il faut quand même aller jusqu'au bout, vous comprenez. Il faut une certitude...

Chris ralentissait malgré lui. Mais il ne s'arrêtait pas. Il savait maintenant que rien, ni personne, ne pourrait l'empêcher d'atteindre le bord du gouffre. Un processus irréversible s'était engagé, cette nuit. Toute crainte disparut de son esprit. Tout devenait extraordinairement clair, et il sentit une bizarre excitation s'emparer de tout son être. Il avait été ridicule de croire que tout cela pouvait être un rêve, ou plutôt un cauchemar. Il était bel et bien éveillé. Il sentait la fraîcheur

de la brise nocturne sur son visage, et l'odeur de la garrigue... Et il captait le bruit puissant du torrent, au fond de la gorge... Florence était venue là, elle aussi. Poussée peut-être par les mêmes forces contre lesquelles il était vain de vouloir lutter.

Non... Pour Florence, cela avait été différent. Mais cela ne changeait rien pour ce qui le concernait, lui...

Il s'arrêta à deux pas du vide, un peu à gauche de l'arbre, curieusement accroché au bord de la falaise. Il n'osait pas le regarder, mais il savait qu'il était là.

— C'est bien l'endroit, n'est-ce pas? demanda l'inconnu.

Chris se retourna. L'homme en noir lui sembla plus loin de lui, tout à coup. Comme s'il redoutait d'approcher trop près du bord de la falaise.

— Oui, c'est ici, soupira Chris.

Maintenant, il savait d'où provenait la lueur étrange qu'il avait remarquée un peu plus tôt. Il regarda de nouveau vers le bas, sans éprouver le moindre vertige. Tout le gouffre était illuminé par la lueur blanche, scintillante, et il aurait dû normalement voir l'eau tourbillonnante dont il ne captait que le bruit sourd.

« Le vide..., songea-t-il. Un vide lumineux et terrible. Un autre univers. Et c'est là que Florence... »

Il sentit quelque chose de puissant remuer en lui, au plus profond de son être, et son regard s'accrocha à une autre chose qui bougeait lentement au fond du gouffre lumineux. Une forme évanescence était en train de naître au milieu de la luminosité scintillante qui paraissait parfois monter vers lui.

— Florence...

Il avait prononcé le prénom avec une surprenante douceur. C'était elle qui venait vers lui, du fond de l'abîme! Il la voyait maintenant. Une silhouette floue et imprécise... Mais il était certain que c'était elle. Une curieuse sonorité mélodieuse se substituait au bruit du torrent. Elle s'amplifiait de seconde en seconde, et la silhouette qui flottait dans le vide devenait plus perceptible.

Il fit l'effort de regarder derrière lui. L'homme en noir... L'oiseau de proie... Il était toujours là, impassible et glacial.

— C'est elle..., prononça difficilement Chris. Elle... elle m'appelle, n'est-ce pas? Maintenant, le moment est venu pour moi de la rejoindre... C'est cela que vous vouliez, hein? Vous n'êtes pas un policier... Vous vouliez seulement que je...

L'inconnu souriait. Et Chris était parfaitement conscient de ce sourire sans chaleur. Les ténèbres ne pouvaient pas lui dissimuler ce sourire... L'homme en noir se contenta d'incliner la tête, en un signe affirmatif, sans prononcer une seule parole. Chris comprenait ce que signifiait ce geste. Il se détachait de lui-même avec une étonnante

facilité. Toute angoisse avait maintenant disparu. Tout ce qui s'était passé ces derniers jours devait forcément aboutir à ce qu'il allait faire maintenant. Il cessa de regarder l'inconnu immobile, quelques pas derrière lui, et se concentra de nouveau sur la lueur mouvante du gouffre. Il laissait l'incroyable musique s'emparer de lui...

Il fit un pas en avant, s'immobilisa. Il ne restait plus qu'un pas à faire, et tout serait dit. Ridiculement facile... La mort était plus simple que la vie.

— Christian ! Arrête, Bon Dieu !

Le cri avait jailli de la nuit quelque part derrière lui. Assez loin, semblait-il. Chris faillit perdre l'équilibre, basculer dans le gouffre. Un gouffre sombre, menaçant, peuplé d'ombres épaisses, avec, tout au fond, le bruit puissant des eaux s'engouffrant entre les roches...

La lueur surnaturelle avait disparu au moment où quelqu'un avait hurlé son prénom. Une tentation démente faillit pousser Chris à faire le dernier pas, et un sanglot lui noua la gorge.

— Florence... Pourquoi es-tu partie? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu!

Il se rendit compte qu'il reculait, qu'il fuyait ce vertige qui avait failli l'entraîner dans l'abîme. Un bruit de course éperdue, au milieu des buissons environnants. Une ombre jaillit sur sa droite :

— Chris ! Ne bouge plus, je t'en conjure !

La lueur d'une torche électrique l'éblouit. Il se rendit compte qu'il titubait sur place, et que ses membres tremblaient.

— Chris! J'ai cru que tu ne t'arrêterais jamais, haleta une voix mâle.

La lueur cessa d'éblouir Christian Bareuil. L'homme était maintenant près de lui.

— C'est moi, Paul...

— Paul? répéta Chris, d'une voix pâteuse. Ah, oui, Paul...

— Bon sang! Tu ne m'entendais pas crier? J'ai bien cru que tu allais faire une connerie.

Paul Barranges... Le toubib... Chris avait du mal à faire la part des choses. Il regarda autour de lui, hagard. La nuit était redevenue normale.

— L'homme en noir, haleta-t-il. Il était là, tout près... Tu as dû le voir! Il...

— Calme-toi, Chris, souffla Paul Barranges en lui prenant le bras. Il n'y avait personne, je t'assure. Seulement toi, debout à deux pas du vide. Mais qu'est-ce qui t'a pris, nom d'un chien!

— Il y avait un type, s'entêta Chris. Il se tenait là, derrière moi. Un grand type osseux, vêtu de noir. Avec des yeux d'oiseau de proie! Il était dans le salon, quand je me suis levé. Et il m'a demandé comment... comment j'avais tué Florence! Et la lueur blanche, là, dans

le gouffre. Tu as bien dû l'apercevoir en arrivant. Elle inondait toute la nuit!

— Je n'ai pas vu de lueur, grogna Barranges. Tu es fatigué, Chris, voilà ce qu'il y a. Viens, on va rentrer chez toi. Tu m'expliqueras tout ça à tête reposée, calmement.

— Tu crois que je suis cinglé, hein? coassa Chris, en dégageant son bras. Mais je sais bien, moi, que je ne suis pas fou. Je n'ai pas rêvé, Paul! *Il était là derrière moi !* Et moi, je savais que je devais...

— Bon. Ferme-la, maintenant, s'énerva le médecin en rallumant sa lampe pour éclairer le chemin. On ne va pas passer le restant de la nuit ici ! Tu n'es pas fou, moi non plus, et on va trouver une explication logique à tout ça, hein?

— Bien sûr, grogna Chris en se décidant à le suivre. Une explication logique!...

Un rire amer le secoua.

— Tu vas sans doute trouver aussi une explication logique au fait qu'un couple soit brusquement devenu fou au village? Et au fait qu'une fille a failli se jeter sous mes roues, l'autre soir, et que je l'ai ramenée à la maison pratiquement sans lui poser de questions! Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle s'appelle Katia. Katia...

Il cherchait désespérément le nom, mais il l'avait oublié.

— Et Dog... Je l'ai trouvé mort dans l'escalier. Foudroyé. Tu trouveras aussi une explication logique à ça, bien sûr! Forcément, avec la tempête, il a pu être foudroyé par un éclair, hein? *A l'intérieur de la maison !*

— La tempête?... Quelle tempête? prononça le médecin d'une voix curieuse. Ecoute, Chris, tu as fait un cauchemar. Ce sont des choses qui arrivent. Il n'y a pas eu de tempête par ici depuis des semaines! Allez, cesse de raconter des bêtises. Tu as eu un moment de dépression...

Chris s'immobilisa brusquement et fit face à son ami, dans le noir :

— Et toi, Paul... Tu te trouvais là par hasard, hein? ironisa-t-il. En pleine nuit, tu arpentés la garrigue pour te détendre et prendre le frais !

— Je ne prenais pas le frais, et ce n'est pas par hasard que je viens probablement de te sauver la vie, répliqua Paul Barranges en l'obligeant à avancer de nouveau. J'ai été appelé pour un malade, à Saint-Martin. Rien de sérieux, heureusement. J'ai donc pris ma voiture, mais je suis brusquement tombé en panne, en bas, sur la route. Rien à faire pour redémarrer. Comme j'étais tout près de chez toi, j'ai pensé que je pourrais téléphoner. Il y avait de la lumière...

Il s'interrompit un instant, tandis qu'ils franchissaient la petite plate-forme rocheuse, pour retrouver le sentier qui menait à la maison. On distinguait de la lumière entre les branches des buissons.

— Je t'ai vu sortir de chez toi, comme un somnambule, reprit le médecin. Je t'ai appelé, mais tu as continué à marcher dans le sentier. Pourtant, tu aurais dû m'entendre. Tu m'as entendu, n'est-ce pas?

Chris ne répondit pas à la question. Il en posa une autre :

— J'étais seul, Paul?

— Mais bon sang, je me tue à te le dire. Je t'ai vu filer dans ce sentier. Tu marchais vite. Et ton attitude m'a paru bizarre. Alors, je t'ai suivi. J'étais certain que tu ne pouvais pas être dans ton état normal. Je t'ai perdu, à un moment donné. Toi, tu connais parfaitement cet endroit. J'ai dû me tromper de sentier. Je ne savais plus où tu étais. Je t'ai appelé sans succès. Et puis, d'un seul coup, j'ai réalisé où tu allais. Tu m'as fait une sacrée frousse, mon salaud!... J'ai coupé à travers la garrigue. La suite, tu la connais... Tu allais sauter dans le vide, n'est-ce pas?

Ils arrivaient au bas de la terrasse. Chris regardait la maison, au-dessus d'eux. Il n'arrivait pas à reprendre pied avec la réalité. La porte d'entrée était grande ouverte, et une tache de lumière s'étalait devant.

— Viens voir, décida-t-il brusquement. Tu vas comprendre que je n'ai pas rêvé tout ça. La tempête, la disparition de Katia, et... Dog!

Il entraîna le médecin dans l'escalier de ciment, et pénétra dans le vestibule éclairé. Son regard se porta aussitôt vers l'escalier, et il se sentit pâlir brusquement. Le corps tétanisé du chien-loup avait disparu! Il passa une main tremblante sur son visage mangé de barbe.

— Je... je ne comprends pas, Paul, bredouilla-t-il. Dog... Il était là, en travers des marches. Mort!

Il fixa son ami avec une lueur égarée dans le regard. Paul Barranges le regardait, soucieux, et cette expression lui fit mal.

Il allait prononcer quelque chose quand un bruit léger les fit se retourner avec un ensemble parfait en direction de la porte du living. Katia venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte, souriante et détendue...

— J'étais en train de lire, dit-elle. Je ne vous avais pas entendu arriver.

Elle regarda Paul Barranges, médusé, et tendit sa main fine.

— Je m'appelle Katia, dit-elle, très naturellement.

Paul Barranges se décida à sourire à son tour :

— Moi, c'est Paul, dit-il. Paul Barranges. Par ici, on m'appelle plutôt « le docteur »...

Ce fut trop, en une seule soirée, pour Chris. Il sentit qu'il allait craquer. Il tituba un moment sur place, en portant la main à sa tête soudain douloureuse. Paul Barranges se précipita juste à temps pour l'empêcher de tomber.

— Chris!...

Chris prononçait des mots sans suite. Il n'essayait pas de se

débattre. Il s'abandonnait.

— Aidez-moi ! décida Barranges. On va l'allonger dans sa chambre. Il est épuisé.

Une minute plus tard, ils parvenaient à installer Chris sur son lit défait.

— Ma voiture est tout près, expliqua le médecin. Restez près de lui. Je vais chercher ma trousse.

Il revint moins de dix minutes plus tard, légèrement essoufflé. Chris était toujours allongé sur le lit, dans un état voisin de la prostration. Katia se tenait près de lui, debout, la mine anxieuse.

— Qu'est-ce qu'il a, docteur? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Il errait dans la garrigue, du côté du torrent. Un coup de dépression, je pense. Je vais lui injecter un calmant... Ses nerfs sont en train de lâcher.

— Il m'a dit qu'il sortait, pour prendre l'air, murmura Katia.

— On parlera de ça tout à l'heure, renvoya Barranges en préparant une seringue.

Mais il avait quand même jeté un coup d'œil rapide à la jeune femme. Il n'arrivait pas à la situer clairement. Quand elle avait demandé ce qu'avait Chris, il avait eu confusément l'impression qu'elle ne posait cette question que parce qu'elle était logique. En fait, il avait brièvement éprouvé la sensation qu'elle savait exactement à quoi s'en tenir...

CHAPITRE VIII

Paul Barranges referma doucement la porte de la chambre. Maintenant, Chris reposait, sous l'effet des calmants qu'il venait de lui injecter. Il lança un coup d'œil à Katia, debout au milieu du vestibule.

— Il dormira jusque vers le milieu de la matinée, dit-il. Il n'y a rien d'autre à faire pour le moment. Demain, je reviendrai le voir.

Il désigna la porte du living à la jeune femme.

— J'aimerais quand même vous poser quelques questions, mademoiselle...

Katia inclina la tête, et suivit le médecin dans le salon. Barranges posa sa trousse médicale sur le coin du bahut. Son regard effleura le portrait de Florence Bareuil, puis revint se poser sur la jeune femme qui lui faisait face, et paraissait attendre, le visage inexpressif.

— Chris a subi un choc violent, attaqua le toubib. J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé avant qu'il ne sorte de cette maison. Si je n'étais pas intervenu, il serait probablement mort à l'heure qu'il est. De la même façon que... que sa femme.

Le regard mauve de Katia croisa le sien. Un regard étrangement direct.

— Je ne comprends pas, docteur, soupira-t-elle. Que vous a dit Chris à mon sujet !

Barranges fit un geste évasif.

— Il m'a seulement expliqué que vous aviez failli vous jeter sous les roues de sa voiture, et qu'il vous avait... recueillie.

— C'est vrai. Mais c'est toute une histoire, docteur. J'avais des ennuis, et je ne savais plus très bien où aller. Chris a été très gentil, et il a accepté que je reste quelques jours ici.

Le regard de Barranges dévia de nouveau en direction du portrait. Katia parut saisir le sens de ce regard. Elle esquissa un sourire vague :

— Je sais ce que vous pensez, docteur, mais ne concluez pas trop vite, s'il vous plaît. Je ne suis pas une quelconque aventurière...

— Je ne vous ai posé aucune question au sujet de vos relations avec Chris, souligna Barranges, mal à l'aise. J'essaie seulement de savoir ce qui a pu le pousser à aller en pleine nuit vers le gouffre où Florence s'est suicidée il y a quelques mois...

— Je suis au courant de cette pénible histoire, murmura Katia. Chris m'a expliqué... Mais je ne sais pas ce qui a pu se produire ce soir. Nous étions dans le salon, ici même. Chris m'a dit qu'il avait envie de

prendre l'air. Moi, je lisais cette revue. Je n'avais pas envie de sortir.

Le médecin jeta un bref coup d'œil à sa montre.

— Vous lisiez une revue... à deux heures du matin?

— C'est interdit?

— Non, bien sûr. C'est seulement surprenant. Donc, Chris est sorti. Il vous a paru... comment dire? Normal?

— Aussi normal que quelqu'un qui annonce qu'il va prendre le frais avant d'aller dormir, renvoya-t-elle, sur un ton un peu énervé. Dites-moi, docteur... Serait-ce un interrogatoire?

Barranges laissa fuser un profond soupir. Il n'arrivait toujours pas à situer la jeune femme. Elle paraissait à la fois désespérée et terriblement sûre d'elle-même. Elle aurait dû poser une foule de questions, lui demander ce qui s'était passé exactement, du côté du gouffre... Il la regarda curieusement. Rien ne semblait vraiment l'étonner. Pas même le fait qu'il soit là, lui, en pleine nuit, et surtout qu'il soit arrivé au bon moment pour empêcher Chris de sauter dans le vide. Il faillit parler de l'homme en noir qui paraissait hanter les pensées de Christian Bareuil, puis renonça au dernier moment. Il soupira de nouveau.

— Bon. Je crois qu'il va falloir que je signale certains faits aux autorités locales. Il se passe par ici des choses bizarres. Il semble bien que Chris ait été victime d'un coup de folie, assez étrange pour un homme aussi équilibré que lui. Je le connais depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il ne perd pas facilement la tête. De plus, on a signalé trois nouveaux cas de folie, dans les environs. Avec les deux personnes de Saint-Martin qu'il a fallu hospitaliser, cela fait cinq... Et j'ai bien peur que Chris...

Il n'acheva pas sa phrase. Katia ne disait rien. Elle ne paraissait prêter qu'une attention distraite à ce que disait le médecin. Cette fille était pour le moins étrange. Barranges renonça à en tirer quoi que ce soit. Il désigna le téléphone.

— Je peux? demanda-t-il. Ma voiture est en panne, sur la route. C'est même grâce à cette panne que je suis arrivé à temps pour sauver Chris. Curieuse coïncidence, n'est-ce pas?

Elle approuva d'un simple signe de la tête, et Barranges marcha vers l'appareil, dont il décrocha le combiné. Il forma rapidement un numéro. La sonnerie résonna longtemps à l'autre bout du fil, puis quelqu'un décrocha enfin.

— Allô! Georges?... Docteur Barranges à l'appareil... Désolé de vous réveiller à pareille heure, mais je suis en rade avec ma voiture et je devais me rendre chez les Gilliet. Leur gosse est malade... Oui, le moteur a calé, et je n'ai pas pu redémarrer. Sans doute l'allumage... Je suis sur la route, juste après la maison de Christian Bareuil. Vous voyez où c'est?... Bon, d'accord. Je redescends et je vous attends...

Il raccrocha le combiné, lança un bref coup d'œil en direction de Katia qui paraissait totalement indifférente.

— Pour Chris, je repasserai dès que possible. Dans l'immédiat, il n'a besoin de rien, mais si vous aviez besoin de moi...

Il sortit une carte de visite de son portefeuille et la déposa près du téléphone.

— Si vous aviez besoin de moi, appelez ce numéro. On me préviendra par radiotéléphone.

Il récupéra sa trousse médicale et salua brièvement la jeune femme, avant de marcher vers la sortie. Il avait l'impression qu'il n'avait pas dit ce qu'il fallait, qu'il oubliait des choses essentielles. Mais il avait beaucoup de mal à coordonner ses pensées. Cette fille très belle le troublait curieusement. Il descendait les marches de la terrasse quand il réalisa ce qui l'avait frappé : les yeux de Katia... Ils étaient du même mauve que ceux de Florence Bareuil...

Il pressa le pas, après avoir rallumé sa torche électrique pour éclairer le chemin d'accès à la maison de Christian Bareuil. Il n'arrivait pas à se concentrer sur les événements dont il venait d'être l'acteur involontaire. Ses pensées le ramenaient sans cesse à ces étranges cas de folie qui frappaient des gens de la région.

Il atteignit sa DS 21, arrêtée sur le bas-côté de la petite route, veilleuses allumées, et alla ouvrir la portière pour jeter sa trousse sur le siège passager. Georges ne tarderait sans doute pas à arriver avec la dépanneuse... Il songea à retardement qu'il aurait dû téléphoner également aux Gilliet, qui devaient s'inquiéter. Leur fils avait été pris dans la nuit d'une forte toux, et ils avaient appelé son cabinet. Ils devaient l'attendre.

« Je perds un peu les pédales », songea-t-il tout haut, en s'installant derrière le volant.

Machinalement, sa main partit vers la clef de contact. Il la tourna, pour faire un nouvel essai. Le moteur démarra à la première sollicitation...

Incrédule, le médecin demeura un instant paralysé par la surprise. Le moteur n'avait même pas cafouillé! Pourtant, il n'avait pas rêvé. D'un seul coup, alors qu'il roulait assez vite, le moteur avait eu des ratés, puis avait calé. Toutes les tentatives pour redémarrer étaient restées vaines...

Il regarda vers la droite, en direction de la maison de Chris. Il y avait toujours de la lumière, visible entre les branches des arbres. Il secoua la tête. Curieux quand même qu'il soit tombé en panne justement à proximité de l'ancien moulin, au moment précis où Chris s'apprêtait à...

Il pensa soudain au garagiste, et se décida à claquer la portière gauche demeurée ouverte. Il ne lui restait plus qu'à aller au-devant de

la dépanneuse, et à expliquer à Georges que sa voiture fonctionnait de nouveau normalement!

Il démarra, avec la sensation qu'il vivait une aventure dont le sens lui échappait complètement...

Katia entendit passer la voiture, sur la route, en bas de la pente. Un léger sourire effleura ses lèvres. Le malheureux docteur n'était pas au bout de ses surprises! Il allait sans aucun doute se rendre chez les gens qui étaient censés l'avoir appelé en pleine nuit, pour soigner leur petit garçon... Et il trouverait sur place un enfant en pleine santé, et un couple qui se demanderait certainement quel était l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, qui consistait à déplacer un médecin de campagne en pleine nuit... Pour rien!

La jeune femme pénétra à nouveau à l'intérieur de la maison, laissant la porte ouverte derrière elle. Elle traversa le vestibule et marcha directement vers la porte de la chambre de Christian Bareuil qu'elle ouvrit doucement. Dans la pénombre de la pièce, elle percevait la respiration calme de Chris, et son expression se modifia sensiblement. Elle fit demi-tour, et pénétra dans le bureau voisin. Elle alla ouvrir un tiroir, sans la moindre hésitation, s'empara de la boîte de carton qui s'y trouvait, et revint vers la chambre. Elle alluma la lampe de chevet, jeta un coup d'œil rapide au visage détendu de Chris, puis fit sauter le couvercle de la boîte, pour s'emparer du bracelet de métal qu'elle contenait. Elle écarta les deux branches du bracelet, et le passa au poignet droit de Chris, qui s'agita faiblement dans son sommeil artificiel.

— Chris, appela-t-elle doucement. Chris, il faut que tu m'écoutes, maintenant... Il va falloir que nous partions...

Christian Bareuil s'agita de nouveau, faiblement. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne les franchissait. Katia s'approcha encore du lit sur lequel Chris était étendu, et repoussa drap et couverture. Le médecin avait déshabillé son ami, et elle admira un court instant le corps musclé de l'homme endormi, seulement vêtu de son pantalon de pyjama. Puis elle fit une chose curieuse, inattendue. Elle étendit ses deux mains, doigts écartés, au-dessus du front de Chris, et ferma les yeux pendant quelques secondes.

Christian Bareuil remua, souleva un bras, et le laissa retomber. Ses traits étaient maintenant crispés, comme s'il faisait des efforts violents pour réagir contre l'effet de la drogue injectée par le médecin. Il ouvrit soudain les yeux, mais son regard était vide de toute expression humaine.

— Chris... Tu m'entends, n'est-ce pas? souffla la jeune femme, dont le corps était tendu à l'extrême. Tu vas te lever, Chris... Ne crains rien. Il ne peut rien t'arriver maintenant. Je suis là... Viens. Il faut que nous partions d'ici.

Elle ouvrit les yeux, et recula de deux pas en direction de la porte ouverte derrière elle. Le regard fixe, Chris se redressa lentement au milieu du lit, avec des mouvements lents et imprécis. Il finit par s'asseoir, les jambes hors du lit. Ses paupières se refermaient parfois. Malgré lui...

— Il faut faire un effort, Chris, murmura Katia. Il faut te lever, maintenant. Le temps presse...

Et Christian Bareuil se leva, péniblement. Il tituba un instant sur place. Mains tendues vers lui, Katia ne perdait pas de vue un seul de ses gestes. On aurait dit que l'équilibre de l'homme ne dépendait plus maintenant que de ces mains tendues vers lui. Ces mains dont les doigts tremblaient légèrement, et dont la peau devenait étrangement diaphane...

— Viens, Chris, souffla encore la jeune femme en reculant de nouveau vers le vestibule.

Pas après pas, Chris suivit le mouvement, les bras le long du corps, et les traits crispés par l'effort. Il respirait vite, et un tic nerveux agitait la commissure de ses lèvres. Un robot...

— Cela va aller tout seul, maintenant, émit encore la jeune femme, en cessant de tendre les mains devant elle, et en revenant vers l'homme titubant pour lui prendre la main et l'entraîner au-dehors. (Ils s'immobilisèrent au milieu de la terrasse, et Katia leva les yeux vers le ciel piqueté d'étoiles, sans lâcher la main de son compagnon. Chris fixait le vide, droit devant lui, mais il respirait plus calmement. Il ne percevait probablement pas l'étrange modulation qui venait de naître au cœur de la nuit. Les étoiles s'éteignaient les unes après les autres, comme avalées par les ténèbres qui se répandaient autour de la maison. Attentive, Katia continuait à regarder le ciel qui s'obscurcissait de seconde en seconde. De grandes traînées violettes s'étiraient dans l'espace, effaçant peu à peu le paysage qui les entourait. Derrière eux, la maison disparut progressivement au milieu des ténèbres. Puis les arbres... La terrasse elle-même s'estompait lentement.)

Une lueur crue, très blanche, naquit soudain au cœur des ténèbres, et la modulation mélodieuse s'accentua imperceptiblement. Alors, les traits de Katia se détendirent, et un sourire effleura ses lèvres sensuelles. Elle serra plus fort la main de Chris.

— Tout va bien, maintenant, souffla-t-elle. Viens, Chris. *Ils sont venus nous chercher...*

La lueur se stabilisait devant eux, au milieu du vide le plus total. Ils se déplaçaient maintenant vers cette lueur surnaturelle, au cœur de laquelle vibraient des choses que Chris ne pouvait distinguer. Ils marchaient au milieu d'une luminescence scintillante qui se répandait autour d'eux comme un fluide presque palpable, et pourtant

immatériel. La grande lueur blanche les absorba, puis commença à se replier sur elle-même, tandis qu'un grondement assourdi emplissait l'espace. La grande lueur devint une sphère cohérente, de plus en plus petite, puis parut exploser en une myriade d'étoiles d'un blanc aveuglant.

Autour de la maison, la nuit paisible reprenait possession du paysage, et les étoiles brillaient à nouveau dans un ciel serein... Au loin, un chien aboyait sur le mode plaintif...

Au milieu de la garrigue, côté torrent, une ombre immobile regardait fixement en direction des lumières de l'ancien moulin. Un homme mince, en costume sombre... Son regard d'oiseau de proie exprimait une rage démesurée...

CHAPITRE IX

Chris reprit lentement conscience, et tenta aussitôt de rassembler ses idées. Sa première pensée qui devint cohérente, le ramena au souvenir de l'homme en noir, et un long frisson le secoua des pieds à la tête. L'inconnu représentait toujours une menace dans son esprit, mais il se rendait vaguement compte que cette menace s'était éloignée.

« C'est Paul qui m'a sauvé, songea-t-il. Sans lui, je basculais... Après, il s'est passé quelque chose... »

Il essayait désespérément de retrouver le fil des événements qui s'étaient succédé depuis le moment où Paul Barranges l'avait ramené vers la maison. Katia!... Elle était une nouvelle fois revenue, après une disparition inexplicable. Il l'avait vue, avant de sombrer. Ensuite, des choses floues, imprécises. Paul, penché sur lui, une seringue à la main, et la silhouette de Katia, en retrait. Plus tard, sans qu'il puisse déterminer combien de temps s'était écoulé entre les deux visions, Katia était revenue, seule. Elle parlait, mais il était incapable de se souvenir des mots qu'elle avait prononcés. Il avait dû faire un effort violent, et tout s'était de nouveau brouillé dans son esprit. Il gardait le souvenir d'une lueur blanche et d'un scintillement très beau qui montait vers lui. Ensuite, plus rien. Rien qu'une impression de bien-être fantastique.

Il voulut remuer, mais ses membres lourds refusaient d'obéir aux injonctions de son cerveau. Il réussit seulement à ouvrir les yeux, et cligna un moment des paupières dans la luminosité reposante qui paraissait le baigner. Il s'appliqua à respirer lentement. Une chose était certaine, il n'était plus dans la maison. Il réussit à tourner lentement la tête vers la gauche, puis vers la droite, et la stupeur commença à s'insinuer en lui. Il n'avait jamais rien vu de pareil! Un univers inconnu, dont il avait du mal à définir les limites, dans la luminescence rosée qui paraissait émaner de parois courbes.

Il tenta de se redresser, mais tous ses efforts étaient vains. Ses muscles ne réagissaient pas normalement. Il réalisa quand même qu'il était allongé de tout son long sur une surface tiède et parfaitement lisse, qui ressemblait à du métal. Au-dessus de lui, la luminosité rosée fluctuait légèrement. Il devait y avoir une sorte de dôme au-delà de la lueur reposante. A droite, des appareils compliqués, reliés entre eux par des réseaux de câbles multicolores. Ils étaient plongés dans une pénombre qui paraissait échapper au rayonnement rose, et des

voyants rectangulaires s'allumaient et s'éteignaient sur un grand tableau bleuté. Plus loin, une étrange console translucide aux formes harmonieuses s'évasait vers le dôme. Régulièrement, une longue étincelle bleuâtre parcourait la structure translucide, montant vers le sommet. Un ronronnement léger meublait le silence. Il semblait émaner des blocs métalliques compacts empilés à sa gauche, dans un désordre qui ne devait être qu'une apparence. Certains blocs cubiques tournaient lentement sur eux-mêmes, et s'élevaient parfois dans le vide, comme libérés de toute pesanteur...

Chris referma les yeux. Il se sentait complètement dépassé par sa situation. Tout cela avait quelque chose d'incohérent. Un décor! Oui, c'était cela! Seulement un décor. Il ne comprenait pas encore les raisons de cette mise en scène, mais quelqu'un finirait bien par les lui expliquer! Il suffisait d'attendre. Il se sentait parfaitement détendu, il ne souffrait pas, et c'était l'essentiel. Il lui suffisait dans l'immédiat d'accepter l'invraisemblable, sans plus.

Il demeura longtemps ainsi, sans bouger, l'esprit parcouru par des pensées sans consistance. Puis il eut nettement l'impression que quelque chose bougeait, tout près de lui, et il ouvrit de nouveau les yeux. Un jeune garçon se tenait à quelques pas de l'espèce de plateforme métallique sur laquelle il était allongé. Il était blond, avec des cheveux bouclés et des yeux très clairs, et il souriait. Un sourire un peu bizarre, mais très doux. Il était vêtu d'une combinaison souple qui moulait étroitement son corps aux formes juvéniles, détaillant chaque muscle avec une précision étonnante. Chris réalisa qu'il portait lui-même une combinaison du même type, mais blanche, alors que celle du jeune homme était jaune vif, avec un cercle rouge à la hauteur du cœur.

— Bonjour, murmura le jeune homme sans cesser de sourire. Je suis le Glaive... Et vous? Qui êtes-vous?

Chris n'eut pas le temps de répondre. L'autre enchaînait, avec un hochement de tête, comme s'il se souvenait soudain de quelque chose :

— Ah oui... C'est vrai. Vous, vous êtes le Condamné. C'est évident... Très normal, n'est-ce pas?

Il paraissait quêter l'approbation de Chris, que son attitude emplissait d'une incrédulité immense.

— Vous n'auriez pas dû venir, reprit le jeune homme en se rapprochant d'un pas. C'est ennuyeux, évidemment... Je n'étais pas encore prêt.

Une expression inquiète envahit soudain ses traits d'une pureté à peine croyable.

— Vous êtes sûr d'être vivant au moins? Moi, je suis mort...

Il souriait à nouveau.

— On est bien, quand on est mort, vous savez, affirma-t-il. Je vais

vous tuer, pour que vous soyez bien, vous aussi. C'est simple, en somme : une fois que nous serons tous morts, tout deviendra facile, vous comprenez? Il faut seulement que je sache de quelle manière je vais vous tuer...

Chris sentit une peur insurmontable pénétrer en lui. Ce garçon était fou à lier! Il le lisait dans le regard clair. Un regard qui ne paraissait pas le contempler réellement. Le jeune homme regardait autour de lui.

— Je pourrais évidemment inverser les paramètres des *relaxateurs ondioniques*. Ce serait une solution. Mais je ne suis pas certain de réussir du premier coup. Ce serait ennuyeux pour vous. Très dur pour les nerfs, je pense. On pourrait quand même essayer. Qu'en pensez-vous?

Chris tenta vainement de se redresser. Il se sentait également dans l'impossibilité totale de prononcer un mot. Il ne réussit qu'à émettre un gémissement étouffé, parfaitement ridicule.

— Bon, si vous êtes d'accord, on peut toujours faire un essai, décida le jeune homme blond en marchant d'un pas automatique vers le tableau constellé de voyants lumineux. Mais je ne vous garantis rien, vous savez. Il y a trop longtemps que je n'ai pas manipulé ces claviers logiques... J'ai oublié tant de choses! *Les autres sauraient, eux... Mais ils ne voudront jamais le faire.* Attendez... Voyons...

Il hésita, puis enfonça un bouton un peu au hasard, sur le pupitre de commande, semant l'affolement dans l'ordonnancement des voyants lumineux qui se mirent à clignoter désespérément.

Il se retourna pour regarder Chris. D'abord, il ne se passa rien. Chris sentait seulement ses nerfs vibrer d'une façon désagréable, mais parfaitement supportable. Alors, visiblement encouragé par ce premier résultat, le jeune homme enfonça deux autres boutons. Une sonorité irritante emplit l'étrange local, et la luminosité rosée vira au bleu électrique. Chris gémit de nouveau. Il sentait une douleur insupportable prendre naissance quelque part à l'intérieur de son crâne, qui lui paraissait enfler démesurément, comme s'il allait soudain exploser. Et toujours cette impossibilité d'émettre autre chose qu'un gémissement assourdi... Ses muscles se tendirent malgré lui, et une crampe atroce noua son mollet droit. Il réussit à libérer enfin le hurlement terrible qui montait en lui, et sa vue se brouilla sous l'effet des larmes qui jaillissaient sous ses paupières.

— Ce ne sera pas long, murmura le jeune homme. Je crois que j'ai trouvé. Les paramètres sont presque tous inversés maintenant. Il ne reste plus que...

Il souriait toujours, et paraissait très détendu. Chris tenta vainement de se débattre, d'échapper aux forces mystérieuses qui s'emparaient de tout son être, l'amenant au bord de la folie. Il retomba

soudain, haletant, le corps baigné d'une sueur glacée. Une accalmie. Devant le pupitre, le jeune homme hésitait.

— Ça ne marche pas, constata-t-il. Pourtant, c'était bien parti. Les convecteurs ont décroché. C'est surprenant. Je vais tout recommencer... Je crois que j'ai oublié de connecter les synthétiseurs...

Chris reprenait lentement son souffle. Mais ce n'était qu'un répit. Ce cinglé allait recommencer, et il ne supporterait pas un second choc!

— Arrêtez! haleta-t-il.

Le jeune homme parut consterné.

— Mais vous savez bien que c'est impossible. Il le faut!

Son doigt partit vers un nouveau bouton du clavier. Mais il ne put achever son geste. Un ordre bref avait fusé de l'autre côté du local, et le jeune homme se figea sur place, le regard étonné. Ses traits se crispèrent sous l'effet d'une colère soudaine, et il se précipita avec une vivacité extraordinaire vers un autre clavier, situé à droite de celui qu'il avait utilisé jusqu'alors. Il ne put l'atteindre. Un long rayon rouge avait jailli à l'autre extrémité du local, accompagné d'une stridulation insupportable. Le rayon atteignit le jeune homme de plein fouet, et il hurla, éclaboussé par la lueur sanglante. Ses membres parurent se raidir, et il demeura sur place, figé dans une immobilité de statue, la bouche grande ouverte sur son cri, qui mourut dans une sorte de sanglot. L'air ambiant paraissait maintenant scintiller autour de son corps rigidifié.

— Chris!...

Christian Bareuil tourna péniblement la tête vers la gauche. Katia se précipitait vers lui. Il la reconnut aussitôt, malgré la tenue inhabituelle. La jeune femme portait une sorte de tunique serrée à la taille par un ceinturon de métal doré, et qui lui arrivait à mi-cuisses. Ses cheveux blonds étaient ramenés en queue de cheval retenue par un anneau de même métal que le ceinturon, et elle portait au poignet droit un bracelet identique à celui qu'elle avait offert un soir à Chris...

— Comment vous sentez-vous, Chris? demanda-t-elle, le visage tendu par l'inquiétude.

— Ça va, haleta Chris. Mais j'ai bien cru que... Bon sang, mais... où sommes-nous, Katia!

Elle le regardait intensément. Derrière elle, des hommes se précipitaient vers le jeune garçon toujours immobile près des claviers, dans la même position. Katia se redressa, les traits empreints par une colère soudaine :

— Jen ! Vérifiez immédiatement les paramètres ! Si Klona a réussi à fausser le processus de réanimation, il va falloir faire vite! Comment a-t-il pu s'échapper du secteur de surveillance?

L'interpellé s'affairait près du premier clavier, l'œil rivé aux voyants lumineux qui avaient tous viré au rouge.

— Il a réussi à se débarrasser d'un des surveillants, lâcha-t-il d'une voix terne. Les systèmes d'alarme ont été déconnectés...

— Ne le laissez pas comme ça, ordonna Katia. Emmenez-le, et confiez-le immédiatement à Pylbi. Elle saura ce qu'il faut faire.

— Il... il est mort? demanda Chris.

— Non, répondit la jeune femme en le regardant de nouveau. Seulement paralysé.

— Il est fou, n'est-ce pas? murmura Chris.

Katia laissa fuser un profond soupir.

— Hélas oui, Chris. Il est fou. Une folie qui nous guette tous si je ne trouve pas ce que je cherche... Une folie qui finira par atteindre également vos semblables si nous échouons...

— Mes... semblables?

Chris réussit à se redresser, mais Katia posa ses deux mains sur sa poitrine pour l'empêcher de poursuivre son mouvement.

— Détendez-vous, Chris. Vous n'avez plus rien à craindre, maintenant.

— Qui êtes-vous réellement, Katia? demanda-t-il d'une voix sourde. J'ai l'impression de nager en plein rêve... Ou plutôt, en plein cauchemar.

— Il s'agit bien d'un cauchemar, Chris, soupira la jeune femme. Maintenant, je puis vous expliquer certaines choses. Je n'appartiens pas à votre monde, Chris... Je ne suis pas une Terrienne. Nous sommes actuellement très loin de la Terre, à bord d'un appareil conçu pour pouvoir franchir des distances énormes, presque instantanément. Mon vrai nom n'est pas Katia. Quand vous vous êtes arrêté au bord de la route, je vous ai donné le premier qui me passait par la tête. En réalité, je m'appelle Ithy-A, deuxième fille de Glanska... Le monde où je vivais autrefois se nomme Xarka...

Elle fixa intensément Chris.

— C'est une longue histoire, soupira-t-elle. Une histoire que vous aurez du mal à croire... Et pourtant, il faut bien que je vous la raconte. *Parce que vous êtes maintenant notre dernière chance de retrouver la trace de Kilya...*

CHAPITRE X

Chris contemplait la surprenante immensité scintillante qui s'étendait maintenant devant lui. Un nouveau moment de son existence venait de lui échapper. Il n'avait pourtant pas eu l'impression de perdre à nouveau conscience. Katia lui parlait et... Non, pas Katia. Elle ne s'appelait pas ainsi. Elle lui avait dit son vrai nom. Il fallait qu'il se souvienne. C'était important... Ah, oui! Elle s'appelait Ithy-A, deuxième fille de... de Glanska. Qui était Glanska? Et pourquoi était-il maintenant debout, face à ce vide scintillant qui semblait vouloir l'attirer. Il ne comprenait pas.

— Je dois tout mélanger, prononça-t-il tout haut.

Sa voix résonnait de façon anormale, comme s'il avait parlé dans la nef d'une cathédrale immense.

Une silhouette imprécise apparut à ses côtés, et il sut aussitôt que c'était Ithy-A. Elle paraissait transparente, immatérielle, mais elle lui souriait d'un air rassurant. Ses lèvres remuaient, mais il n'entendait pas les mots qu'elle devait prononcer.

— Je ne vous entends pas, Katia..., prononça-t-il.

Excusez-moi... je voulais dire : Ithy-A. Je n'arrive pas à m'habituer à ce nom...

La silhouette se matérialisa lentement à ses côtés.

— Maintenant, vous devez m'entendre, Chris, murmura la jeune femme. J'avais quelques difficultés à vous rejoindre. Il m'a fallu assurer l'amorce de transfert, vous comprenez?

Non, Chris ne comprenait pas.

— Où sommes-nous, maintenant? demanda-t-il.

— Retournez-vous, Chris. Et n'ayez aucune crainte, surtout. Nous sommes en sécurité.

Chris se retourna, en se demandant comment il faisait pour effectuer ce mouvement, puisque ses pieds ne paraissaient reposer sur rien de solide. Son cœur rata un battement.

— Ne vous affolez pas, surtout, prévint la jeune femme. Tout ceci est très normal dans la dimension où nous évoluons maintenant.

Chris émit un rire léger.

— Bien sûr que c'est normal...

Il contemplait un espace infini, une immensité sans limites constellée de millions d'étoiles inconnues, qui scintillaient sur le fond violet de l'espace. Il réalisa avec un temps de retard qu'ils flottaient

dans le vide, libérés de toute contrainte, et un bref vertige l'obligea à fermer les yeux sur la vision merveilleuse et redoutable à la fois.

— C'est... c'est impossible, souffla-t-il.

Il rouvrit les yeux. Il contemplait de nouveau l'immensité lumineuse, devant eux.

— C'est quoi? demanda-t-il.

Ithy-A se déplaça gracieusement, près de lui.

— Je ne sais pas, Chris. Personne ne sait à quoi peut correspondre cette immensité très différente de l'espace conventionnel que nous laissons derrière nous. Nous avons quitté le *cosmodule*, en utilisant la faculté que possède tout être pensant d'échapper pour un temps à son enveloppe charnelle... Nous ignorons tout de cette dimension qui échappe à notre compréhension, mais ce que nous savons, c'est que rien ne peut nous y atteindre...

Elle tendit le bras, et Chris tourna la tête dans la direction qu'elle lui indiquait. Il aperçut l'étrange torsade bleutée double qui fuyait dans l'espace, vers un point lumineux différent des autres. La torsade la plus à gauche se déformait lentement, et il lui sembla aussitôt qu'elle le reliait au point lumineux lointain. L'autre aboutissait à Ithy-A, et se fondait en une aura très douce autour du corps de la jeune femme.

— Nous sommes toujours reliés au *cosmodule*, expliqua Ithy-A.

— Pourquoi tout cela? soupira Chris.

— Parce que le moment est venu pour vous de savoir, lâcha la jeune femme. Ici, vous comprendrez mieux, parce que la Vérité des Mondes Habités réside tout entière dans cette immensité que nous ne savons pas définir... Elle est inscrite dans chacune des particules qui forment cet univers impalpable. Si nous étions en mesure de comprendre cette dimension, nous aborderions probablement la connaissance universelle, mais je suis certaine que cette connaissance nous est refusée par les instances qui ont présidé à la création de l'Univers... Maintenant, je puis vous révéler les raisons qui ont fait que nos routes se sont croisées, en pleine nuit, sur votre monde. Sur cette Terre qui court maintenant le même péril que Xarka.

Chris se sentait extraordinairement lucide, depuis qu'ils avaient pénétré dans l'immensité scintillante.

— La folie, n'est-ce pas? prononça-t-il. C'est cela le risque...

— Oui, Chris. Nul ne peut vraiment définir ce qu'est la folie, sinon un état *différent*, non conforme à celui de la majorité des êtres vivant dans une même sphère. Klon... Le jeune homme qui a failli vous détruire... On peut dire qu'il est fou, parce qu'il est maintenant différent des autres Xarkiens. Il obéit à d'autres lois, qui nous semblent aberrantes. *Il a échappé à un certain équilibre*. Mais du fond de sa folie, c'est nous qu'il considère comme étant dans l'erreur.

— C'est sans solution, soupira Chris. On pourrait épiloguer pendant des siècles sur ce thème, sans parvenir à déterminer qui a raison et qui a tort, c'est bien connu.

— Alors, nous sommes bien obligés de nous attacher aux valeurs habituelles, rétorqua Ithy-A. Les options essentielles de l'Univers, sa finalité, ont été déterminées semble-t-il une bonne fois pour toutes, et ce sont les humains qui s'efforcent parfois de les modifier. Ecoutez, Chris... C'est une longue et curieuse histoire que je vais essayer de vous raconter...

Elle resta un moment silencieuse, comme si elle cherchait par où commencer. Chris pressentait déjà des choses étonnantes. Elles émanaient de l'immensité au cœur de laquelle ils flottaient, libres de toute entrave physique ou mentale. Il sentait naître en lui de prodigieuses facultés de compréhension.

— Xarka était autrefois une planète sensiblement identique à la Terre, Chris, attaqua Ithy-A. Une planète un peu plus sage, peut-être, et de toute façon plus évoluée techniquement, mais ses habitants ne sont pas différents, physiquement, des Terriens, comme vous avez pu le constater depuis que nous nous sommes rencontrés...

Il sembla à Chris que le visage de sa compagne rosissait légèrement. Il sourit.

— Je l'ai constaté, en effet, dit-il, en se souvenant de leur aventure, dont il gardait un souvenir extraordinairement précis.

La jeune femme cilla, puis reprit, très vite :

— Il faut commencer par le début... Xarka possédait déjà à l'époque une certaine avance technologique sur la Terre, et je pense que les Xarkiens étaient un peuple heureux. Leur science leur permettait de vivre de façon harmonieuse, et leur seul objectif était, je crois, la recherche d'un bonheur simple, régi par une philosophie... instinctive. La recherche scientifique était surtout axée sur le bien-être, sur la lutte contre la maladie et la souffrance, qui sont hélas le lot de toute civilisation, aussi avancée qu'elle soit. Nous connaissions évidemment l'existence d'autres civilisations, très différentes de la nôtre, mais passé le cap de la découverte, les dirigeants xarkiens, les « Grands Sages », comme on les appelait alors, ont compris que le contact entre ces multiples civilisations, trop différentes les unes des autres, n'était pas une chose souhaitable. Chaque monde doit suivre, selon nos lois, son évolution propre. Ce n'est peut-être pas une bonne option, mais c'était ainsi, sur Xarka.

Chris esquissa une grimace.

— Les contacts entre civilisations différentes ont toujours été source de chocs et d'affrontements, sur Terre. Il doit en être de même dans tout l'Univers, soupira-t-il.

— Peut-être, Chris. Je ne sais pas. Toujours est-il que sur Xarka, les

Lois définissaient clairement les limites de la recherche scientifique. Toute nouvelle découverte devait être soumise à l'approbation des Sages. Ce fut le cas pour une découverte qui est aujourd'hui à la source de nos ennuis. Un chercheur isolé, peu connu à l'époque, effectuait des recherches d'ordre médical sur un mal qui a toujours frappé les êtres pensants, quels qu'ils soient : la folie. Sur Xarka, comme sur Terre, le cerveau a ses faiblesses, et des êtres dévient parfois vers une forme de pensée illogique. Or, ce chercheur prétendait avoir découvert un procédé extraordinaire, capable de soigner les maladies mentales. Ce savant est toujours vivant aujourd'hui, et il est devenu le maître d'une planète en proie à la folie la plus totale! Il se nomme lui-même Astakla, ce qui, dans la langue xarkienne signifie : Maître des Fous...

Ithy-A marqua un léger temps de silence, puis reprit :

— Au cours de manipulations de laboratoire, Astakla avait réussi à créer de toutes pièces une cellule d'un type très particulier : une cellule vivante, extraordinairement complexe, *programmable à volonté*, et parfaitement capable de vivre et de se reproduire à l'intérieur d'un corps humain, particulièrement au niveau du cortex cérébral. Mais le plus important, c'est que ces cellules, introduites dans le cerveau d'un malade mental, pouvaient, une fois programmées, corriger d'elles-mêmes, et définitivement, toute déviation mentale du cerveau considéré.

— Autrement dit : guérir le malade? intervint Chris.

— Oui. C'est du moins en ce sens que la chose a été présentée au Conseil Scientifique, à l'époque. Un certain nombre d'expériences ont été décidées, et elles ont toutes abouti au résultat escompté. Les malades mentaux traités par les cellules programmées ont retrouvé très vite leur équilibre.

— C'est prodigieux ! s'exclama Chris.

— Non, Chris. C'est monstrueux..., corrigea la jeune femme, avec une mine soucieuse. Sur Terre, la découverte de la radio-activité en tant que moyen de lutte contre certaines maladies était aussi une chose prodigieuse. Mais vous savez mieux que moi à quoi cela a finalement abouti... Dans le cas des cellules programmables, ce fut la même chose, hélas. Mais la différence, c'est que les savants du Conseil Scientifique, convaincus, certes, des résultats fantastiques qu'on pouvait obtenir par ce genre de traitement, ont aussitôt entrevu le danger d'une telle découverte. En effet, puisque ces cellules étaient programmables à volonté, cela supposait qu'on pouvait leur injecter au départ *n'importe quel programme!* Et créer ainsi un matériau de base qui, introduit dans un cerveau équilibré, pouvait en fausser à volonté les réactions les plus intimes!

— Autrement dit, en programmant d'une certaine façon ces

cellules, on pouvait tout aussi bien faire d'une race humaine libre de ses pensées, un peuple parfaitement capable d'obéir à n'importe quel ordre, n'est-ce pas? intervint Chris.

— C'est cela, Chris..., murmura Ithy-A. A la limite, ce moyen permettait de rendre fou un être parfaitement sain, ou de faire de lui un robot intelligent, mais parfaitement contrôlable! Alors le Conseil Scientifique de Xarka a purement et simplement refusé d'approuver la découverte. Il s'est même prononcé pour la destruction des cellules existantes, et la fermeture du laboratoire privé d'Astakla. La loi a interdit à ce dernier de poursuivre ses recherches.

Logiquement, Astakla, qui se nommait alors Ran-Buhr, aurait dû accepter le verdict, mais il a fait une chose qu'aucun Xarkien n'avait faite depuis des siècles : il s'est révolté contre la décision du Conseil ! Il a refusé de prendre en considération les arguments qui lui étaient opposés. Cette révolte le faisait tomber sous le coup d'une autre loi, et cette fois, le Conseil a demandé son incarcération. Une décision extrêmement rare, sur Xarka, mais qui semblait justifiée par la gravité de la situation. Les membres du Conseil Scientifique ont en effet compris que ce savant génial, mais dont ils commençaient à douter de l'équilibre mental, ne renoncerait pas à poursuivre ses recherches et ses expériences sur des êtres humains. Mais ils l'ont peut-être compris trop tard...

Elle demeura un instant silencieuse.

— Que s'est-il passé? demanda Chris.

— Astakla a dû réaliser ce qui l'attendait, après avoir tenu tête aux membres du Conseil Scientifique. Il s'est enfui avant qu'on l'arrête. Quand son laboratoire a été investi, il n'y était plus. Plusieurs de ses proches collaborateurs avaient également disparu, et il a été impossible de retrouver les appareils qu'il avait mis au point pour le traitement et la fabrication des cellules programmables. Pendant deux années xarkiennes personne n'a plus entendu parler de lui. On supposait qu'il avait pu se réfugier dans une contrée aride de Xarka, avec quelques fidèles, mais toutes les recherches sont restées vaines.

Elle flottait toujours devant Chris, ses longs cheveux répandus autour d'elle et bougeant faiblement, comme agités par une brise légère. Elle était très belle... Chris aurait aimé que ces instants durent une éternité. Il n'aimait pas vraiment cette femme, mais il ressentait pour elle une curieuse tendresse. Ils avaient fait l'amour, mais c'était déjà si loin. Et le souvenir de Florence se ravivait étrangement dans sa mémoire...

— Et ensuite, qu'est-il arrivé? demanda-t-il, tout en ayant l'impression de pressentir déjà la terrible vérité.

Le regard mauve d'Ithy-A croisa le sien, s'y accrocha.

— Ensuite, ce fut l'épidémie générale, qui a frappé les Xarkiens

avec une foudroyante rapidité. En l'espace de quelques semaines, les habitants de la planète furent pris d'une étrange léthargie, contre laquelle les spécialistes ne pouvaient rien. Ils étaient en train de... de devenir fous, Chris. Une douce folie qui les rendait inaptes à toute forme d'activité cohérente. Vous avez vu les réactions de Klona, quand vous avez repris conscience à bord du *cosmodule*, n'est-ce pas? Il allait vous tuer, en gardant le sourire, avec la certitude qu'il agissait pour votre propre bien. Mais lui, c'est encore autre chose. Il est maintenant sous l'influence des Milices Noires d'Astakla... Lui et beaucoup d'autres, malheureusement. Car c'est bien ce monstre qui est à l'origine de l'épidémie de folie qui a frappé les Xarkiens. Ran-Buhr s'est vengé de l'affront que lui avaient infligé les membres du Conseil Scientifique. Nous en avons la certitude aujourd'hui. C'est lui qui a remis sur pied un laboratoire secret, quelque part dans les contrées inhabitées de Xarka, et qui a provoqué un jour la contamination systématique de la population.

Le regard de Chris s'agrandit.

— Vous voulez dire qu'il a pu fabriquer à nouveau ces cellules programmables et...

— Et s'en servir pour contaminer la population de

Xarka, acheva Ithy-A. C'est en effet ce qu'il a fait. Et ce n'était pas une vengeance gratuite. Il a fallu du temps aux rares rescapés pour le comprendre. En fait, Ran-Buhr, devenu Astakla, a voulu dominer un peuple qui lui avait refusé la gloire à laquelle il estimait avoir droit. On suppose que son plan était le suivant : contaminer la population avec les cellules vivantes qu'il avait mises au point. On ignore quels moyens il a employés pour cette contamination, mais il n'avait sans doute que l'embarras du choix : l'eau des rivières, l'atmosphère peut-être... Mais on sait maintenant qu'il s'est trop précipité. L'expérience n'a pas exactement répondu à son espoir, c'est-à-dire : contrôler à son gré les réactions des Xarkiens en toute circonstance.

« On pense aujourd'hui avec certitude qu'il a réussi à contaminer les gens avec des cellules préprogrammées pour rendre les sujets apathiques et dociles, mais que la seconde phase de l'opération n'a pas encore abouti. Du moins pas sur une grande échelle. Astakla contrôle mentalement, sans doute par l'intermédiaire d'appareillages complexes, une minorité baptisée : les Milices Noires, car ces gens sont toujours vêtus de sombre. Ces hommes et ces femmes dépendent entièrement de la volonté de leur maître. Mais Astakla n'a pu conditionner de cette façon qu'un nombre restreint d'individus, par le biais de cellules programmées pour corriger toute « déviation », même instinctive, des cerveaux sous leur contrôle. Actuellement, la population de Xarka est réduite à trois catégories d'individus : les fous — les plus nombreux —, les miliciens, dont le nombre augmente de

jour en jour depuis quelque temps, et les Réfractaires... »

Des images jaillissaient maintenant dans le cerveau de Chris. Elles semblaient être l'émanation des propres souvenirs d'Ithy-A. Il voyait une grande ville, aux avenues rectilignes et claires, bordées d'arbres énormes, avec d'immenses bâtiments blancs aux formes et aux proportions harmonieuses. Mais cette ville avait un air d'abandon qui ne trompait pas. Des gens erraient dans les rues, le regard vide, absent. Certains paraissaient tenir de grands discours, face à une foule indifférente qui semblait rester sur place parce qu'elle n'avait rien de mieux à faire que d'écouter l'orateur. Parfois, un homme vêtu d'une longue cape noire apparaissait, et la foule s'affolait, se dispersant dans toutes les directions. Chris vit également des gens qui prenaient leur repas. Ils mangeaient avec les mains, directement dans les plateaux qui défilaient sur des tapis roulants immenses.

— Ils sont fous, Chris, murmurait la voix d'Ithy-A. Ils mangent, ils dorment, ils font parfois l'amour, mais ils ne sont pas conscients de ce qu'ils font. Rien ne peut les atteindre. Des morts-vivants. Peut-être qu'ils sont heureux ainsi? Nul ne peut le savoir. Ils ne manquent de rien. Les machines sont là pour veiller à tout... Mais ils ne sont plus maîtres de leur destinée, et c'est cela qui est atroce, finalement. Ils n'obéissent encore à personne, mais un jour viendra où Astakla aura enfin trouvé ce qui lui échappe encore, et alors, personne ne peut savoir ce qui se passera. Je crois qu'Astakla est devenu fou, lui aussi. Peut-être le résultat d'une expérience ratée, qu'il aurait pratiquée sur lui-même. Mais ce qui est certain, c'est qu'il cherche désespérément un moyen rapide de contrôler à distance l'action des cellules programmables qu'il a injectées à tout un peuple. Jusqu'à maintenant, l'existence des Réfractaires l'a gêné dans ses projets, parce qu'il devait mobiliser les êtres qu'il contrôle actuellement, pour faire face à la menace que représentait une poignée d'êtres qui ont échappé à la contamination générale, et qui ont voué leur existence à une lutte désespérée.

— Les Réfractaires? murmura Chris. Comment ont-ils pu échapper à ce terrible fléau?

— Nous le savons seulement depuis peu de temps, Chris, répondit la jeune femme. Ceux que nous appelons les Réfractaires possèdent un chromosome différent de celui de la majorité des Xarkiens. Peut-être une mutation qui n'avait pas été décelée avant les événements? Toujours est-il que ces Réfractaires, dont je fais partie, ainsi que la plupart des gens qui vivent actuellement à bord du *cosmodule*, ne sont guère réceptifs à l'action normale des cellules programmables. L'injection d'une ou plusieurs de ces cellules vivantes ne provoque généralement chez eux que des symptômes passagers de folie. Astakla l'a malheureusement compris très vite, et il a trouvé la parade. Quand

ses miliciens peuvent intercepter l'un d'entre nous, il pratique alors une intervention génétique qui aboutit à la neutralisation de ce chromosome. Alors, le Réfractaire ainsi traité devient à son tour vulnérable. Et malheureusement, les Milices Noires nous traquent sans répit...

— L'homme en noir, murmura Chris. L'homme aux yeux d'oiseau de proie...

Ithy-A inclina la tête.

— Oui, Chris... Ils ont découvert à leur tour le secret des transferts, qu'il nous a fallu, à nous, des années pour mettre au point. Ils en connaissent encore assez mal les principes, heureusement, mais cet avantage ne durera pas, je le crains. Il n'existe plus que quelques refuges cosmiques où ils ne peuvent encore pas nous atteindre. Ils ont appris eux aussi à se déplacer librement, et instantanément, dans l'espace et dans le temps... Et bientôt, les derniers réfractaires seront à leur merci. En me suivant, ils ont découvert la Terre, et déjà, Astakla doit rêver d'asservir ce nouveau monde. Les miliciens sont porteurs des terribles germes issus des cellules programmables. Ils sont transmissibles par contact direct.

— Alors... ces cas de folie enregistrées au village, c'était... c'était cela?

— Oui, Chris. Plusieurs Miliciens étaient à ma poursuite quand tu es arrivé, sur la route. Ton intervention a provoqué un certain déséquilibre dans l'environnement que je crée perpétuellement autour de moi, lors des transferts. Ils ne sont pas encore bien habitués à certaines présences étrangères à notre monde. Ils ont décroché, ce soir-là, sans avoir pu me contaminer. Mais ils sont revenus à la charge. Ils m'ont cherchée. Et c'est sans doute en entrant en contact direct avec certains de tes semblables qu'ils les ont contaminés à leur tour... Tu comprends maintenant pourquoi ton propre monde est maintenant menacé directement?

— C'est monstrueux! souffla Chris.

Il fixa intensément la jeune femme, toujours auréolée de la lueur bleutée qui émanait de la torsade.

— Ce n'est pas par hasard que tu es venue sur Terre, n'est-ce pas? affirma-t-il, sans se rendre compte qu'il revenait, comme elle, au tutoiement.

— Non, Chris. Non, ce n'est pas par hasard. Je savais le risque terrible que je faisais courir à tes semblables en pénétrant dans une sphère que n'avaient pas encore découverte les Miliciens... Mais je n'avais pas le choix. Il fallait que je retrouve Kilya... Souviens-toi, Chris... Elle était blonde, comme moi, avec de grands yeux mauves comme les miens... Elle était ma sœur, Chris...

CHAPITRE XI

— Christian François Bareuil, acceptez-vous de prendre pour épouse Florence Corval, ici présente...

Florence souriait derrière son voile de mariée. Chris voyait les yeux mauves, immenses, levés vers lui. Un regard qui disait : « *Je t'aime, Chris... Et je t'aimerai toute ma vie...* »

— Oui-

Un écho interminable prolongeait ce mot définitif.

— Florence...

— Oui, mon amour?

— Florence, je crois que je sais maintenant ce que signifie le mot : bonheur.

Les phares de la voiture avalaient la route. Florence avait laissé aller sa tête contre l'épaule droite de Chris, et elle chantonait doucement. Une étrange chanson, un peu triste.

— Tu es heureuse?

— Très heureuse, Chris. La vie est une chose merveilleuse, n'est-ce pas?

— Tiens, regarde... Nous arrivons. Ferme les yeux, maintenant. Tu vas rester dans la voiture, et je vais aller allumer. Tu vas voir, ce vieux moulin est une merveille! Quand il sera complètement aménagé, ce sera un vrai nid d'amour! Tu ne regretteras pas Paris, au moins?

Florence avait fermé les yeux, tandis qu'il engageait la voiture dans le chemin d'accès.

— Non, Chris. Je n'aime pas les grandes villes. Ici, je suis certaine que nous serons heureux...

Chris coupait le contact et ouvrait sa portière.

— Ne bouge pas, surtout!

La nuit était douce et tiède, et des senteurs enivrantes flottaient autour de la vieille bâtisse. Chris alluma les lampes extérieures, puis revint en courant vers la voiture, dévalant les marches deux par deux.

— Regarde, Florence! Notre château!...

Il riait. Florence aussi riait.

— Une vraie mesure, n'est-ce pas? Mais sois tranquille, les murs sont à toute épreuve, et la toiture tient bon. Les travaux commenceront dès demain. Et nous nous installerons dans un mois, si tout va bien. En attendant, j'ai trouvé à louer une petite maison, au village. Tout près d'ici...

— Chris-

Florence le regardait intensément.

— Chris... Je voudrais passer cette nuit ici, dans cette vieille demeure... Nous avons tout ce qu'il faut dans la voiture, n'est-ce pas?

— Bien sûr, mais... Tu sais, il y a bien un lit, dans une des chambres, mais il est tellement vieux!...

— Ça ne fait rien, Chris. Nous deux... seuls...

L'immensité scintillante baignait Chris de toutes parts. Il ne voyait plus Ithy-A. Le temps reprenait son cours normal, sans transition. — Florence!...

Le cri avait peut-être jailli de ses lèvres. Quelque chose de mystérieux était en train de se déchirer, au plus profond de son subconscient. Il ne se sentait plus en mesure de faire la part de la réalité, et celle du rêve. Il était en train de se passer quelque chose d'incroyable. Ses propres souvenirs se matérialisaient au cœur de cet infini impensable. Il était en train de replonger dans son propre passé...

— Ithy-A... Où êtes-vous? s'affola-t-il.

Il se sentit aussitôt rassuré. Ithy-A n'était plus visible, mais il était conscient de sa présence, toute proche. Elle ne l'avait pas abandonné. Elle se tenait seulement en retrait, pour une raison qu'il n'était pas capable de définir.

— Florence... C'était...

La luminescence scintillante tourbillonnait, et il s'abandonna au vertige qui s'emparait de tout son être.

Florence portait la robe à ramages qu'il lui avait achetée la semaine précédente. Son visage était grave, presque tendu, et ses mouvements, d'ordinaire si gracieux, si équilibrés, avaient quelque chose de fébrile.

— Florence, que fais-tu?

Elle continuait à se déplacer dans la maison, ouvrant des tiroirs, déplaçant des objets.

« Je ne peux pas l'atteindre, songea Chris. Elle ne m'entend pas... Je suis en train de... de revivre une scène que... »

La vérité explosa en lui, déchirant définitivement le voile qui occultait encore sa mémoire.

Une scène qu'il n'avait jamais vécue!...

Elle était pourtant imprimée dans sa mémoire, avec une netteté effarante. Il lui semblait qu'il se trouvait tout près de Florence, dans cette maison dont il connaissait les moindres détails! Dehors, il faisait nuit... Florence allait sortir de la maison. Ses traits reflétaient maintenant un désespoir sans limites. Non, elle était encore dans son bureau, penchée dans la lueur de la lampe, dont l'abat-jour était de travers. Elle écrivait...

Le cœur de Chris se serra :

— Non, Florence! Non, je t'en supplie...

— *Il le faut, Chris... Plus tard, tu comprendras...*

Impossible de l'atteindre, de l'empêcher de commettre l'irréparable...

— *Rien n'est irréparable, Chris...*

Elle marchait maintenant dans le chemin creux, et Chris se demanda comment elle pouvait se déplacer ainsi, sans le moindre éclairage. Des questions idiotes affluaient à son esprit. Des questions vides de sens, puisqu'il savait déjà ce qu'elle allait faire. Elle courait, maintenant. Autour d'elle, la nuit prenait une coloration mauve, et un grondement lointain emplissait l'espace, comme un interminable roulement de tonnerre. Et Florence courait de plus en plus vite, en regardant parfois derrière elle.

« Elle a peur, songea Chris. Et je ne peux rien faire pour l'aider. Pour l'empêcher de... »

Une véritable tornade s'abattait sur la lande, mais Florence continuait à courir en titubant en direction du torrent. Chris poussa un hurlement terrible. Une ombre venait de jaillir des ténèbres mauves.

— L'homme en noir, haleta Chris... Florence! L'homme en noir!... Attention!...

Là-bas, très loin semblait-il, et pourtant si proche de lui qu'il aurait pu la toucher, Florence s'était immobilisée au bord du gouffre. Le vent violent plaquait sa robe contre ses cuisses. Il lui arracha soudain son écharpe, et le voile léger alla s'accrocher dans les branches de l'arbre.

L'homme en noir était là, lui aussi, mais il paraissait hésiter. Il regardait la jeune femme debout au bord du vide, et son regard devenait d'un rouge sanglant. Florence serrait quelque chose contre elle, et lui faisait face, les traits ravagés par une formidable tension intérieure. Elle fit soudain un geste brusque, bras tendu, et l'homme au regard d'oiseau de proie recula en titubant, et en émettant un râle assourdi. Une lueur violente montait maintenant du gouffre. Chris la voyait nettement. La luminosité s'amplifiait de seconde en seconde, atteignait Florence, toujours immobile comme une statue, la tête rejetée en arrière.

Chris eut l'impression qu'il reculait, tout comme reculait l'homme en noir. Il regardait toujours la silhouette environnée d'une lumière irréaliste, née semblait-il de la nuit qui devenait d'une opacité d'encre.

— *Il faudra te souvenir, un jour, Chris... Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas?*

La silhouette claire disparut brusquement, avalée par la luminosité blanche.

— Florence!...

Le hurlement désespéré de Chris emplit le silence qui s'était

soudain abattu sur la lande. L'homme en noir avait disparu lui aussi, et la nuit reprenait son aspect habituel. Le vent avait cessé de secouer l'arbre décharné aux branches duquel pendait l'écharpe de Florence.

Florence était morte... Elle avait sauté dans le vide, et les remous du torrent avaient emporté à jamais son corps disloqué, sans vie...

Un sanglot secoua Chris. Des larmes brouillaient sa vue. Le paysage s'éloignait de lui, perdait toute consistance.

« Je voudrais mourir, songea-t-il. Pourquoi a-t-il fallu que je voie cette chose atroce?... »

— *Chris... Ne vous abandonnez pas! Pas maintenant... Il faut que vous fassiez un effort. Il faut nous aider!...*

Chris fit un effort violent pour ouvrir les yeux. Il sentait qu'un tourbillon vertigineux l'entraînait vers un ailleurs qu'il refusait de tout son être. Il s'éloignait de plus en plus vite, happé par un vide peut-être identique à celui qui avait emporté Florence...

— *Chris! Je vous en supplie! Pas ça!... Florence... Vous ne la trouverez pas ainsi! Il faut revenir vers nous... Elle n'est pas morte, Chris!*

Les pensées atteignaient de plus en plus difficilement son cerveau.

— Pas morte..., bredouilla-t-il. Florence n'est pas morte... C'est bien cela, n'est-ce pas? Elle ne s'appelait pas réellement Florence Corval... Une... une fausse identité. Elle n'était pas non plus Terrienne. Florence, c'était... Kilya. Et maintenant...

Maintenant, il savait ce qu'il fallait faire pour échapper au tourbillon qui l'entraînait vers le néant. La torsade bleue... Il ne pourrait pas l'étirer indéfiniment. Elle allait finir par se rompre, et il ne pourrait jamais regagner le *cosmodule* des Xarkiens...

Sa pensée redevint cohérente, et une volonté puissante naquit en lui. Il fallait qu'il revienne vers Ithy-A, pendant qu'il en était encore temps. Il devait dominer ce tourbillon atroce, qui n'était sans doute qu'une illusion née de sa propre existence immatérielle!

Il sentit que son environnement se stabilisait progressivement. Il ne tombait plus dans un vide infini, et la luminescence scintillante reprenait consistance autour de lui.

— C'est bien, Chris..., murmura tout près de lui la voix un peu déformée d'Ithy-A. Vous nous avez fait une peur terrible, vous savez...

Il retrouva progressivement la vision transparente de la jeune femme, et se rapprocha d'elle, au prix d'un effort supplémentaire. Ithy-A était transfigurée par une joie étrange.

— Nous avons réussi, Chris..., émit-elle. Je sais maintenant que Kilya n'est pas morte. J'en étais certaine, mais il me fallait une preuve ! Cette preuve, vous venez de me la fournir !

Un calme étonnant envahissait maintenant Chris, et il se sentait d'une lucidité extraordinaire.

— Je n'ai jamais vécu réellement cette scène, n'est-ce pas? fit-il.

— Non, Chris... Mais cette scène s'est pourtant déroulée exactement comme vous venez de la vivre...

Ils refluaient maintenant côte à côte vers le *cosmodule*, vers ce point lumineux perdu dans l'immensité de l'espace, et dont la taille grossissait régulièrement. De plus en plus vite.

— Florence était donc une femme de Xarka, murmura Chris.

— Elle *est* toujours une Xarkienne, corrigea Ithy-A. Il y a un peu plus de deux années terrestres, nous vivions encore ensemble, dans un refuge secret de Xarka, où quelques Réfractaires essayaient désespérément de trouver les moyens de lutter contre l'influence néfaste d'Astakla... Quelques savants rescapés de la terrible contamination, mais traqués sans relâche par les Milices Noires...

Elle s'interrompt brusquement, et se rapprocha de Chris, par le seul jeu de la volonté.

— Attention, Chris... Nous abordons le passage délicat. Détendez-vous au maximum. La perte de conscience ne devrait pas durer plus de quelques minutes. Nous allons réintégrer le *cosmodule*. Ne vous inquiétez pas. Tout doit se passer normalement... N'essayez surtout pas de résister. Vous ne feriez que retarder le processus de rematérialisation, et c'est très désagréable.

Chris ressentit tout d'abord une sensation de frustration. Il avait fini par s'habituer à cette immensité prodigieuse où il évoluait librement, débarrassé de la lourdeur de son corps imparfait d'être humain. Il décelait en lui une sorte de refus instinctif qui s'opposait à sa réintégration... Il survolait encore ce corps immobile qui était le sien, et il désirait prolonger encore la formidable sensation de liberté totale. La torsade bleutée reliait son crâne à celui de ce corps immobile, privé de vie, qui lui paraissait curieusement étranger. Il lutta un instant contre les impulsions qui naissaient au cœur de l'entité lumineuse planant au-dessus du corps rigide, puis ce fut le noir. D'un seul coup, sa pensée se dilua, se réduisit à une petite étincelle vacillante... Le noir, autour de lui. Il ne savait plus où il était, ni ce qu'il était.

Il sombra complètement, en s'accrochant à un espoir insensé : Florence... Florence était vivante, quelque part... Il ne savait pas encore où, mais il finirait bien par savoir!...

CHAPITRE XII

Chris reprit conscience sans la moindre transition, et il reconnut aussitôt l'étrange local où le jeune homme fou avait failli le tuer. Un frisson le secoua des pieds à la tête, et il se redressa brusquement. Ithy-A se tenait près de lui, souriante.

— Ça va, Chris? demanda-t-elle. Vous pouvez quitter la plate-forme de relaxation. Pendant notre incursion dans la dimension Mu — nous l'avons baptisée ainsi, faute de mieux ! — nos spécialistes ont pu stabiliser votre métabolisme, un peu... secoué, après les fantaisies de Klona! Vous ne risquez plus rien, maintenant. Comment vous sentez-vous?

Chris quitta la plate-forme métallique qui commença aussitôt à s'escamoter dans le sol brillant comme un revêtement de plastique uniforme. Une fois sur ses jambes, il fit quelques mouvements, étonné de retrouver la souplesse de ses muscles.

— Je suis en pleine forme, constata-t-il.

— Venez, Chris. Nous ne devons pas demeurer ici.

Elle l'entraîna vers une ouverture ovoïde que Chris n'avait pas remarquée jusqu'alors. La luminosité rosée avait disparu, et les blocs cubiques étaient maintenant immobiles. Avant de sortir, il jeta un coup d'œil en direction des appareillages électroniques complexes qui occupaient le fond du local.

— C'est fantastique, grogna-t-il. Je devrais être complètement dépassé par ce qui m'arrive, et en fait, j'admets tout cela avec une facilité dérisoire.

Le souvenir de ce qui venait de se passer, au cœur de l'immensité scintillante, lui revint brusquement en mémoire, et il se figea sur place, au seuil d'une longue cursive faiblement éclairée par des veilleuses orangées, disposées de loin en loin le long de la paroi lisse.

— Florence!... Elle...

Ithy-A lui prit doucement le bras.

— Venez, Chris, dit-elle en l'entraînant. Vous savez maintenant qu'elle n'est pas morte. Je dois achever mon histoire.

Ils longeaient maintenant une paroi transparente, au-delà de laquelle s'étendait l'immensité cosmique. Une beauté sans pareille... Des milliards de mondes perdus dans l'Infini...

— Ne nous attardons pas, Chris. Le temps presse, murmura la jeune femme. Nous devons maintenant retrouver Kilya, ou Florence,

comme vous voulez... Je vous ai dit qu'elle est ma propre sœur. Mais elle représente maintenant le dernier espoir des réfractaires qui ont pu échapper aux Milices d'Astakla. C'est son histoire à elle que je dois maintenant vous raconter. Comme moi, elle était la fille de Glanska, un prodigieux savant...

Son beau visage se voila sous l'effet d'une brusque tension interne :

— Aujourd'hui, notre père n'est plus, Chris... Les Miliciens l'ont arrêté, un soir, et l'ont emmené vers le palais d'Astakla, avec d'autres Réfractaires. Nous savons depuis qu'il n'a pas résisté aux traitements qui lui ont été infligés. Astakla dispose de moyens monstrueux pour soumettre les dissidents.

Elle s'immobilisa devant un panneau mobile qui s'escamota silencieusement vers la droite, révélant l'entrée d'une pièce assez vaste, dont le sol était revêtu d'une sorte de moquette synthétique à poils longs, d'un blanc neigeux. Le mobilier semblait fait de vibrations ténues, d'un vert très tendre, transparent.

— Asseyez-vous, Chris, proposa la jeune femme, en s'installant elle-même dans un fauteuil translucide qui épousa aussitôt la forme de son corps.

Chris s'installa en face d'elle. Un léger bourdonnement résonnait à ses oreilles. Il eut aussitôt l'impression qu'il était assis dans le vide!

— Etonnant, dit-il dans un sourire.

— Revenons à mon père, reprit Ithy-A. Il travaillait depuis longtemps, dans un laboratoire clandestin, à des recherches devant aboutir à un moyen de combattre efficacement les projets monstrueux d'Astakla. Et Kilya était son assistante... Ils étaient persuadés, l'un et l'autre, qu'il était possible de sauver le peuple Xarkien, et de neutraliser l'action des cellules programmables, avant qu'Astakla ait lui-même résolu le problème du contrôle massif des contaminés. Kilya était alors une biotechnicienne de première force, et elle était au courant de tout ce qui s'élaborait lentement dans ce laboratoire. Mais les Miliciens ont fini par localiser notre père. Quand ils l'ont arrêté, j'ai pu avertir Kilya à temps. Elle a décidé alors de disparaître, en utilisant un moyen que d'autres Réfractaires étaient en train d'achever de mettre au point : les transferts instantanés.

« La découverte n'était pas encore vraiment au point, mais Kilya a décrété qu'elle n'avait pas le choix. Elle a sans doute pris un risque énorme, quand elle a pénétré un peu plus tard, dans une des sphères transférentielles préparées par les spécialistes en question. Ceux-ci pensaient pouvoir contrôler son transfert vers un autre monde, mais je t'ai dit que la découverte était encore au stade expérimental. Emportant avec elle les notes essentielles de notre père, dans l'intention de poursuivre les recherches hors d'atteinte des Miliciens, elle a en fait échappé aux contrôles en cours de transfert. Résultat,

nous avons la certitude qu'elle avait trouvé un abri sûr, mais nous ignorions où exactement... »

— Cet abri, c'était la Terre, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la jeune femme. Mais ce n'est que beaucoup plus tard que nous avons pu reconstituer le programme exact du transfert, et déterminer l'endroit du cosmos où avait abouti Kilya.

— C'est prodigieux! murmura Chris. Et Florence... je veux dire, Kilya, a pu s'intégrer à la population terrienne sans attirer l'attention?

Un léger sourire effleura les lèvres d'Ithy-A.

— Sans grand problème, j'imagine, dit-elle. Kilya était probablement une exception, chez les Xarkiens. Une intelligence étonnante, héritée sans doute de notre père, mais également des facultés mentales assez extraordinaires! Nous sommes tous plus ou moins télépathes, sur Xarka, mais Kilya était vraiment un cas exceptionnel. Elle n'a dû avoir aucune difficulté à assimiler la langue et les habitudes des Terriens, et à se procurer tout ce dont elle avait besoin, en suggestionnant les gens qu'elle pouvait approcher, à leur insu, bien entendu. J'ai moi-même utilisé ce genre de moyen pour évoluer sans problème sur Terre, un peu plus tard! Ce n'est peut-être pas très... honnête, mais nous n'avions pas le choix des moyens !

Chris buvait littéralement ses paroles. Il sentait confusément qu'il était en train de s'acheminer vers quelque chose de formidable...

— Kilya s'est donc réfugiée sur Terre, reprit Ithy-A. Je suppose qu'elle a aussitôt cherché un moyen de pouvoir reprendre et achever les travaux entrepris en compagnie de notre pauvre père. Et vous avez sans doute été le premier maillon... Vous vous êtes rencontrés, mais ce n'était certainement pas un hasard. Et le fait que vous soyez vite tombé amoureux de Kilya, n'en était certainement pas un non plus. Ne soyez pas déçu, Chris... Mais votre mariage, votre décision de quitter Paris et de vous réfugier dans une région assez sauvage, d'acheter ce moulin et d'y vivre, n'ont pu émaner que de la volonté de ma sœur.

Des détails qu'il avait crus oubliés affluaient maintenant à l'esprit de Chris. Il avait été emporté dans un véritable tourbillon! Et il réalisait maintenant que ses réactions n'avaient pas été naturelles... Par exemple, il n'avait jamais éprouvé le besoin de questionner Florence sur son passé, ni sur sa passion pour la biologie...

— Dans une certaine mesure, expliqua Ithy-A, j'imagine que Kilya contrôlait perpétuellement vos réactions, même les plus intimes. Rien ne pouvait donc vous étonner vraiment de sa part. Et elle pouvait ainsi poursuivre les recherches entreprises. Malheureusement, Astakla a fini par faire parler certains Réfractaires capturés par ses miliciens. Et il a compris lui aussi comment Kilya avait pu échapper à ses hommes. Et les Milices Noires ont retrouvé la trace de Kilya, alors que je me lançais moi-même à sa recherche. Nous avons progressé dans la

connaissance des « Transferts Instantanés », et le *cosmodule* à bord duquel nous nous trouvons actuellement nous avait permis d'établir une base mobile, difficilement détectable par les Miliciens. Astakla se heurte encore à certaines difficultés au cours des transferts, mais cela ne durera pas, je le crains. C'est pour cela qu'il nous fallait agir vite. A partir du *cosmodule*, j'ai donc été projetée dans ton monde, Chris. Mais il était trop tard, hélas ! Quand j'ai pu retrouver la trace de Kilya, après des investigations mentales épuisantes, les autres étaient déjà sur sa piste depuis un certain temps.

Elle fixa Chris avec une gravité particulière.

— Vous vous souvenez des premiers malaises de... Florence, n'est-ce pas ? Elle a sans doute compris très vite qu'elle était de nouveau en danger, quand les premiers symptômes se sont manifestés. Astakla a fait des progrès dans ses recherches... Il est sur le point d'aboutir. Je suppose que ses hommes ont pu repérer Kilya, une première fois, et l'approcher suffisamment pour neutraliser dans un premier temps l'action défensive de ce chromosome différent que possèdent les Réfractaires. Mais Kilya s'en est rendu compte à temps. Elle a réalisé qu'elle allait devenir vulnérable à l'action des cellules programmables... Ces malaises que vous avez constatés étaient en fait la première phase d'une opération qui devait réduire Kilya à la merci des Miliciens Noirs...

« Alors, elle a choisi la seule solution qui s'imposait : fuir une nouvelle fois, gagner du temps... Elle ne s'est pas suicidée, Chris. Elle a seulement tenté de le faire croire, pour échapper à ses poursuivants. Je suppose également qu'elle avait envisagé les ennuis que pouvaient vous créer une disparition sans explication. D'où cette mise en scène qui a trompé votre police. En réalité, Kilya, ou Florence, c'est selon, a provoqué un nouveau transfert, vers une destination inconnue. Un nouveau refuge... Mais cette fois, elle n'a laissé aucune trace décelable derrière elle, en sachant parfaitement que les hommes d'Astakla la retrouveraient inmanquablement si cette trace existait.

« Quand j'ai moi-même établi le contact avec vous, j'ignorais que Florence avait dû fuir à nouveau. De toute façon, ils me traquaient également, et c'est votre intervention qui m'a sauvée, en pleine nuit, parce qu'elle a brouillé pendant un temps le piège qu'ils resserraient autour de moi. Ils sont encore mal habitués aux caractéristiques mentales des Terriens, quelque peu différentes des leurs, et cela leur crée des difficultés. Un peu plus tard, ils ont tenté une nouvelle attaque, alors que nous revenions de Valence. Mais ceux du *cosmodule* ont pu intervenir à temps. Je crois en fait que les Miliciens d'Astakla ont purement et simplement tenté de nous détruire... »

— L'accident..., murmura Chris. Je savais bien qu'il ne s'agissait pas d'un camion !

— Non, Chris. Ce n'était pas un camion. Les Miliciens ont tenté de nous intercepter. Cette lueur aveuglante émanait d'une de leurs sphères transférentielles, et nous a forcés à quitter la route. Heureusement j'avais pressenti leur attaque, et j'étais en relation télépathique avec ceux du *cosmodule*. Ce soir-là, ils ont réussi à créer un tel champ magnétique autour du lieu de l'accident, que les Miliciens n'ont pu que refluer en catastrophe. Mais ils sont revenus à la charge, un peu plus tard. En changeant de méthode... Alors que de mon côté, j'essayais de savoir ce qu'était devenue réellement Kilya. J'ai visité son bureau, pendant votre absence...

— Pourtant, j'ai trouvé la clef à sa place, émit Chris.

Le sourire revint sur les lèvres de la jeune Xarkienne.

— Je n'ai pas besoin de clefs, Chris... Toujours les transferts instantanés. Nous commençons à bien maîtriser certains phénomènes... J'étais en train de chercher à l'intérieur du laboratoire de Kilya, quand ils ont tenté une nouvelle fois de me neutraliser. J'ai dû disparaître, rejoindre le *cosmodule*... Vous êtes arrivé peu après, et votre présence a achevé de dissoudre la zone de transfert.

— Ce froid glacial, soupira Chris. Je ne comprenais pas... J'avais l'impression de vivre un cauchemar depuis l'instant où vous étiez entrée dans ma vie.

Il la regarda avec une expression tendue et revint au tutoiement sans s'en rendre compte :

— Puis tu es revenue, dit-il sourdement. Et je n'arrivais pas à me poser les questions qui auraient dû logiquement me venir à l'idée. J'admettais tout en bloc! Tout comme j'ai admis que nous pouvions faire l'amour, alors que j'aimais toujours Florence...

— Il ne faut pas m'en vouloir, Chris. J'essayais de réunir le maximum d'éléments pour savoir ce qui était arrivé à Florence. Je ne voulais surtout pas attiser ta méfiance. Je voulais que tu restes en dehors de tout cela, tu comprends ! Je n'avais pas les facultés de Kilya pour contrôler tes réactions... Et j'avais déjà beaucoup de mal à m'adapter aux habitudes terriennes !

Chris ne put s'empêcher de sourire en se souvenant d'une foule de détails qu'il n'avait pu s'expliquer sur le moment.

— J'avoue que par moments, j'avais l'impression que tu n'étais pas... pas très équilibrée, dit-il. Tes réactions étaient déroutantes, c'est le moins qu'on puisse dire !

— Je sais, Chris. Mais j'ai quand même réussi à te faire expliquer en détail ce qui s'était passé. La maladie étrange de Florence, son « suicide »... Pendant que nous faisions l'amour, j'ai pu déceler en toi des choses étonnantes. Parce que ton esprit était détendu... Et j'ai compris que Florence n'avait pas disparu sans laisser derrière elle un moyen quelconque de la retrouver. Elle avait laissé un message... Un message

dont tu étais le dépositaire inconscient!

— Cette scène que je viens de revivre! s'exclama Chris. C'était cela, le message, n'est-ce pas?

— Oui, Chris. Kilya avait imprimé dans la partie subconsciente de ton cerveau des images que tu n'étais pas en mesure de restituer en temps ordinaire... Je l'ai compris au cours de cette nuit, où les Miliciens d'Astakla ont tenté une nouvelle fois de m'atteindre, alors que je préparais ton propre transfert en direction du *cosmodule*. Ils ont lancé une attaque foudroyante, parce qu'ils avaient compris, eux aussi, le risque qu'ils couraient. Je suppose qu'ils ont mis toute leur puissance dans cette attaque. Une attaque dont le malheureux Dog a été le premier à faire les frais... Ils ont utilisé un rayonnement mortel, foudroyant. Je n'ai rien pu faire. Il fallait que je songe avant tout à rejoindre le *cosmodule*. Je n'ai pas même eu le temps de t'avertir. Tu dormais toujours dans ta chambre, et je ne pouvais déjà plus t'atteindre. J'ai essayé de te faire comprendre qu'il fallait que tu prennes le bracelet que je t'avais offert. Mais il était déjà trop tard. Leur influence s'étendait trop rapidement. Je n'ai eu que le temps de fuir, de plonger dans la sphère transférentielle dont je venais de provoquer l'apparition. La suite, tu la connais...

— Ce bracelet, intervint Chris, en regardant le cercle de métal satiné qui entourait son poignet droit :

— Il t'aurait probablement protégé de l'influence mentale de l'homme en noir qui t'a conduit vers le gouffre, Chris, soupira Ithy-A. J'ai regretté amèrement de ne pas t'avoir laissé le mettre, le soir où je te l'ai donné. Mais il était encore un peu tôt pour cela. Ce même bracelet t'aurait du même coup mis en partie à l'abri de mes propres impulsions mentales...

Maintenant, tout devenait extraordinairement clair dans l'esprit de Chris. Soumis à la volonté de l'inconnu au regard d'oiseau de proie, il avait bien failli conduire ce dernier à...

Il sursauta violemment.

— Ils avaient compris, n'est-ce pas? s'écria-t-il. Ils savaient que je pouvais inconsciemment les conduire vers... vers Florence! Si j'avais plongé dans le gouffre, ils...

— Tu leur aurais ouvert toi-même une porte dont ils pressentaient l'existence, Chris, émit calmement Ithy-A. Tu aurais effectivement rejoint Kilya, à laquelle tu es relié par un lien indestructible. Mais ils auraient pu suivre le mouvement...

— Et Paul! Paul Barranges... C'est lui qui m'a sauvé !

— Sans le savoir, Chris... Et sa présence soudaine n'a pas été tout à fait un hasard. Tu étais sous l'influence mentale du Milicien, et je ne pouvais plus t'atteindre. Alors, j'ai changé mon fusil d'épaule, comme vous dites sur Terre! Cela n'a pas été facile, mais j'ai pu établir un

contact mental intime avec un Terrien particulièrement réceptif. Tu le connais sans doute, Chris... Un jeune homme, qui vit dans une bergerie abandonnée, pas très loin du Moulin...

— On l'appelle le « Pâtou », murmura Chris en hochant la tête. Un brave garçon, un peu simplet...

— C'est justement parce qu'il est simple que j'ai pu l'atteindre mentalement sans la moindre difficulté, souligna Ithy-A. Et l'obliger à courir jusqu'à la cabine téléphonique du village, heureusement peu éloignée. C'est lui qui a appelé, sur mes injonctions, le docteur Barranges, pour lui faire croire qu'un enfant était malade. Ensuite, il a été facile pour nous, à partir du *cosmodule*, de provoquer une panne qui a obligé Barranges à s'arrêter près de chez toi. Il n'avait pas d'autre choix que de venir téléphoner au Moulin... Il est arrivé au moment où tu sortais, *en compagnie d'un homme qu'il ne pouvait pas voir, puisqu'il évoluait dans une dimension parallèle, que toi seul pouvais entrevoir...* J'imagine que le Milicien qui te tenait sous son contrôle mental, te suggérant au fur et à mesure des images précises, et des impressions parfaitement irréelles, a décelé la présence parasite du médecin. Mais il a quand même tenté d'accélérer le processus. Il n'a pas réussi. Alors que tu allais plonger dans la luminescence qui émanait du gouffre dans lequel avait disparu Kilya, l'intervention de Barranges a détruit l'équilibre précaire établi entre deux mondes. Tu évoluais alors à la limite extrême de deux dimensions, Chris...

Elle laissa passer un silence, puis reprit :

— Quand tu es revenu à la maison, en compagnie du docteur, j'avais fait disparaître le corps de Dog. J'ai joué la comédie au docteur. A l'heure qu'il est, il doit se poser un certain nombre de questions... Et maintenant...

Chris se leva et se mit à marcher de long en large dans la pièce spacieuse, baignant dans une luminosité reposante.

— Maintenant, je sais, gronda-t-il...

Il fit face à la jeune femme, toujours assise dans l'étonnant fauteuil sans consistance.

— *Je sais où est Florence*, lâcha-t-il. Le dernier voile venait de se déchirer...

CHAPITRE XIII

Chris se tenait debout au milieu de la pièce, les yeux fixés sur Ithy-A qui n'avait pas bougé. Mais son regard paraissait contempler autre chose, très loin. La jeune Xarkienne fronça les sourcils...

— Que se passe-t-il, Chris? demanda-t-elle doucement.

Chris ne semblait pas la voir. Il surveillait ce qui se passait en lui. Un vague remous, quelque part au milieu de ses pensées. Il allait se passer quelque chose. La certitude qu'il savait où se trouvait Kilya devenait en lui une chose vivante...

— La fin du message, bredouilla-t-il. Il faut que je la retrouve... Katia...

Il mélangeait de nouveau les noms, mais cela n'avait aucune importance. Florence, Kilya... Katia, Ithy-A. C'était la même chose... L'important, c'était ce qui allait peut-être jaillir maintenant...

Un flou étonnant envahit ses prunelles fixes, et un léger tremblement nerveux agita ses membres. Ithy-A n'osait plus bouger de peur de provoquer la rupture du fil ténu auquel s'accrochait son compagnon. Elle se rendit compte qu'elle retenait son souffle.

Un long frisson secoua Chris des pieds à la tête. Il semblait maintenant en état de transe.

— Elle n'a pas gagné un autre refuge, marmonna-t-il. Elle n'a pas voulu faire courir de risques à d'autres êtres pensants... Elle...

Ses prunelles se dilatèrent brusquement, et tout son corps se raidit.

— *Elle est revenue sur Xarka!* lâcha-t-il d'une voix dépersonnalisée.

Un rire parfaitement incongru lui échappa, sans qu'il s'en rende vraiment compte :

— Le seul endroit où personne ne songerait à la chercher! dit-il, les épaules secouées par son rire.

— C'est... c'est impossible, murmura Ithy-A, avec une nuance de découragement dans le ton. Si Kilya avait provoqué un transfert vers Xarka, nous aurions obligatoirement décelé ses émanations mentales, et je ne serais pas venue sur Terre !

— Elle est actuellement sur Xarka, affirma presque violemment Chris, toujours plongé dans un curieux état second. Je le sais! Je le sens...

Il fut de nouveau agité par un frisson violent. Son regard fixait maintenant une paroi lisse, devant lui, un peu à gauche de l'endroit où se tenait assise la jeune femme.

— Je ne la vois pas, elle... *Mais je vois ce qu'elle a vu!* Il y a une grande lueur claire autour d'elle... On dirait que l'air vibre intensément...

Ithy-A se leva silencieusement de son fauteuil transparent, et glissa sans bruit en direction d'une console bleutée, qu'elle effleura du bout des doigts sans cesser de fixer Chris, figé au centre de la pièce. Un mince rayon lumineux aux tons irisés jaillit d'une sorte de lentille biconvexe surmontant la console, et vint balayer le visage du Terrien toujours immobile.

Chris ne parut pas avoir conscience du lent cheminement du rayon irisé, mais il se détendit imperceptiblement et son regard perdit de sa fixité. Il continuait cependant à regarder la paroi lisse. Le pinceau irisé vibra légèrement, et s'immobilisa au niveau de sa tempe gauche. Puis il changea brusquement de couleur, virant au rouge sombre.

De légères fluctuations prenaient naissance à l'intérieur du pinceau lumineux, et la console s'illumina d'un seul coup, avant de pivoter lentement sur elle-même, présentant à Ithy-A une surface légèrement bombée, qui devenait progressivement opaque. Une série d'éclairs silencieux se produisit dans la masse de ce qui pouvait passer pour un écran, puis une image floue commença à se matérialiser lentement, avec des sautes d'intensité lumineuse qui la brouillaient parfois. Les lèvres de Chris remuaient faiblement. Il ferma soudain les yeux, et se mit à osciller sur place. Le rayon rouge sombre suivait le mouvement oscillatoire avec une précision rigoureuse.

— Elle a réussi à créer un transfert, haleta Chris... Elle a franchi instantanément des distances fantastiques... Maintenant, elle... elle marche, droit devant elle. Elle souffre!...

Ithy-A fixait l'écran bombé sur lequel les images devenaient de plus en plus précises, bien que brouillées parfois par des fulgurances aux couleurs agressives.

— Une grande plaine vide, murmura Chris. On dirait qu'elle s'étend à l'infini. Non... Il y a des roches noires, dressées vers le ciel. Elles sont énormes! Le sol est... De la poussière... Florence!... Elle s'est perdue dans ce désert atroce! Quelque chose ne va pas. Elle... elle est malade...

Maintenant, Chris se tordait les mains, dans un geste désespéré. Immobile près de l'écran, Ithy-A respirait très vite. Les paysages lunaires qui se succédaient sur l'écran basculèrent à plusieurs reprises. Puis ce fut une nouvelle immensité qui succéda au désert. Une immensité de boue visqueuse, à la surface de laquelle venaient éclater des bulles molles et repoussantes. Au-delà des champs de boue, une masse de verdure sombre... Un frémissement secoua la jeune femme des pieds à la tête. Son regard dévia vers Chris, qui titubait maintenant, comme s'il allait soudain perdre l'équilibre.

« Il faut arrêter l'expérience », songea-t-elle.

Sa main effleura un endroit précis de la console, et les images disparurent d'un seul coup. Le rayon rouge se détacha de la tempe gauche de Chris, et se dilua lentement dans l'air immobile. Quand la console reprit son apparence normale, Chris était toujours debout au même endroit, et il paraissait émerger d'un rêve. Il se frotta nerveusement les paupières, secoua la tête comme un boxeur émergeant d'un K.O., puis son corps se détendit lentement, et un long soupir franchit ses lèvres. Il tourna la tête vers Ithy-A, le regard noyé par l'incertitude.

— Ces images qui hantent ma mémoire. Je ne les ai pas inventées, n'est-ce pas? C'est elle... C'est Florence qui me les a imposées. En même temps que le reste de son dernier message...

Les traits d'Ithy-A étaient crispés, et une expression douloureuse avait envahi son visage.

— Kilya est bien revenue sur Xarka, dit-elle d'une voix rauque. Mais...

Elle semblait ne pas pouvoir se résoudre à terminer sa phrase. Chris retrouva l'usage de ses membres, et marcha vers elle, tendu à l'extrême :

— Mais quoi? demanda-t-il presque durement. Que se passe-t-il, Ithy-A?

La jeune femme secoua la tête.

— Rien, Chris... Il ne se passe rien. Vous aviez raison. Kilya est bien revenue sur Xarka. Ces images qui ont jailli de votre subconscient étaient bien les derniers éléments du message mental de ma sœur.

Elle désigna la console.

— J'ai pu les voir, grâce à un dispositif un peu spécial qui a matérialisé vos propres pensées pendant un temps. Le doute n'est pas possible : Kilya a bien regagné Xarka. Ces images, qu'elle vous a transmises mentalement, correspondent bien à une contrée précise de notre monde. Cette même contrée où Astakla avait autrefois caché son laboratoire secret...

— Mais il y a autre chose ! gronda Chris, parfaitement conscient de la soudaine réticence de sa compagne. J'ai le droit de savoir! Flo... Kilya était ma femme !

— Elle l'est toujours, sourit tristement Ithy-A. Du moins...

Son regard mauve s'accrocha à celui de Chris.

— Du moins je l'espère...

Elle fit les deux pas qui la séparaient de Chris, et sa main vint se poser sur le bras du Terrien.

— Chris... Si nous n'avons pas décelé la présence de Kilya sur Xarka, c'est qu'il s'est passé quelque chose. Quelque chose de grave. Les autres non plus n'ont pas compris qu'elle était revenue sur notre

monde, puisqu'ils ont continué à la chercher sur Terre, comme moi... Les Réfractaires qui se cachent encore sur Xarka auraient dû déceler ses émanations psychiques, et j'en aurais été aussitôt avertie.

Chris serra violemment les poings.

— Il faut retourner sur Xarka, gronda-t-il. Il faut savoir ce qu'elle est devenue !

Ithy-A demeura un long moment silencieuse, puis elle parut prendre une soudaine décision.

— Nous allons mettre immédiatement le cap sur Xarka, dit-elle d'une voix ferme. Quels que soient les risques que nous devons maintenant courir, c'est la seule chose qu'il nous reste à faire S

Elle tourna le dos à Chris, et s'avança vers la paroi lisse qui délimitait le local. Une partie de la paroi disparut à son approche, révélant un autre local, plus vaste, baignant dans une luminosité atténuée, vaguement verdâtre. Un bourdonnement continu émanait des multiples appareils répartis dans le local. Deux hommes en combinaison rouge se retournèrent quand Ithy-A pénétra dans la pièce.

— Programmation immédiate d'une translation en direction de Xarka, ordonna Ithy-A. L'équipage en état d'alerte permanente...

Chris réalisa avec un temps de retard que la jeune femme s'était exprimée dans une langue différente, tout à coup. Pourtant, les mots inconnus avaient immédiatement déclenché en lui un foudroyant phénomène de traduction instantanée.

« Je ne serai plus jamais le même », songea-t-il, tandis que les deux hommes s'affairaient devant un immense tableau de commande, surmonté par une paroi transparente qui restituait une fabuleuse vision panoramique de l'espace.

Un son rauque résonna dans ce qui devait être le poste de pilotage du *cosmodule*, et trois autres personnages apparurent entre les appareils sous tension. Une jeune femme aussi blonde qu'Ithy-A, et deux hommes d'un certain âge, qui s'approchèrent d'elle, l'air interrogateur.

— J'ai retrouvé la trace de Kilya, exposa la jeune femme. Elle est revenue sur Xarka, j'en ai la certitude.

Un des hommes allait ouvrir la bouche pour formuler une objection, mais Ithy-A l'arrêta d'un geste, avec un coup d'œil en direction de Chris, qui semblait fasciné par la sarabande des voyants lumineux qui venaient de s'allumer sur un vaste tableau concave.

— Je sais ce que tu penses, Zoltan... Le doute n'est malheureusement pas possible. Kilya est bel et bien revenue sur Xarka. Et je sais aussi bien que toi ce que cela peut signifier... Tous les dispositifs de protection et de détection rapprochée doivent être mis en fonction dès l'approche finale.

Le Xarkien esquisssa une grimace.

— Tu sais ce que cela signifie pour nous tous, Ithy-A... Nos réserves énergétiques sont maintenant limitées. En revenant vers Xarka, nous allons jouer notre dernière chance. Nous ne pourrons pas soutenir une attaque massive des Miliciens d'Astakla, et ensuite espérer provoquer une nouvelle translation...

— Je sais, Zoltan, soupira la jeune femme. Il s'agit bien de notre dernière chance. Nous allons mettre toute notre puissance dans la balance... Faites armer immédiatement les diffuseurs ioniques. Si les autres décèlent notre approche, il faudra peut-être nous battre. Mais pour limiter au maximum les chances d'être détectés, il va falloir programmer un transfert supra-spatial, et une émergence aussi proche que possible de l'endroit dont je vais injecter moi-même les coordonnées aux calculatrices.

— Tu connais le danger d'un tel système de translation? rappela le deuxième Xarkien d'une voix assourdie.

— Oui. Mais nous ne sommes plus à un risque près, renvoya calmement Ithy-A, en jetant un nouveau coup d'œil vers Chris, qui paraissait captivé par ce qui se passait autour d'eux. Vérifiez soigneusement l'étalonnage des synthétiseurs. La moindre erreur au départ nous serait fatale. Chris?...

L'interpellé réagit avec un léger temps de retard. Il tourna la tête vers la Xarkienne, et lui sourit.

— Tu es fatigué, n'est-ce pas? murmura la jeune femme.

— Un peu, soupira Chris. Je me sens tout drôle...

— C'est l'effet de la translation, expliqua Ithy-A. Le manque d'habitude, ajouté à l'effort que tu viens de faire pour retrouver ces images sur lesquelles nous allons maintenant nous guider pour rejoindre l'endroit où a abouti Kilya. Viens...

Il se laissa de nouveau entraîner vers la pièce attenante, et la cloison se rematérialisa derrière eux. Ithy-A désigna un des fauteuils.

— Installe-toi, Chris, et détends-toi. Ce ne sera pas très long.

Elle fouilla dans une des poches de sa tunique blanche et tendit la main vers lui, paume en l'air. Il y avait une minuscule pastille bleue au creux de sa paume.

— Avale ce comprimé, conseilla-t-elle. Il s'agit d'une nourriture synthétique. Comme nous tous, tu auras besoin de toutes tes forces quand nous arriverons.

Chris prit la petite pastille bleue, la considéra un court instant, puis la porta à sa bouche. Il l'avalait d'un trait, en rejetant la tête en arrière, puis s'abandonna à l'étrange pouvoir relaxant du fauteuil translucide, qui épousait parfaitement la forme de son corps. Il avait l'impression que ses pensées devenaient floues. Il demeurait cependant lucide. Il fixa sa pensée sur le souvenir de Florence et ferma les yeux.

— Nous la retrouverons, n'est-ce pas? fit-il. Je sais que nous la retrouverons...

— Oui, Chris...

Les yeux fermés, il ne pouvait pas voir l'expression douloureuse qui avait envahi le visage d'Ithy-A.

Elle fut très près, à cet instant, de lui faire partager son angoisse, mais quelque chose la retenait encore. Oui, ils allaient sans doute retrouver celle que Chris continuait à appeler Florence... Celle qui était venue de si loin pour devenir sa compagne... Mais Ithy-A ne se sentait toujours pas le courage de révéler au Terrien ce que pouvait signifier le fait que Kilya avait pu revenir sur son monde d'origine sans attirer l'attention des Réfractaires, ou celle des Milices Noires d'Astakla...

CHAPITRE XIV

A un moment donné, Chris eut la sensation qu'Ithy-A s'éloignait de lui, mais il se sentait tellement calme et détendu qu'il n'avait pas envie de bouger, ni même d'ouvrir les yeux. Il flottait maintenant dans un monde à part, à la limite du rêve et de la réalité. Il préférerait s'attacher au rêve, et faire confiance à la jeune Xarkienne pour ce qui était de la réalité. De toute manière, la réalité lui échappait de plus en plus ! Il se passait quelque chose de fantastique autour de lui, mais cela ne présentait dans l'immédiat qu'un intérêt des plus réduits. Ce qui comptait, c'était de retrouver Florence. Et il avait en lui la certitude rassurante que ce n'était plus qu'une question de temps. Il ne savait pas très bien sur quoi il basait cette certitude, mais il sentait d'instinct qu'il devait faire confiance à ces hommes et à ces femmes originaires d'un univers très différent du sien. Ils disposaient de moyens hors du commun. Ils réussiraient forcément...

Il laissa couler le temps, sans pouvoir en mesurer avec précision le déroulement. Cela non plus n'avait pas la moindre importance... Il entendit des bruits curieux, mais lointains. Vibrations mélodieuses, parfois irritantes pour le tympan... Battements sourds, entrecoupés de stridulations qui faisaient parfois vibrer ses nerfs. Mais tout cela était très supportable, finalement. Il ouvrit les yeux. Un brouillard ténu l'entourait de toutes parts, et des formes imprécises s'agitaient au cœur de cette brume qui s'épaississait parfois jusqu'à effacer les détails de la pièce dans laquelle il se trouvait. Ce phénomène ne provoqua en lui aucune crainte.

« C'est normal », songea-t-il, avant de refermer les yeux.

Ce fut plus tard, beaucoup plus tard, qu'il prit conscience d'un changement net dans son environnement cotonneux. Une voix tentait de se frayer un chemin jusqu'à lui. Une voix qu'il connaissait bien. Mais cette voix n'était sans doute qu'une illusion. Une de plus !

— Chris... Faites un effort... Essayez d'ouvrir les yeux. Il le faut, maintenant.

Il lâcha un long soupir. Il n'avait pas envie de quitter cette quiétude. Le souvenir de Florence l'habitait. Elle lui souriait, comme autrefois, lorsqu'il s'éveillait près d'elle, après une nuit calme...

La voix devenait autoritaire. Il soupira de nouveau, et rassembla ses forces. Il savait qu'il ne pourrait échapper à cette voix. Il fallait bien qu'il obéisse !

Il ouvrit les yeux, au prix d'un effort qui lui parut démesuré. Un autre visage se substitua à celui de Florence. Mêmes cheveux blonds... Même regard mauve, dans lequel s'allumaient des paillettes dorées. Ithy-A...

— Je crois que je me suis endormi, n'est-ce pas? bredouilla-t-il.

Les traits d'Ithy-A se détendirent imperceptiblement.

— Non, Chris. Vous ne dormiez pas. C'était... autre chose. Nous venons de franchir une distance énorme, et nous vous avons conditionné pour la durée de la translation...

Chris reprit complètement ses sens.

— Nous sommes sur Xarka? interrogea-t-il, avec un frémissement d'excitation.

Ithy-A inclina la tête. Son expression était grave, presque tendue.

— Oui, Chris. Nous venons de nous rematérialiser très près de la zone où a abouti Kilya, après son dernier transfert. Tout s'est bien passé, et les Miliciens n'ont apparemment pas encore détecté notre approche. Mais maintenant, il faut faire vite. Le processus de rematérialisation est achevé, et Astakla doit maintenant être en mesure de nous localiser.

Chris regardait autour de lui. Le décor avait repris son aspect habituel. Seules quelques vibrations ténues subsistaient, déformant parfois la paroi lisse qui lui faisait face. Il n'eut qu'un léger effort à faire pour s'extraire de l'étonnant fauteuil translucide et se retrouver debout.

— Ça va? demanda Ithy-A avec une légère pointe d'inquiétude dans le ton.

— Ça va, répondit Chris.

— Alors, venez...

Il réalisa avec un temps de retard qu'elle le vouvoyait à nouveau. Elle semblait préoccupée, distante même.

— Quelque chose ne va pas? demanda-t-il en la suivant.

Un panneau mobile s'écarta devant eux, révélant une coursive qu'il connaissait déjà. La luminosité qui l'éclairait lui paraissait plus faible que la première fois.

Ithy-A secoua la tête.

— Non, Chris, tout va bien...

Un homme en combinaison rouge vif venait à leur rencontre. Ils s'immobilisèrent au milieu de la coursive. Chris reconnut le Xarkien. Celui qu'Ithy-A avait appelé Zoltan.

— Nous pouvons quitter le *cosmodule*, annonça ce dernier. Je viens du secteur de surveillance... Les contaminés s'agitent. Exar a été obligé de les replacer sous conditionnement. Il pense que c'est par eux qu'Astakla va finir par nous localiser...

— Il faut maintenir le *cosmodule* en état d'alerte, décida Ithy-A. Les

Miliciens peuvent tenter une attaque à n'importe quel moment. Et pour les recherches où en sommes-nous?

— Nous venons de repérer une communauté de contaminés, de l'autre côté des champs de boue, à la lisière de la forêt. Apparemment, c'est la seule à plus de mille *trem*s à la ronde. Je viens d'envoyer une patrouille de reconnaissance, avec un glisseur. Je pense qu'ils vont nous appeler d'un instant à l'autre.

— L'autre glisseur est prêt? interrogea Ithy-A.

Zoltan inclina la tête, et les invita à le suivre.

Quelques secondes plus tard, ils débouchaient dans un vaste hall dont le plafond était soutenu par un réseau compliqué de poutrelles métalliques. Une énorme baie était ouverte à l'autre extrémité du hall, et Chris demeura un instant médusé devant le paysage désolé qu'il découvrait, dans une lumière aveuglante.

— Les champs de boue, expliqua Ithy-A. Ce sont de vastes étendues de sables mouvants, où il est préférable de ne pas s'aventurer à pied... D'après les images que nous avons enregistrées avant la translation, c'est bien dans cette zone que Kilya a abouti à la suite de son dernier transfert. Il n'y a aucun doute possible.

— Non, aucun doute, souligna Chris. J'ai l'impression que je suis déjà venu ici... *En même temps qu'elle...* Mais il y avait une forêt...

Ithy-A entraîna son compagnon en direction d'un appareil massif, de couleur jaune, qui reposait sur des berceaux de métal, face à l'ouverture béante. Ils y pénétrèrent par une soute, dont l'ouverture formait une rampe d'accès inclinée. Un groupe de Xarkiens, armés de curieux tubes transparents reliés par un câble à un bloc sombre sanglé sur leur dos, se tenait dans l'espace libre, entre des appareillages complexes, visages impassibles.

— Prenez les commandes, Zoltan, ordonna Ithy-A. Nous devons nous tenir prêts à partir, dès réception du message de la patrouille. Venez, Chris.

Ils passèrent au milieu des hommes en combinaison métallisée, dont le visage était protégé par une sorte de casque intégral transparent, muni d'une visière dorée, et Ithy-A vint se placer debout devant une paroi transparente, qui leur restituait une vision parfaite de l'extérieur.

Une voix se matérialisa soudain dans le vide, et Chris se rendit compte que le même phénomène de traduction instantanée se produisait dans son esprit attentif.

— *Nous venons de nous poser dans le village. Aucune agressivité décelable. Les contaminés sont parfaitement calmes, indifférents. Ils ont à peine réagi à notre arrivée...*

— Combien sont-ils? interrogea Ithy-A.

— *Trente, peut-être plus. Des hommes, des femmes et des enfants... Ils*

sont venus tourner autour du glisseur, avec une certaine curiosité, mais maintenant ils ne s'occupent plus de nous.

— Bien. Restez en état d'alerte. Nous arrivons, décida la jeune Xarkienne.

Elle se tourna vers Zoltan. Le Xarkien était debout à sa gauche, les mains posées sur deux leviers de commande, émergeant d'un tableau de bord en demi-lune. Ithy-A se contenta d'incliner la tête.

L'appareil fut parcouru soudain par une série de vibrations, tandis qu'un grondement assourdi prenait naissance dans sa structure massive. Chris sentit qu'il se soulevait de ses berceaux, et qu'il glissait vers la grande ouverture rectangulaire, donnant sur l'extérieur. Une fois au-dehors, il oscilla un instant, animé par un léger roulis, puis s'élança brusquement au-dessus de l'immensité boueuse, en décrivant un vaste arc de cercle. Chris n'avait ressenti aucun des effets qu'aurait dû logiquement produire l'accélération brutale imprimée à l'engin par son pilote... L'horizon bascula sur la droite, et il aperçut la ligne plus sombre qui devait matérialiser cette forêt dont le souvenir était ancré dans sa mémoire, exactement comme s'il était déjà venu dans cette contrée.

En quelques secondes, il vit les arbres se ruer à leur rencontre, à une vitesse qu'il se sentait incapable de définir. L'horizon bascula une nouvelle fois, sans qu'il ait réellement l'impression que l'appareil s'inclinait. Un moutonnement de verdure qu'il assimila aussitôt à une forêt tropicale, défila sous leurs yeux, puis le glisseur se stabilisa à la verticale d'un curieux ensemble de huttes, visiblement construites à l'aide de branchages, et dont le toit était couvert de grandes palmes d'un vert très sombre. Elles étaient réparties sans ordre logique au centre d'une grande clairière, bordée par des arbres immenses. Certaines étaient de forme rectangulaire, d'autres de forme conique. Quand le glisseur toucha doucement le sol, en soulevant un nuage de poussière ocre, Chris réalisa le côté élémentaire des constructions.

« De simples abris, construits par des enfants brouillons », songea-t-il.

Il échangea un bref regard avec Ithy-A.

— Il n'y a pas de villes, sur Xarka? demanda-t-il.

— Si, Chris. Et même de très grandes. Mais pas dans cette zone. Les conditions de vie y ont été jugées trop difficiles.

— Mais, ces gens?

Il regardait les êtres à demi nus qui évoluaient entre les huttes, sans paraître s'intéresser à l'arrivée de l'appareil.

— Ils sont... fous, Chris, soupira Ithy-A. Nul ne sait pour quelle raison ils sont venus par ici, après avoir quitté leur cité. Ils n'obéissent à aucune réaction logique... Ils survivent dans des conditions atroces. Beaucoup doivent mourir de maladie ou de faiblesse. Ils n'ont que les

fruits de la forêt pour se nourrir. Ils sont incapables de s'organiser de quelque façon que ce soit. Ils ont construit ces huttes parce que leur instinct de survie subsiste, au-delà de leur folie...

— Et Florence? gronda Chris, étreint soudain par un sentiment bizarre.

Ithy-A le regarda avec une intensité particulière.

— Si ce que je pense est exact, Chris, Florence — ou plutôt, Kilya — n'a pu se réfugier que dans ce village.

Son regard devint presque dur quand elle acheva :

— Ou alors, elle est... morte. Livrée à elle-même, après son transfert, elle n'a pas pu aller bien loin... Zoltan, faites débarquer le commando. Il va falloir visiter chaque hutte.

— Elle est ici, murmura sourdement Chris. Je sens qu'elle est ici !

— On ne devrait pas tarder à le savoir, soupira Ithy-A. Venez, Chris. Attention : évitez d'entrer en contact direct avec les contaminés. Vous n'êtes pas protégé de la contagion par ce chromosome que nous possédons nous-mêmes. Ne les laissez pas vous toucher... Nous avons fait le maximum pour vous rendre aussi peu réceptif que possible à une contamination par contact, mais nous ne pouvons pas garantir l'efficacité du traitement auquel vous avez été soumis pendant toute la durée de la translation.

Ils quittèrent le glisseur par la même rampe inclinée, permettant la sortie sous le ventre de l'appareil, qui paraissait flotter à deux ou trois mètres du sol, sans support visible. Quand Chris prit pied sur le sol poussiéreux, au centre du village, les hommes du commando xarkien se déployaient en direction des huttes.

Un groupe de contaminés s'était formé, à faible distance. Ils étaient maigres et leurs traits étaient marqués par la fatigue et les privations. Pourtant, ils souriaient. Ils avaient l'air parfaitement inconscients de leur état.

— On dirait qu'ils sont heureux, murmura Chris.

Une jeune fille aux seins nus se détacha du groupe, et esquissa une sorte de pas de danse, avant d'éclater d'un rire incohérent, la tête renversée en arrière, et les bras écartés de part et d'autre de son corps. Les autres se rapprochèrent, et son rire dément se communiqua à tout le groupe. Un tout jeune enfant rejoignit la jeune fille et se coucha sur le sol, où il commença à se rouler avec délices, faisant jaillir la poussière autour de lui. Chris détourna les yeux. Le spectacle de cette folie collective était difficilement supportable.

— Ithy-A! Par ici! Vite-

Un des hommes casqués venait de ressortir en courant d'une hutte rectangulaire, mais construite de façon asymétrique, au défi des lois les plus élémentaires de l'équilibre. Ithy-A se précipita aussitôt, suivie de près par Chris et Zoltan, qui tenait lui aussi un long tube

transparent dans son poing droit. Sans doute une arme...

Ithy-A rejoignit la première le Xarkien qui venait d'attirer son attention, et elle échangea quelques mots rapides avec lui, avant de se précipiter à l'intérieur de la cabane branlante. Quand Chris pénétra à son tour dans la hutte, il la trouva immobile au milieu d'un espace encombré des objets les plus hétéroclites. La lumière solaire pénétrait de biais par une ouverture sans forme précise, pratiquée dans le plafond de feuillages enchevêtrés, et venait frapper la jeune femme blonde, à genoux sur une natte grossière.

La femme ne bougeait pas, et son regard était d'une fixité anormale. Elle n'avait même pas tourné la tête quand Ithy-A était entrée. Ses longs cheveux retombaient, emmêlés, sur ses épaules nues. Pour tout vêtement, elle portait une sorte de pagne, taillé grossièrement dans une matière qui ressemblait à celle des combinaisons xarkiennes. Sa poitrine nue se soulevait au rythme d'une respiration calme.

Chris sentit vibrer les moindres fibres de son être. Un cri désespéré montait en lui. Avant que Ithy-A ait pu l'en empêcher, il se précipita vers la jeune femme.

— Florence!...

— Non, Chris! Ne la touchez pas! hurla Ithy-A.

Mais il était trop tard. Chris venait d'atteindre la jeune femme blonde, et l'obligeait à se relever pour lui faire face. Il la tint un moment à bout de bras, devant lui, la regardant avec une intensité douloureuse. Florence souriait dans le vide, nullement effrayée par ce qui lui arrivait. Mais ce sourire avait quelque chose d'anormal...

— Florence... C'est moi, Chris, bredouilla ce dernier. Je suis venu te chercher.

Florence — ou plutôt, Kilya — le regarda encore un court instant avec le même sourire vague, puis elle rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire dément qui se termina dans une plainte rauque. Ses épaules nues étaient secouées par un tremblement incoercible. Les grands yeux mauves retrouvèrent leur fixité et se posèrent de nouveau sur la paroi de branchages qu'elle était en train de contempler quand Ithy-A avait fait irruption dans la hutte.

— C'est joli, soupira-t-elle. C'est moi qui ai fait cela, vous savez...

Elle échappa aux bras de Chris, et revint s'agenouiller devant la paroi de branchages entremêlés. Anéanti, Chris recula de deux pas, en titubant. Ithy-A se rapprocha de lui et posa sa main sur son épaule.

— C'est bien ce que je craignais, Chris, souffla-t-elle.

— Ce n'est pas possible, gronda Chris en serrant les poings. Pas elle! Elle ne peut pas être devenue... comme... comme eux!

— Je crains bien que si, Chris. Les Miliciens qui la traquaient, sur Terre, ont certainement réussi à détruire, ou tout au moins à

neutraliser l'action protectrice du chromosome... Elle s'en est rendu compte, et elle a tenté de fuir. Mais il est possible qu'ils aient pu la contaminer au moment du transfert. Ou alors...

Elle venait de froncer les sourcils, comme frappée par une idée subite.

— Ou alors? interrogea Zoltan qui venait de s'approcher à son tour. Elle tourna la tête vers lui.

— C'est peut-être idiot, Zoltan, mais... Mais Kilya aurait très bien pu se contaminer elle-même! Elle avait emporté avec elle des souches d'étude de ces fameuses cellules! *Elle a très bien pu se contaminer elle-même, en sachant que cette contamination la mettrait à l'abri des recherches des Milices Noires d'Astakla!* Actuellement, ses émanations psychiques répondant aux critères correspondant à ceux des contaminés, Astakla ne doit pas être en mesure de la localiser! Voilà pourquoi elle est revenue sur Xarka sans prendre le risque d'être repérée !

— Alors, nous sommes définitivement perdus, soupira Zoltan.

Ithy-A regardait maintenant la paroi que contemplait Kilya. Leurs yeux s'habituant à la pénombre, ils pouvaient maintenant distinguer ce que regardait fixement la jeune femme. Des feuillets quelque peu chiffonnés, fixés aux branchages entrelacés... Des pages arrachées à un cahier ordinaire...

Ithy-A s'approcha de sa sœur, sans provoquer aucune réaction chez celle-ci. Hagard, le visage ravagé par une douleur interne insupportable, Chris se pencha pour ramasser quelque chose sur le sol de terre battue. Une couverture de carton vert. Un simple cahier d'écolier. Il se souvenait très bien de ce cahier. Florence l'avait acheté à Privas, quelques jours après leur installation au Moulin...

— C'est dans ce cahier qu'elle consignait ses notes, émit-il d'une voix étranglée.

— Zoltan! Venez voir! haleta Ithy-A. C'est... c'est prodigieux ! Tout est là sur ces pages ! *Les notes reconstituées de mon père et... et celles de Kilya!* Il faut retourner immédiatement au *cosmodule!* Je... je crois qu'elle a réussi, Zoltan! Regardez cette page...

Elle tendait le doigt en direction d'un feuillet couvert d'une écriture serrée. Chris s'approcha à son tour. Il ne comprenait rien à cette écriture bizarre, curieusement hachée. Sans doute une écriture xarkienne. Le phénomène de traduction instantanée ne se produisait pas au niveau de ces signes...

Ithy-A le regarda, transfigurée par un espoir insensé :

— Elle a résumé au dernier moment un processus auquel personne n'avait songé jusqu'à maintenant, murmura la jeune Xarkienne. Le résultat de ses recherches, Chris! Elle savait qu'elle jouait sa dernière chance en revenant sur Xarka! C'est cela qu'elle a voulu sauver, en se

précipitant d'elle-même au cœur de cette folie, qui la mettait à l'abri des recherches d'Astakla!

Kilya se redressa quand Ithy-A commença à rassembler les notes éparses. Mais elle demeurait passive, le visage seulement légèrement crispé, comme si elle allait se mettre soudain à pleurer.

Chris se sentait tout à coup bizarre. Des pensées confuses bouillonnaient en lui. Il avait beau faire des efforts désespérés pour refuser ces pensées, elles s'imposaient à lui.

— Je... je crois que ça ne va pas très bien, lâcha-t-il en regardant Ithy-A d'un air bizarre... La lune est creuse, n'est-ce pas? Complètement creuse... Il faudrait la remplir. Tout irait beaucoup mieux à mon avis...

Il se mit à rire tout doucement, comme si ce qu'il venait de dire lui paraissait amusant.

— Je crois que je vais rentrer, ajouta-t-il. J'ai dû trop boire, ce soir.

Ithy-A échangea un bref regard avec Zoltan.

— Il est contaminé, souffla-t-elle... C'était à prévoir. Ramenez-le au *cosmodule* immédiatement, et soumettez-le à une irradiation progressive. Il est peut-être encore temps de neutraliser les germes! Je m'occupe de Kilya. Vite!... Rappelez les autres!

CHAPITRE XV

Chris était de nouveau étendu sur la curieuse plateforme métallique, et des silhouettes en combinaisons blanches s'affairaient autour de lui.

— Il s'agite beaucoup trop, murmura une voix.

— Disposez les sangles magnétiques, ordonna Ithy-A sans se retourner. Faites vite.

Elle était assise à un pupitre. Près d'elle, sur une tablette, étaient rassemblées les notes rédigées par Kilya. La plupart étaient rédigées en français, mais un écran permettait à Ithy-A d'avoir une traduction exploitable des nombreux calculs que comportaient les feuillets.

Zoltan s'approcha d'elle.

— Vous croyez réellement qu'elle a trouvé la parade? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, Zoltan, souffla la jeune femme. Mais le processus qu'elle définit dans les derniers feuillets paraît cohérent. Elle n'avait évidemment aucun moyen, sur Terre, d'expérimenter la théorie qu'elle a développée sur le papier. C'est maintenant à nous de faire cette expérience. Toujours rien à côté des Milices?

Zoltan secoua la tête.

— Non. Je ne comprends pas leur manque de réaction. Ils auraient dû nous repérer depuis longtemps.

Un rire nerveux secoua les épaules d'Ithy-A.

— Pas forcément... Astakla sait que Kilya lui a échappé. Il a dû mobiliser toutes ses forces disponibles pour la rechercher là où elle n'est pas. Il vient de perdre la première manche du combat, Zoltan... Mais il nous faut maintenant gagner la seconde, pour le mettre définitivement hors d'état de nuire!

Elle désigna l'écran sur lequel s'inscrivaient des chiffres et des indications.

— Regardez ça, Zoltan! C'est prodigieux! Père avait déjà supposé l'existence de réseaux ondioniques reliant entre elles toutes les cellules programmables! Mais Kilya est allée plus loin encore! Elle affirme que ces réseaux ondioniques n'émanent pas des cellules elles-mêmes, *mais d'une entité électronique que contrôlerait Astakla...* Elle semble persuadée qu'il travaille actuellement à perfectionner cette entité, de façon à moduler un jour à sa guise les réseaux ondioniques, et à imposer comme il l'espère sa volonté aux contaminés qui lui échappent actuellement! Nous savons qu'il a déjà réussi à moduler les ondes

aboutissant à chacun des Miliciens, mais cela suppose une intervention ponctuelle, et sans doute difficile à réaliser. Ce que cherche actuellement Astakla, c'est à étendre son action à l'ensemble des contaminés. Il ne peut espérer parvenir à un résultat global en pratiquant des interventions au coup par coup comme il le fait pour ceux qu'il transforme en Miliciens ! Où en est Par-Ko ?

— Il est en train de modifier selon vos données les circuits ces émetteurs R.H.Q., pour obtenir les fréquences demandées.

— Il me faut ces fréquences le plus vite possible, Zoltan.

— Par-Ko fait le maximum avec les moyens dont il dispose, objecta le Xarkien. La puissance que vous lui demandez pour l'émission de ces fréquences est importante, et nos réserves diminuent à vue d'œil...

— Est-il en mesure de tenter une expérience à puissance limitée ? demanda Ithy-A.

Zoltan parut se concentrer en lui-même pendant quelques secondes, et son regard clair devint curieusement flou.

— Il dit qu'une émission à portée réduite est possible dès maintenant, lâcha-t-il enfin. Que voulez-vous faire, Ithy-A ?

La jeune femme se retourna en direction de la plate-forme de métal sur laquelle Chris était maintenant immobilisé par un réseau de vibrations fluctuantes, émanant d'une multitude de tubes brillants braqués sur son corps.

— Chris est contaminé, nous le savons, dit-elle. L'irradiation n'a pu stopper le processus d'implantation des cellules transmises par Kilya à son organisme. Ces cellules contrôlent maintenant toutes les impulsions de son cerveau...

Le regard de Zoltan se dilata légèrement.

— Vous voulez dire que... que nous allons tenter l'expérience avec le Terrien ? demanda-t-il d'une voix blanche. Si nous échouons, ou si nous avons mal interprété les notes de Kilya, il est perdu...

Le visage d'Ithy-A exprimait des sentiments difficiles à définir.

— Je sais, Zoltan, souffla-t-elle. Mais si nous ne tentons rien, il est perdu de toute façon. Et nous sommes perdus également. Nous n'avons plus guère de moyens pour lutter contre Astakla. Les Miliciens

Noirs sont de plus en plus nombreux et le nombre des Réfractaires se limite pratiquement à ceux qui se trouvent à bord du *cosmodule*. Astakla sait bien qu'il finira par nous avoir tous, et alors, plus rien ne l'empêchera d'accélérer ses recherches, puisqu'il n'aura plus à se consacrer à d'autres tâches... Demandez à Par-Ko d'amener un des émetteurs... Il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

Ithy-A considérait l'appareil portable que venait d'installer un technicien à proximité de l'entablement métallique, où Chris essayait vainement d'échapper aux liens magnétiques qui immobilisaient son corps. Des mots sans suite s'échappaient des lèvres du Terrien, et il

éclatait parfois d'un rire dément, insupportable.

— Tout est prêt, annonça Par-Ko en regardant la jeune femme.

Ithy-A hésitait encore. Un moment, elle avait songé à soumettre Kilya à l'expérience, mais elle avait renoncé. Kilya était nécessaire à leur action. Comme les autres contaminés placés sous surveillance à bord du *cosmodule*. Tous des Réfractaires, à l'origine... Leur vie était plus précieuse que celle de Chris. Le choix était déchirant pour Ithy-A. Un certain sentiment de tendresse la poussait vers Chris, après l'aventure qu'ils avaient vécue ensemble. Mais il fallait maintenant qu'elle étouffe ses sentiments personnels et qu'elle agisse selon la logique la plus stricte.

— Nous aurions pu tenter l'expérience sur un des contaminés du village, tenta d'objecter une dernière fois Zoltan.

Ithy-A secoua la tête.

— C'est vrai, reconnut-elle. Mais il aurait fallu pratiquer un conditionnement préalable, pour adapter un Xarkien de l'extérieur aux conditions de vie à bord du *cosmodule*. Cela aurait demandé trop de temps. Chris est déjà conditionné, lui...

Par-Ko attendait toujours, près des appareils disposés de part et d'autre de l'entablement métallique.

— Allez-y, Par-Ko, décida brusquement Ithy-A. Limitez la portée des ondes de brouillage à l'environnement immédiat du Terrien. Inutile de gaspiller notre énergie...

Par-Ko enfonça une série de touches multicolores sur la face avant d'un des appareils, et une étrange modulation lancinante envahit le local, tandis qu'un réseau serré de vibrations d'un vert lumineux jaillissait d'un orifice prolongé par une longue pointe qui devint d'une blancheur éblouissante. Des crépitements parcouraient maintenant le corps tendu, presque tétanisé de Chris, dont les yeux avaient pris une fixité anormale.

— Diminuez la puissance, maintenant, ordonna Ithy-A, le regard rivé au corps du Terrien.

— Stade 3, annonça Par-Ko, en regardant intensément un écran placé sur sa droite. Les fréquences rémanentes sont en phase...

— Branchez les détecteurs, vite! décida Ithy-A.

Un autre Xarkien s'affaira près des pupitres placés dans le fond de la salle, et la sarabande des voyants lumineux rectangulaires commença sur les tableaux de contrôle. Un écran s'illumina devant la jeune femme, et une image s'y précisa en quelques secondes.

— Nous tenons mie des cellules! jubila Ithy-A. Ne la lâchez pas!

Sur l'écran-couleur, s'agitait maintenant un organisme monocellulaire aux tons irisés. On distinguait parfaitement le noyau central, et les longs flagelles partant de la périphérie, et qui se déformaient constamment.

Autour des appareils sous tension, les Xarkiens retenaient leur souffle. Des ondes concentriques paraissaient émaner à intervalles réguliers de la masse protoplasmique.

— Le brouillage, maintenant, ordonna Ithy-A.

Un faible gémissement échappa à Chris, quand

Par-Ko enfonça une nouvelle touche sur son pupitre de commande, mais son corps se détendit lentement, et il cessa de s'agiter. Sur l'écran, de nouveaux trains d'ondes se matérialisaient, provoquant une agitation anormale de la cellule, dont la couleur vira progressivement au vert.

— Le brouillage la gêne, souffla Ithy-A. Nous n'allons pas tarder à savoir si la théorie de Kilya est exacte. Regardez! On dirait que les flagelles se désagrègent!...

Elle se dressa soudain, quittant son fauteuil, sans cesser de fixer l'écran, où la cellule programmable s'agitait de plus en plus mollement. Sur la table métallique, Chris avait fermé les yeux, et un sourire paisible étirait ses lèvres...

— Kilya avait raison, murmura Ithy-A! Les réseaux ondioniques n'émanent pas des cellules elles-mêmes. *Ils sont en fait un moyen inventé par Astakla pour... pour les maintenir en vie!...*

Sur l'écran de contrôle, la cellule tentait vainement d'échapper au brouillage ondionique émis par les appareils de Par-Ko. Sa couleur virait maintenant au gris terne, et le noyau sombre n'était plus qu'une tache minuscule au cœur de la masse protoplasmique. Une autre masse mouvante apparut dans un coin de l'écran.

— Un phagocyte ! haleta Zoltan. Ils peuvent maintenant passer à l'attaque! La cellule ne se protège plus de leur action! Elle... elle est morte!

Ithy-A était devenue très pâle, et elle se rendit compte que ses mains étaient agitées d'un tremblement qu'elle ne pouvait maîtriser. La seconde cellule se déformait spasmodiquement, et commençait à absorber la cellule morte...

— C'est la chose la plus merveilleuse que j'aie jamais vue, soupira la jeune femme. Nous avons gagné, Zoltan! Kilya ne s'était pas trompée!

Elle se tourna vers Par-Ko.

— Maintenez encore le brouillage.

Elle adressa un signe à un autre Xarkien, immobile près des appareils.

— Vous pouvez libérer le Terrien.

Sur un geste du spécialiste, les vibrations paralysantes disparurent instantanément. Ithy-A se précipita vers Chris, dont les paupières se soulevaient, puis retombaient, comme s'il avait du mal à se réveiller.

— Chris... Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle, avec une

pointe d'anxiété dans la voix.

Chris tourna la tête vers elle et lui sourit.

— Mais je me sens parfaitement bien, Ithy-A! Pourquoi m'avez-vous ramené ici? Où... où est Florence?

Il fixait le visage" soudain transfiguré de la jeune Xarkienne. Il ne pouvait pas comprendre, bien sûr. Pendant un temps, son cerveau avait été sous l'influence d'une invention monstrueuse, née du cerveau dérangé d'un savant. Car maintenant, Ithy-A était certaine qu'Astakla n'avait jamais songé à exploiter sa découverte pour soigner les maladies mentales. Depuis le début, il savait très exactement ce qu'il voulait faire! Dominer les Xarkiens...

— Pour la première fois, nous venons de détruire des cellules programmables, Chris, expliqua-t-elle. Vous avez été contaminé par Kilya, mais nous vous avons tiré de votre folie! Et maintenant, nous allons pratiquer la même expérience sur Kilya elle-même! Nous sommes en mesure de la ramener à la raison, Chris!

— Alors il va falloir faire vite, grogna soudain Zoltan. J'ai pris l'initiative d'envoyer une sonde automatique en direction du labo d'Astakla. Elle vient d'être détruite, mais nous avons le temps d'enregistrer des images. Astakla s'est certainement aperçu de quelque chose. Il est en train de rappeler tous ses Miliciens, et il les masse autour de son palais... Il envoie également des glisseurs armés dans toutes les directions...

— Il ne sait pas où nous sommes, émit Ithy-A. Mais il finira par nous trouver.

— On pourrait tenter une plongée immédiatement? proposa Par-Ko.

Ithy-A secoua la tête négativement.

— Nous consommerions nos dernières réserves énergétiques, et nous ne serions plus en mesure avant longtemps de reconstituer des réserves suffisantes pour entamer le processus défini par Kilya... Allez la chercher, Zoltan. Il n'y a pas un instant à perdre. C'est à elle de prendre la direction de l'opération finale...

Kilya parut émerger d'un rêve, après de longues minutes où son corps demeura rigide, et sans vie apparente. Comme Chris, elle ouvrit les yeux sur un regard incertain, comme une personne qui s'éveille d'un sommeil profond. Puis ses yeux mauves s'illuminèrent quand elle reconnut Ithy-A, penché sur elle.

— Tu as réussi, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix paisible. Je savais que tu me retrouverais, Ithy-A.

Elle se redressa lentement, et tourna la tête vers la gauche. Chris était littéralement figé sur place, et il la regardait intensément, comme si le sourire de la jeune femme le fascinait.

— Florence..., murmura-t-il.

Elle quitta la table métallique avec des gestes souples et gracieux, et se retrouva debout devant lui. Elle était maintenant vêtue d'une courte tunique identique à celle d'Ithy-A.

— Chris... Tu as dû être très malheureux, n'est-ce pas? souffla-t-elle en se serrant soudain contre lui, dans un mouvement spontané. Je n'avais pas le choix, tu sais...

— Je sais, murmura Chris. Ithy-A m'a expliqué... J'ai été très malheureux, c'est vrai...

Il se rembrunit soudain, et la repoussa doucement, pour la regarder de nouveau avec cette fois une intensité douloureuse.

— Et maintenant, je ne sais même pas si j'ai encore le droit de croire au bonheur, Florence. Tu appartiens "à ce monde que je ne connais pas... Et moi... Moi, je suis un Terrien...

Un sourire très tendre apparut sur les lèvres de la jeune femme.

— Chris... je suis toujours ta femme, dit-elle doucement. Sur Xarka aussi certaines choses sont sacrées, tu sais... Je t'aime, Chris. J'ai appris à t'aimer pendant le temps où nous avons vécu ensemble...

Leurs lèvres se joignirent, dans un baiser passionné. Ithy-A s'approcha d'eux, avec une petite pointe de mélancolie dans son regard aussi mauve que celui de sa sœur. Elle toucha légèrement l'épaule de Kilya.

— Vous êtes très gentils, tous les deux, fit-elle, mais il me semble que le moment est mal choisi pour fêter vos retrouvailles, vous ne croyez pas?

Comme pour ponctuer cette affirmation, un klaxon rauque couvrit la fin de sa phrase, figeant sur place les Xarkiens présents dans le local.

— Une alerte! gronda Zoltan en se précipitant vers des écrans de contrôle qui venaient de s'allumer tous en même temps. Les détecteurs ont dû repérer quelque chose !

Ithy-A réagit à son tour et fit face aux écrans. Ses traits se figèrent brusquement. Une série de points lumineux venait de se matérialiser sur tous les écrans.

— Les Miliciens d'Astakla, lâcha-t-elle en se précipitant vers une console. Ils ont fini par nous trouver! Par-Ko... Combien de temps vous faut-il pour centraliser un maximum d'énergie sur les circuits émetteurs?

— On peut prendre le risque de transférer les réserves-moteurs dans les sphères périphériques, mais cela nous condamne à l'immobilité. S'ils attaquent, le *cosmodule* sera cloué au sol.

Ithy-A se tourna vers Kilya.

— A toi de décider, émit-elle.

— Il me faut le maximum de puissance en émission, trancha Kilya. Vous avez pu modifier l'émetteur central?

Par-Ko inclina gravement la tête, en un signe affirmatif.

— Alors, il faut jouer notre dernière chance maintenant, décida Kilya. Avant qu'ils ne passent à l'attaque...

— Ils seront sur nous dans moins d'un demi-tour-cadran, prononça Zoltan d'une voix blanche. Par-Ko! Les transferts d'énergie. Vite! Les périphériques sont en charge...

Ithy-A regardait toujours sa sœur.

— Il faut que tu quittes le *cosmodule*, Kilya, décida-t-elle brusquement.

Elle désigna Chris.

— Vous allez partir tous les deux à bord d'un des glisseurs. S'ils attaquent, c'est le *cosmodule* qui leur servira de cible. Avec un glisseur, vous pouvez leur échapper et vous terrer dans la forêt. Si nous sommes détruits, tu seras la seule à pouvoir reconstituer un moyen de combattre Astakla sur son propre terrain.

— Mais je ne peux pas vous...

— C'est un ordre, Kilya, coupa Ithy-A. Tu te souviens de ce qu'a dit notre père, avant de disparaître, n'est-ce pas? Il nous a confié à chacune une mission précise. A toi : poursuivre ses recherches quoi qu'il arrive, et à moi te protéger jusqu'à mon dernier souffle... Va, Kilya. Tu sais bien que nous n'avons pas le choix...

CHAPITRE XVI

— J'ai du mal à comprendre ce qui se passe, soupira Chris, tandis que Kilya-Florence s'installait aux commandes du glisseur, qui reposait à nouveau sur ses berceaux métalliques, à l'intérieur de l'espèce de hall ouvert sur l'extérieur. Cette émission dont il est question... C'est quoi, exactement?

Les yeux rivés aux nombreux cadrans du tableau de bord, Kilya fit démarrer les générateurs antigravité. Une vibration sourde naissait à l'intérieur de la carène massive du glisseur.

— Une émission d'ondes radio-électriques à très forte concentration, expliqua-t-elle d'une voix tendue. C'est une émission de ce genre qui m'a libérée de l'emprise de ces cellules monstrueuses... Père avait déjà pressenti certaines choses, avant d'être emmené par les Miliciens. Je n'ai fait que concrétiser ses propres travaux. J'ai fini par découvrir qu'Astakla avait berné dès le départ les membres du Conseil Scientifique, en leur cachant une chose essentielle : les cellules qu'il a découvertes, et qu'il prétendait utiliser comme remède contre les maladies mentales, avaient besoin, pour vivre et se reproduire, d'un environnement ondionique particulier.

« Ce qui signifiait que son invention n'aurait eu de sens, en temps que remède, qu'à la condition expresse que soient maintenus en permanence ces réseaux ondioniques dont nous avons cru longtemps qu'ils émanaient des cellules elles-mêmes, alors que c'était l'inverse! Astakla est obligé d'entretenir constamment ces fréquences qui assurent la survie des cellules injectées dans le cerveau des contaminés... Alors, il m'est venu une idée, très simple au fond... En brouillant ces ondes pendant un certain temps, en les empêchant de venir exciter les cellules, on devait pouvoir provoquer leur mort à plus ou moins brève échéance... Et c'est ce qui s'est produit! Nous avons maintenant un moyen efficace de contrer Astakla, alors que toutes les tentatives pour atteindre le cœur du palais où il s'est réfugié sont restées sans résultat. Ce monstre s'est bien protégé des interventions extérieures, et les Miliciens veillent jour et nuit sur sa sécurité... »

Elle fit un geste, et le glisseur s'élança à l'extérieur. L'énorme soleil jaune de Xarka était très bas sur l'horizon, et ses rayons rasants teintaient curieusement l'étendue de boue en perpétuel mouvement.

— *Attention, Kilya! Ils sont sur nous!* hurla soudain à l'intérieur de l'habitable la voix légèrement déformée d'Ithy-A.

Kilya fit un nouveau geste, et toute la partie supérieure de l'habitable devint transparente. Chris leva les yeux, instinctivement, et comprit aussitôt le sens de l'avertissement lancé depuis le *cosmodule* par Ithy-A. Trois points lumineux venaient de surgir dans le ciel qui virait au bleu sombre au-dessus d'eux.

— Ils nous ont repérés, gronda Kilya, les mains crispées sur les commandes. Nous n'aurons jamais le temps d'atteindre la forêt !

Elle poussa la commande de vitesse au maximum, et la carène se mit à vibrer dangereusement. Les arbres gigantesques se ruaient à leur rencontre, et les mains de Chris se serrèrent instinctivement sur une saillie du tableau de bord, devant lui. Malgré la vitesse imposée par Kilya au glisseur, les points lumineux grossissaient rapidement.

— Rien à faire, émit Kilya. Ils utilisent leurs nouvelles aérobulles de combat. Elles sont pratiquement invulnérables, et beaucoup plus rapides que nos glisseurs...

Chris ne perdait pas de vue les trois points lumineux qui prenaient peu à peu l'apparence de petites sphères dont la maniabilité paraissait prodigieuse.

— Attention! hurla-t-il.

La plus proche des sphères venait de s'auréoler d'une lueur violente, d'un bleu électrique, et un long rayon bleuté fusa dans l'espace en direction du glisseur, qui amorçait une ressource désespérée pour tenter de dérouter les poursuivants.

— Trop tard, gronda Kilya-, le visage crispé.

Chris sentit soudain tous ses nerfs vibrer douloureusement. Il avait maintenant l'impression que tout était bleu à l'intérieur de l'habitable. Le visage de Kilya, lui-même, paraissait éclaboussé par la lueur électrique qui venait de frapper de plein fouet le glisseur. Les lèvres de la jeune femme remuaient, mais aucun son ne parvenait plus jusqu'à lui. Il se sentait également incapable de la moindre réaction physique. Une peur viscérale s'insinua brutalement en lui. Le glisseur basculait sur le côté droit, et plongeait vers le sol... A son poste de pilotage, Kilya ne bougeait plus. Elle ne semblait plus en mesure de corriger la trajectoire de l'appareil, qui allait irrémédiablement s'écraser.

« C'est trop con! » songea amèrement Chris.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres des champs de boue, le bruit des générateurs frappa de nouveau ses tympans, et Kilya cria quelque chose qu'il ne comprit pas. Arc-boutée sur les leviers de commande, la jeune Xarkienne faisait maintenant des efforts désespérés pour redresser l'appareil, qui se décida enfin à obéir, avec un léger temps de retard. La lueur bleutée avait disparu de l'habitable.

— Nous sommes sortis de leur faisceau neutronique! haleta Kilya... Attention, Chris!...

Il y eut un choc mou, suivi d'une longue glissade. Le glisseur venait d'entrer en contact avec la boue, qui giclait en longues gerbes molles, éclaboussant la verrière transparente. Mais Kilya avait réussi à le redresser à temps. Elle donna à nouveau toute la puissance aux générateurs, et l'appareil s'arracha à l'étreinte de la vase, pour bondir vers le ciel libre...

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé, haleta Kilya, en cherchant à repérer les attaquants. Ils nous tenaient dans leurs faisceaux neutroniques, et...

— Florence! Ils sont là, sur notre droite, cria Chris.

Deux des sphères étaient apparemment immobiles dans le ciel, assez loin d'eux. La troisième se rapprochait lentement du sol, en zigzaguant bizarrement, comme si son pilote hésitait sur la conduite à suivre. Kilya vira de bord, et la masse imposante du *cosmodule* apparut dans leur champ visuel. Deux autres sphères brillantes étaient immobiles au-dessus de l'énorme engin. Un sourire encore hésitant apparut sur les lèvres de la jeune femme.

— Ils ont cessé l'attaque, lâcha-t-elle.

Son regard mauve se dilata soudain et se fixa sur Chris qui essayait vainement de comprendre ce qui se passait.

— Ithy-A a réussi! cria-t-elle soudain, les traits transfigurés par une joie immense. Regarde, Chris! Ils ne savent plus ce qu'ils doivent faire! Ils hésitent...

Les deux aérobulles qui survolaient le *cosmodule* étaient en train de se rapprocher du sol. Elles se posèrent gracieusement non loin de l'ouverture de la soute, toujours béante, et perdirent peu à peu leur apparence brillante. Deux silhouettes noires en sortirent, par une ouverture circulaire. Elles titubaient dans le soleil couchant... Les autres sphères se regroupaient, et se rapprochaient à leur tour. La voix d'Ithy-A, altérée par l'émotion, se matérialisa à l'intérieur de l'habitacle :

— *Kilya? Où en êtes-vous, exactement?*

— Tout va bien pour nous, répondit la jeune femme. Ils ont stoppé à temps leur attaque, mais c'était tangent...

— *Nous maintenons actuellement les émissions de brouillage, avec une intensité maximum. Et nous sommes en contact avec les Miliciens! Ils sont complètement dépassés par les événements, mais nous les avons arrachés à temps à l'influence d'Astakla!*

— Nous rentrons, décida Kilya, en mettant le cap sur le *cosmodule*. Quelle est actuellement la puissance rayonnante de l'émission, Ithy-A?

La réponse tarda un peu, puis la voix d'Ithy-A se manifesta de nouveau à l'intérieur de l'habitacle :

— *Nous devons maintenant rayonner sur toute la planète. Mais les réserves s'épuisent. Nous allons essayer de coupler les batteries des*

aérobulles sur nos générateurs pour tenir un peu plus longtemps. Par-Ko s'en occupe déjà...

Piloté avec une précision rigoureuse par Kilya, le glisseur s'engouffra dans l'ouverture béante de la soute et vint s'immobiliser au-dessus des berceaux-supports. La jeune femme coupa progressivement la puissance des générateurs anti-g. Il y eut un choc à peine perceptible, et le silence s'installa. Kilya tourna les yeux vers Chris.

— Il va falloir trouver Astakla, soupira-t-elle. C'est lui qu'il faut atteindre, maintenant, pour qu'il soit mis définitivement hors d'état de nuire...

— Tu sais où il est, n'est-ce pas? murmura Chris.

La jeune femme inclina la tête.

— Nous l'avons toujours su... Il a probablement installé son laboratoire à l'intérieur du Palais des Sages, dans la Cité-Capitale de Xarba : Zegapolis... Jusqu'à maintenant, nous ne pouvions pas espérer pénétrer dans cette cité interdite, défendue par les

Miliciens Noirs... Mais maintenant...

Chris ne pouvait détacher son regard de l'homme vêtu d'un longue cape noire, qui semblait un peu perdu au milieu des Xarkiens. Il disait se nommer Zokarh, et il avait écouté attentivement les explications d'Ithy-A, avec une certaine incrédulité, il faut bien le dire. Il paraissait s'éveiller d'un long cauchemar.

— Ce n'est pas possible, soupira-t-il. Depuis combien de temps étions-nous sous l'influence de... d'Astakla?

— Difficile à dire dans votre cas, murmura Ithy-A. Mais certainement plusieurs années xarkiennes...

L'homme en noir secoua la tête.

— J'étais technicien dans le secteur énergétique de Péripolis, dit-il. J'ai l'impression que... que c'était seulement... hier. Pourtant, je me souviens de certaines choses vagues... Une grande salle silencieuse et... Il y avait une lumière aveuglante. Au milieu de cette lueur incroyable, un homme. Un vieil homme vêtu d'une longue robe blanche... Il me parlait, et je ne comprenais pas ce qu'il disait. Après... je ne sais plus. J'avais mal à la tête...

Par-Ko fit irruption dans le poste de pilotage du *cosmodule*.

— Il faut stopper les émissions, annonça-t-il. Sinon, il ne nous restera plus assez d'énergie pour nous traîner jusqu'à Zegapolis.

Ithy-A se déplaça pour jeter un bref coup d'œil aux écrans de contrôle. Kilya la suivit. Les deux femmes se concertèrent un instant, puis Kilya se tourna vers le technicien qui attendait les ordres.

— Ça va, Par-Ko. Stoppez les émissions, et préparez-vous à

appareiller. Je crois que nous pouvons prendre le risque de gagner la capitale, maintenant. Que les commandos se tiennent prêts à débarquer dès l'arrivée au palais...

Le *cosmodule* se posa au milieu d'une vaste esplanade dallée, juste devant l'énorme construction du Palais des Sages, surmonté d'un dôme immense, sur lequel les derniers rayons du soleil couchant allumaient d'étranges reflets multicolores. Une foule de gens hébétés errait dans les grandes avenues rectilignes. On aurait dit des somnambules venant de s'éveiller...

— Il faut les prendre en charge très vite, décida Ithy-A. Zoltan, vous allez gagner immédiatement le Centre de Diffusion. En principe, vous ne devez trouver aucune résistance. Manifestement, tous ces gens, y compris les Miliciens, ont retrouvé la raison, mais ils ne savent plus où ils en sont. Il faut les informer de la situation le plus vite possible, avant que l'incertitude déclenche la panique. Prenez dix hommes, et faites vite. Nous nous occupons du Palais. Je ne sais pas si Astakla a pu se protéger des ondes de brouillage. Il se peut qu'il ait compris à temps la menace qui pesait sur lui... Kilya s'empara d'un casque intégral à la visière mordorée. Chris se précipita vers elle.

— Je vais avec toi, décida-t-il.

Elle lui sourit tendrement.

— Tu as déjà fait beaucoup, Chris..., dit-elle doucement.

— Je veux rester près de toi, quoi qu'il arrive, décida Chris.

Elle hésita imperceptiblement, puis capitula, et s'empara d'un second casque qu'elle tendit au Terrien.

— Alors mets ce casque. On ne sait jamais. Il devrait te protéger efficacement de l'influence mentale d'Astakla ou de ses Miliciens, si toutefois certains d'entre eux ont pu se mettre à l'abri du brouillage onditionique...

Ils allaient pénétrer à l'intérieur du Palais, dont les portes monumentales étaient grand ouvertes, quand la voix de Par-Ko, diffusée à travers l'immense cité, leur parvint. Ithy-A, qui avait pris la tête du commando xarkien, se tourna vers sa sœur.

— Par-Ko n'a pas trouvé de résistance aux abords du Centre de Diffusion. Je crois que tout est en train de rentrer dans l'ordre.

Elle tourna les yeux vers les grandes portes béantes, ouvertes sur un hall désert.

— Mais je me demande ce que nous allons trouver là-dedans, soupira-t-elle.

Groupés, leurs longs tubes transparents braqués devant eux, les Xarkiens pénétrèrent dans le palais étrangement silencieux. Une fois traversé le hall démesuré, dont le plafond était soutenu par d'énormes

colonnes torsadées, ils s'engagèrent dans un long couloir rectiligne, où quinze hommes auraient pu avancer de front. Le couloir s'incurvait vers la droite, et les Xarkiens se heurtèrent à une énorme porte blindée, qui s'ouvrit soudain avec un glissement feutré, sur un univers impensable. Chris serrait dans son poing droit un des tubes dont Kilya lui avait expliqué rapidement le fonctionnement. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il découvrait maintenant. Une salle immense, dont l'extrémité se perdait dans une brume ouatée... Un brouillard dense stagnait au ras du sol, s'étirant parfois en longue volutes blêmes, et lourdes. Des socles sombres émergeaient de ce nuage ouaté.

— *Soyez les bienvenus*, murmura soudain une voix venue du fond de la salle. *Je vous attends depuis si longtemps...*

Une étrange lassitude était perceptible dans les inflexions de cette voix dont Chris avait du mal à déterminer l'origine exacte.

— *Vous pouvez entrer sans crainte*, reprit la voix fatiguée. *Mais faites vite... Je ne tiendrai plus très longtemps, maintenant.*

— Astakla, souffla Kilya. Ce ne peut être que lui...

— *Approchez, je vous en supplie. Je suis obligé de faire des efforts épuisants pour vous parler. Je m'appelle... Ran-Buhr... Celui qu'un atroce cauchemar a fait devenir Astakla. Il faut que... que je vous explique, maintenant que tout est fini...*

— D faut y aller, décida Chris en faisant un pas en avant.

Ithy-A l'arrêta.

— Et si c'est un piège? gronda-t-elle.

Kilya se rapprocha d'eux. Elle paraissait soudain absente, repliée sur elle-même. Son regard était vague, à travers la visière du casque.

— Ce n'est pas un piège, soupira-t-elle enfin. Je suis en contact mental avec... Ran-Buhr. Il... il est en train de mourir. Il ne peut plus rien nous faire, maintenant.

Elle prit la main de Chris et s'avança vers la masse brumeuse qui occupait le fond de la salle. Les autres suivirent. Le brouillard blanc qui stagnait sur le sol se dissipait lentement, au fur et à mesure de leur progression, et ils commencèrent à distinguer des ombres mouvantes, sur leur droite. Des lueurs fluctuantes couraient le long des parois qui apparaissaient peu à peu, émergeant de la brume bleutée. Ils perçurent enfin un halètement irrégulier, comme la respiration saccadée d'un homme à l'agonie.

La brume se déchira enfin, d'un seul coup, et Chris se raidit malgré lui devant l'horreur du spectacle qui s'offrait maintenant à eux. Un homme, un vieillard au visage ravagé par la souffrance, venait d'apparaître, au cœur d'une luminosité qui semblait battre irrégulièrement. Il était vêtu d'une longue robe blanche, visiblement usée jusqu'à la trame, et qui laissait apparaître ses membres décharnés. De longs filaments tentaculaires et d'apparence visqueuse

adhéraient à ses membres et à sa tête, et semblaient le relier à une masse encore floue qui se précisait lentement derrière lui. Son regard était extraordinairement clair, et ses paupières ne battaient pas. Il était là, debout, les yeux fixes... Des yeux où semblait maintenant se réfugier ce qui lui restait de vie.

— *N'approchez pas plus près*, murmura-t-il d'une voix éteinte. *Le processus de destruction est irrémédiablement engagé... Je vais enfin mourir...*

Un sourire hésitant étira sa bouche édentée, et il reprit, d'une voix haletante :

— *Il y a si longtemps que je souhaite cet instant. Le seul instant de bonheur que j'aurai vraiment connu... Vous avez enfin vaincu les monstres venus du cosmos... Regardez à votre droite...*

Les regards des Xarkiens se tournèrent avec un ensemble parfait en direction d'une sorte de console qui venait d'émerger du brouillard qui persistait à certains endroits. Elle était surmontée d'un socle brillant, sur lequel reposait une simple pierre, à l'aspect granuleux...

— *Une météorite*, expliqua Astakla. *Où tout au moins un morceau de météorite... Le reste de ce corps céleste a été détruit au cours de mes premières expériences. Je l'avais découverte il y a très longtemps, au cours de fouilles que je dirigeais dans la région de Padansk. Elle devait reposer là, dans le sol, depuis des siècles, peut-être des millénaires... Et il a fallu que je la trouve...*

Il reprit son souffle, péniblement. Les tentacules visqueux semblaient parfois torturer ses membres grêles, et des rictus de souffrance déformaient ses traits.

— *C'est à l'intérieur de cette météorite que j'ai découvert une cellule étonnante, en état de vie latente... J'ai pu l'isoler, et je l'ai soumise à certains rayonnements, et à diverses manipulations. Et j'ai réussi à ranimer la vie chez cette cellule isolée, qui a aussitôt amorcé un processus intensif de reproduction. C'est un peu plus tard que j'ai réalisé les formidables possibilités que recelaient ces cellules fantastiquement organisées, mais il était trop tard. Je n'ai pas pris suffisamment de précautions, et... et j'ai été le premier à subir une monstrueuse contamination. Elles se sont emparées de mon cerveau, et dès lors, je n'avais plus qu'à obéir à leur terrifiante volonté... Des êtres qui attendaient sans doute depuis des siècles le moyen d'échapper à leur sort... Ils se sont servis de moi. Ils m'ont dicté leurs ordres, et j'ai mis au point une machine avec laquelle je suis peu à peu entré en symbiose quasi totale...*

La masse floue bougeait lentement derrière le vieillard.

— *C'est elle qui engendrait les réseaux ondioniques nécessaires au maintien de la vie des cellules. Ces cellules n'ont jamais été ce que j'ai prétendu pour tenter d'endormir la méfiance du Conseil Scientifique. Elles étaient déjà programmées! Programmées pour s'emparer de tout un peuple,*

et trouver ainsi le support physique qui leur manquait pour vivre réellement. Incapable de résister à l'influence des cellules qui s'étaient emparées de mon cerveau, j'ai provoqué la contamination massive des Xarkiens, par l'air, par l'eau... Elles se sont servies de moi, parce que je disposais toujours de la connaissance qui leur manquait. Sans l'existence de mutants au sein de notre race, ces monstres auraient probablement réussi à prendre sous leur contrôle tout le peuple xarkien, pour je ne sais quel destin aberrant. Mais la lutte perpétuelle des Réfractaires posait un problème qu'il leur fallait résoudre avant de passer, j'imagine, à la phase ultime de l'opération... Maintenant, les cellules venues du cosmos sont détruites, et moi, je vais enfin pouvoir échapper à ce cauchemar... Vous savez tout, maintenant. Je ne renie pas ma faute. Mais j'ai payé cher pour avoir transgressé nos lois, en voulant découvrir seul le secret de cette météorite...

Son corps se tendit soudain, alors que la masse molle et floue où plongeaient les tentacules repoussants s'agitait, avec des mouvements brusques. La luminosité qui auréolait le corps torturé du vieillard faiblissait à vue d'œil.

— *Fuyez, maintenant!* cria Ran-Buhr. *J'ignore ce qui peut se passer. Tout est en train de basculer!*

Un grondement sourd émanait maintenant de la masse repoussante qui se précisait de seconde en seconde. Une sorte d'énorme protoplasme, au cœur duquel bougeait une masse plus sombre. L'ensemble se colora soudain, virant du gris au vert sombre. Les tentacules semblaient se raidir, et le malheureux savant hurla soudain, avant de s'effondrer mollement, comme s'il venait d'être foudroyé par une violente décharge électrique.

— Ne restons pas là! cria soudain Ithy-A en se rejetant en arrière.

Ils s'élançèrent vers la sortie, alors que le grondement allait en s'amplifiant démesurément. Ils n'eurent que le temps de sortir du Palais, dont le dôme s'ouvrit soudain sur une explosion assourdissante. Un gigantesque trait de feu monta vers le ciel de plus en plus sombre, où venaient d'apparaître les deux lunes blanches de Xarka.

Sonné par l'explosion, les poumons envahis par une fumée âcre, Chris entraînait Kilya vers le centre de l'esplanade, où retombaient des débris épars.

— C'est fini, haleta la jeune femme. Les autres! Où sont-ils?

— Tout va bien, cria la voix toute proche d'Ithy-A. Il était temps!

Les hommes se regroupaient maintenant près du *cosmodule*.

— Astakla n'est plus, soupira Ithy-A en regardant l'énorme construction dont les murs s'effondraient les uns après les autres, dans un vacarme énorme...

Son regard accrocha celui de Kilya, et Chris eut un -bref instant l'impression que les deux femmes correspondaient mentalement.

— Il reste effectivement un dernier problème à résoudre, murmura

doucement Kilya en regardant Chris...

ÉPILOGUE

— Chris! Sacré paresseux!... Réveille-toi. On fait une promenade jusqu'au torrent, avant le dîner...

Chris ouvrit péniblement les yeux. Le soleil basculait entre les arbres, et une brise légère agita doucement les feuillages, au-dessus de sa tête. Il considéra l'homme souriant penché sur lui. Paul... Paul Barranges. Les autres se regroupaient autour de lui.

— Alors, on prolonge la sieste! rigola un grand type blond qu'il reconnut aussitôt. Tu parles d'une marmotte !

Chris se redressa avec un sourire incertain, et son regard tomba sur Florence, qui parlait avec une jeune femme plutôt boulotte, dans l'ombre du figuier qui surplombait la terrasse.

— Je crois que je me suis endormi, bredouilla-t-il en regardant le médecin.

Paul Barranges se mit à rire.

— Ça fait même plus de trois heures que tu en écrases! Tu n'aurais pas forcé un peu sur le Côtes du Rhône, à midi? Allez, debout! Une petite promenade te fera le plus grand bien.

Chris se leva, et considéra un instant la balancelle où il s'était endormi. Il avait l'impression qu'il avait déjà vécu cette scène...

— J'ai fait un rêve idiot, dit-il d'une voix incertaine.

— Raconte-nous! intervint le grand type blond.

Chris tourna de nouveau les yeux vers Florence.

Elle paraissait parfaitement détendue. Elle lui adressa un petit signe amical, et marcha vers eux, accompagnée de la petite boulotte...

— Alors, tu nous racontes ce rêve..., insista le blond.

Chris hésitait. Un rêve idiot...

— Non, décida-t-il. Je crois qu'il vous faudra acheter un jour le livre que j'ai l'intention d'écrire à partir de ce rêve.

Il regarda Florence.

— Emmenez donc Dog, murmura celle-ci en souriant à Chris. Il sera enchanté de gambader un peu dans la garrigue. Moi, je reste pour préparer le repas. Ne soyez pas trop longs, si vous voulez que nous dinions sur la terrasse. Les nuits sont vite fraîches...

Chris était persuadé qu'il avait déjà vécu cette scène. Ou alors son rêve étrange avait tout faussé en lui. Il émit un rire incertain.

— Où est ce chien de malheur? demanda-t-il.

Il émit un long sifflement modulé, et Dog apparut en trombe, côté

garage.

— On y va, décida Chris, tandis que le grand chien se mettait à sauter autour de lui en jappant joyeusement. Mais bon sang, j'ai réellement l'impression de revenir de... de la Lune!

Il regarda une dernière fois Florence, qui souriait dans le vide. Il ne l'avait jamais trouvée si belle ! Il se demanda par quelle aberration son cerveau avait inventé toute cette histoire... Tandis que les autres s'éloignaient dans le chemin, il s'approcha d'elle, et l'embrassa doucement au coin des lèvres.

— Dis-moi, Flo... Et ces recherches mystérieuses? Où en es-tu?

Elle le regarda, interloquée.

— Pourquoi cette question, justement maintenant? demanda-t-elle.

— A cause de mon rêve, chérie, sourit-il. Je t'expliquerai. Réponds à ma question...

Florence Bareuil haussa les épaules.

— Je crois que je vais abandonner, Chris, dit-elle avec une moue un peu enfantine. Je voulais présenter une thèse pour la rentrée, mais je crois que je n'y arriverai pas. Je pense trop à toi, et pas assez à ces études qui ne mènent pas à grand-chose finalement... Va. Les autres t'attendent, et mon soufflé, lui, n'attendra pas !

Chris la serra contre lui, puis s'éloigna. Il se sentait bizarrement heureux.

— J'écrirai peut-être ce livre, décida-t-il. Ce rêve était quand même assez extraordinaire.

Florence regagna la maison. Au moment de pénétrer dans la cuisine, elle hésita imperceptiblement, puis changea de direction et escalada souplement les marches de l'escalier menant à la mezzanine. Elle fouilla dans la poche de sa robe d'été et en sortit la clef de son « antre », comme disait Chris. Elle entra dans le bureau, referma soigneusement la porte sur elle, puis vint s'immobiliser au centre de la pièce, devant le bureau. Elle resta de longues secondes immobile, fixant un point précis, du côté de la fenêtre, puis changea de place.

Au bout d'une ou deux minutes, une vibration légère naquit dans le rayon de soleil qui venait frapper de biais le sol, à ses pieds. Très vite, cela prit l'apparence d'une image claire, transparente, et un sourire détendit les lèvres de la jeune femme, qui se mirent à remuer, sans qu'aucun son ne les franchisse.

— *C'est toi, Ithy-A?*

— *Oui, Kilya... Mais c'est la dernière fois, tu le sais. Tu as bien réfléchi, au moins...*

— *Oui. Ma vie est près de lui, Ithy-A. Je ne regrette rien. Je sais que je vais peu à peu oublier Xarka. Je t'oublierai toi aussi. Mais j'ai choisi. Nous nous éloignons déjà dans le temps, n'est-ce pas?*

La forme évanescence bougeait faiblement devant Florence.

— Oui, chérie... Mais nous, nous ne t'oublierons jamais, émit la pensée lointaine d'Ithy-A. *Le transfert temporel a réussi, je pense?*

— Oui... Chris croit avoir rêvé. Il est un peu bizarre, bien sûr. Il doit avoir l'impression de revivre une scène qu'il a vécue avant ma disparition. Mais il ne peut pas savoir qu'il est revenu en arrière. Les Terriens ne savent pas encore les secrets de certains transferts...

La forme imprécise s'agita soudain.

— *La distance temporelle est trop grande, maintenant, Kilya... Je vais devoir décrocher. Nos deux mondes s'éloignent irrémédiablement l'un de l'autre...*

— *C'est mieux ainsi, je crois*, soupira Florence.

Elle esquissa un geste de la main, en direction du reflet qui disparaissait lentement dans son rayon de soleil.

— Adieu, Ithy-A, souffla-t-elle en reculant vers la porte.

Brusquement, il n'y eut plus rien devant la fenêtre. Plus rien que le rayon de soleil couchant qui frappait le sol, à ses pieds. Alors Florence Bareuil devint réellement elle-même. Quelque chose s'échappait de sa mémoire, et elle savait qu'elle n'y pouvait rien...

« Quelle importance? songea-t-elle. Je suis si heureuse, ici... »

Elle quitta le bureau sans le refermer, et contempla le salon. Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes, et elle entendait les aboiements de Dog, au loin, du côté du torrent...

— Chris écrira certainement un très bon livre, soupira-t-elle en s'engageant dans l'escalier.

FIN

*Achevé d'imprimer le 20 octobre 1981 sur les presses de l'Imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'Impression : 1678. — Dépôt légal : 4^e trimestre 1981.

Imprimé en France